PHENIX

revue internationale de la bande dessinée

WALTER FAHRER - HERGE
GILLON - COMICS 101
CAZANAVE - LOBACEV

Trimestriel - 10e année
No 45 - France : 20 F.
Etranger : 25 F.

© UFS-UPI

WALTER
FAHRER

SOMMAIRE

Walter Fahrer
par Henri Filippini 2

Comics 101
par Pierre Couperie 16

Le premier style de Raymond Cazanave
par Pierre Couperie 23

New York - 18-26 avril 1976
par Claude Moliterni 26

Tintin et les Picaros
par Claude Le Gallo 34

Comptes rendus
par Pierre Couperie 39

Djordje Lobacev ou l'enfance qui ne finit jamais
par Zika Bogdanovic 43

La bande dessinée yougoslave en France avant la guerre
par Pierre Couperie 50

Paul Gillon va dorénavant tenir seul le gouvernail des « Naufragés du Temps »
par Eric Leguèbe 53

Les Echos
par Henri Filippini et Pierre Couperie 59

Fondateur : Claude Moliterni. Edition-Administration : SRP éditeur, 38, rue Marceau, 94-Ivry - Tél. 672.30.40. Publicité : SRP, 38, rue Marceau, 94-Ivry. R.C. Seine 62 B 2478. C.C.P. Paris 14 199 85. Imprimé par la SERG-Ivry. Rédacteur en chef : Edouard François. Comité de rédaction : Pierre Couperie - Henri Filippini - Edouard François. Maquette : Claude Le Gallo. Directeur de la publication : Robert Cottereau.

Correspondants : U.S.A. : David Pascal (I.C.O.N.). Belgique : André Leborgne (C.A.B.D.). Suisse : Francisco de la Fuente. Italie : Rinaldo Traini (Immagine), Gli Amici del Fumetto. Espagne : Luis Gasca. Suède : Sture Hegerfors (Swedish Academy of Comic strip). Hollande : Het Stripchap. Japon : Kosei Ono. Yougoslavie : Irvin Rustemagic. Finlande : Heikki Kaukoranta. Portugal : Vasco Granja. Brésil : Enrique Lipszyc. Argentine : David Lipszyc. Canada : Robert La Palme. Allemagne Fédérale : Robert Œhler.

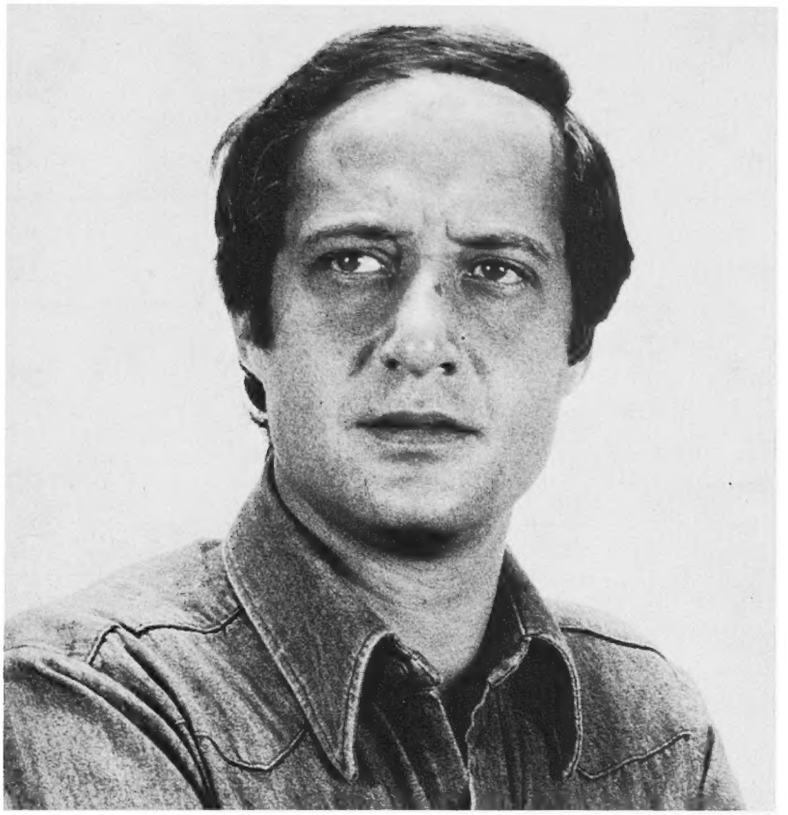
Dépôt légal : 2e trimestre - juin 1976

ABONNEMENTS (France et Communauté) 65 francs	ETRANGER 85 francs français

Reproduction des textes, photos, illustrations, même partielle, strictement interdite.

La direction de Phénix n'est pas responsable des manuscrits ou documents qui lui sont adressés. Les opinions émises par nos collaborateurs sont strictement personnelles, elles n'engagent donc que leurs signatures.

Commission paritaire N° 45 980



Walter Fahrer. (Ph. Dargaud)

WALTER FAHRER

HENRI
FILIPPINI

Walter Fahrer dessine depuis vingt ans et pourtant ce dessinateur au trait vigoureux n'est que très peu connu des lecteurs français. Il faut dire que, originaire d'Argentine, il n'habite la France que depuis quelques années.

Après avoir travaillé sur scénarios de Greg pour l'édition belge du journal « Tintin », Walter Fahrer vient de créer un nouveau personnage pour la presse quotidienne sur scénarios de Claude Moliterni. Admirateur de la bande dessinée américaine de la grande époque, et plus particulièrement de Milton Caniff, il poursuit avec bonheur la grande tradition de la bande quotidienne sous forme de strips telle qu'elle existait à l'époque de l'Age d'Or.

Fahrer habite actuellement une campagne proche de Paris et c'est avec beaucoup de gentillesse qu'il a bien voulu répondre à nos questions.

PHENIX : Vous avez pendant plusieurs années travaillé en Argentine, votre pays d'origine. Pouvez-vous nous dire comment se sont passés vos débuts dans le monde de la bande dessinée ?

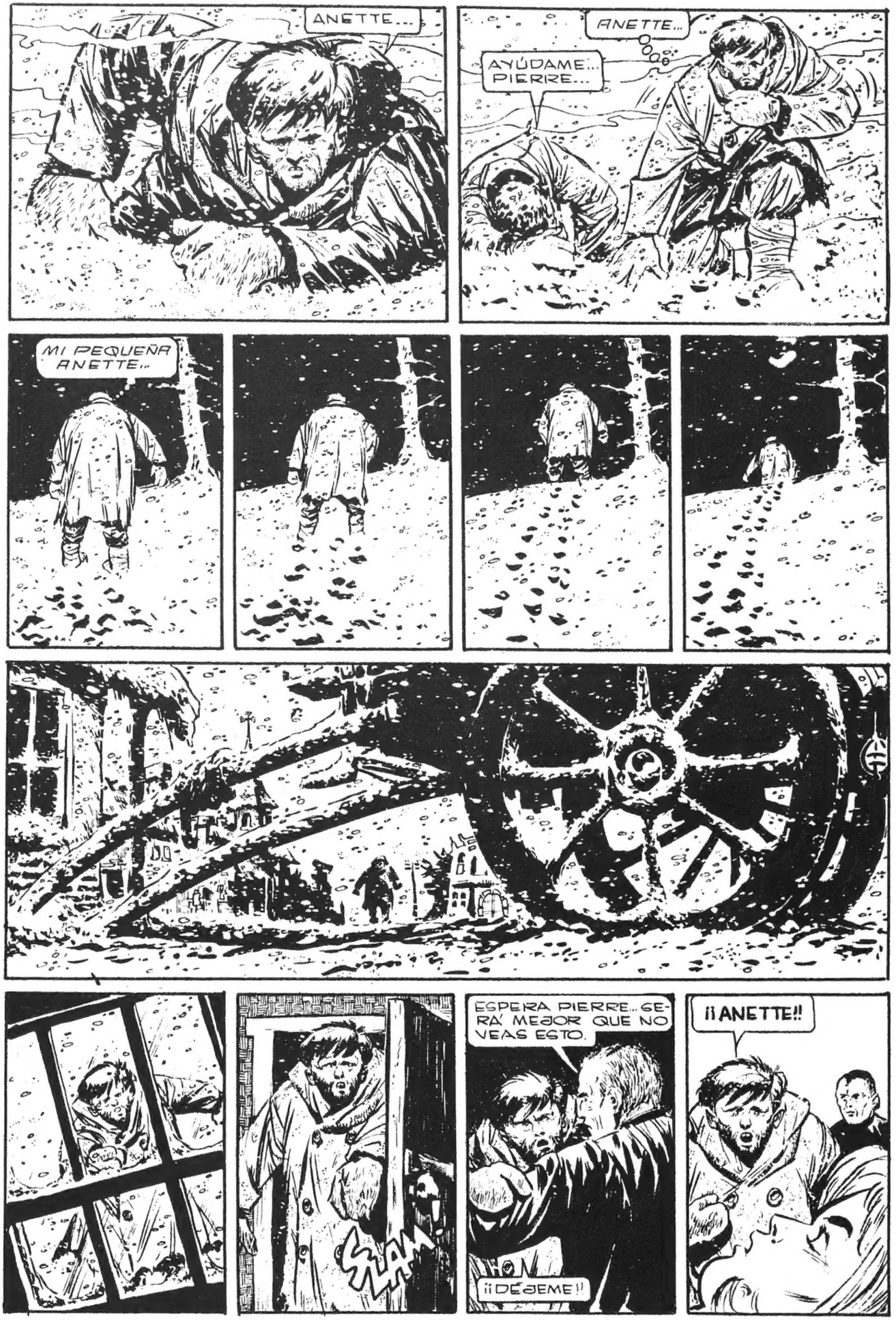
Walter Fahrer : J'ai débuté très jeune, je n'avais pas encore vingt ans. C'est la maison d'édition « Lainez » qui, la première, m'a demandé de réaliser des couvertures pour ses journaux, ça devait être en septembre 1957. C'est déjà un vieux souvenir. Ensuite, pour la même maison, j'ai fait une série dessinée, ce que j'avais toujours souhaité faire, et sur mes propres scénarios. Cette bande avait pour titre « Tee Howard », c'était une bande d'aventure avec des dessins très proches de ceux de Caniff que j'aimais beaucoup à l'époque et que j'admire toujours du reste.

J'ai ensuite quitté les éditions « Lainez » pour une autre maison plus importante, les éditions « Frontera », avec un nouveau personnage. Il s'agissait d'Ernie Pike, une histoire de guerre créée par mon ami Hugo Pratt qui, à l'époque, habitait l'Argentine. J'ai aussi travaillé à la même époque pour les éditions « Divito » qui me demandaient des séries de récits complets en petits formats, surtout des histoires de guerre comme chez Frontera. Puis ce fut ensuite mon retour chez « Lainez » qui voulait lancer une nouvelle revue de bande dessinée. C'est alors qu'est né « Fuego », une publication de grand format, les autres étaient des revues de poche. Dans ce journal, je réalisais presque toutes les histoires sur mes propres scénarios. Ce fut un véritable travail pour réussir à tout faire dans les délais. Voilà comment se sont déroulées mes premières années de dessinateur de bandes dessinées en Argentine.

PH. : Comment marchait la bande dessinée en Argentine à cette époque ? Y avait-il comme en France un renouveau par rapport aux séries américaines ?

W.F. : Elle marchait très très bien. Il y avait une école de bande dessinée importante avec des dessinateurs aussi fameux que Hugo Pratt, qui y a vécu pendant de longues années. Il y avait aussi nos dessinateurs Breccia, José Luis Salinas, Arturo Dell Castillo et aussi Lipszyc qui avait créé un mouvement important. Et cela en dehors de son école qui comprend, elle aussi, un département consacré à la bande dessinée. Il avait vraiment créé quelque chose pour la promotion de la bande dessinée, un peu comme en Europe, mais bien avant.

Pour ma part, j'étais très influencé par Hugo Pratt et aussi par Breccia et par la suite par le dessinateur de Steve Ca-



Walter Fahrer
« Hambre »

Walter Fahrer, couverture pour Fuego

nyon, Milton Caniff. Aujourd'hui encore, lorsque je dessine, je pense malgré moi au dessin merveilleux de ce grand dessinateur si peut connu en France. Pour en revenir à l'Argentine, je dois dire aussi qu'ils existait là-bas beaucoup de journaux de bandes dessinées importants comme « Misterix » où d'ailleurs travaillait Hugo Pratt. C'étaient des maisons d'éditions autonomes qui n'utilisaient que très peu de matériel étranger. Nous avions assez de dessinateurs pour faire une bande dessinée nationale et beaucoup de nos dessinateurs comme Del Castillo et surtout Salinas travaillaient pour les Etats-Unis. Vraiment je dois dire que la bande dessinée se portait très bien en Argentine lorsque j'ai quitté mon pays à la fin des années cinquante.

PH. : Et aujourd'hui ? Savez-vous comment s'est développé ce mouvement en Argentine ?

W.F. : J'avoue ne plus avoir beaucoup de contact avec l'Argentine et n'avoir aucune idée de ce qui s'y passe dans le domaine de la bande dessinée. Je sais pourtant qu'il y a une vieille maison d'éditions « Columba » qui se porte très bien. Pour en revenir à mon époque, je dois dire aussi que les éditeurs étaient très importants. On pouvait les comparer aux Maisons d'éditions françaises. Le tirage des illustrés était supérieur à ceux de « Tintin » ou « Spirou » en France. Certains titres atteignaient les 500 000 exemplaires. Vraiment l'Argentine est un pays où la bande dessinée est très appréciée par les lecteurs de tous âges.

PH. : Comment s'est passée votre arrivée en France ? Avez-vous tout de suite trouvé du travail ?

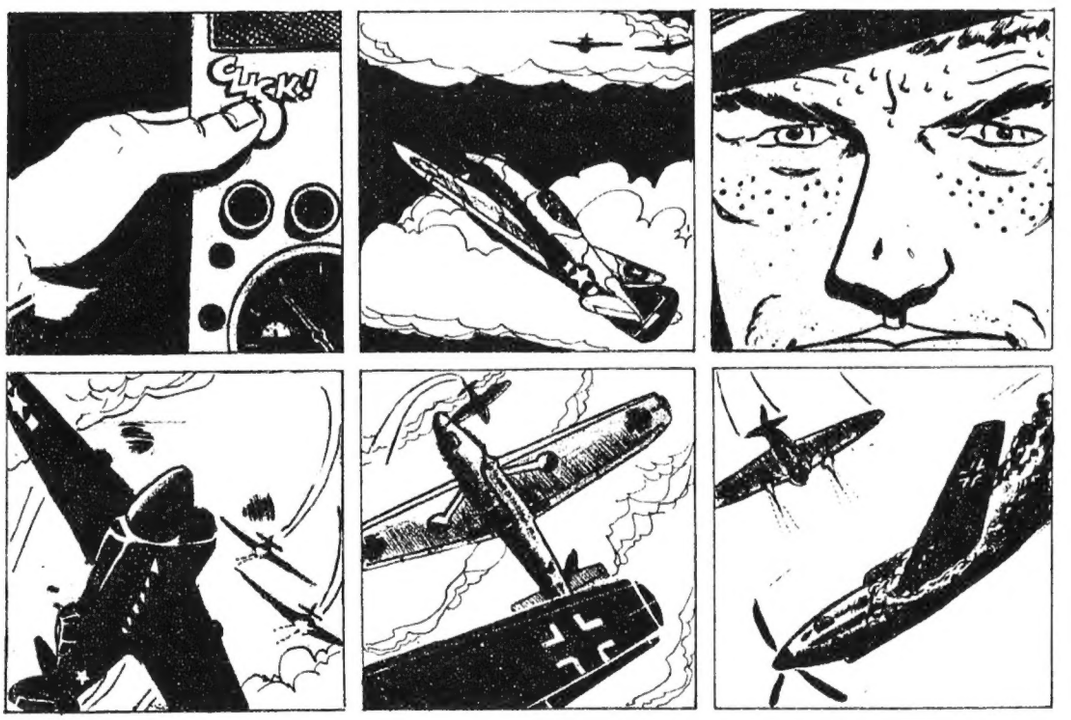
W.F. : C'est-à-dire que je travaillais à l'époque en Argentine mais dans des publications qui me demandaient toujours la même chose et ce n'était pas très bien payé. Pratt, qui lui travaillait déjà beaucoup pour l'Europe, m'a stimulé pour faire un voyage avec lui. Lorsque je suis arrivé à Paris, j'ai donné quelques échantillons de mon travail à l'agence de presse « Opera Mundi » qui a trouvé que mon dessin correspondait à ce qu'il lui fallait pour ses bandes dessinées dans la presse quotidienne. C'est ainsi qu'en 1963 j'ai commencé à illustrer des récits pour cette agence. J'ai fait une vie de Mandrin puis de nombreuses autres bandes du même genre. Mais il s'agit plus d'illustrations que de bande dessinée puisque le texte se trouve sous le dessin. Il n'y a jamais de ballon dans ce genre de séries. Il n'y a aucune continuité dans le récit. Ce sont des vignettes avec un texte en dessous.

PH. : Pouvez-vous nous parler de votre façon de travailler avec l'agence « Opera Mundi » qui distribue aussi un grand nombre de séries américaines ?

W.F. : C'est une Maison très importante après la guerre et aujourd'hui encore nos bandes sont publiées par de nombreux journaux en France et à l'étranger. Mais je pense que cette agence devrait aujourd'hui faire évoluer ses strips et donner une place plus grande à la création pure. A mon avis, il faudrait essayer de produire de la bande dessinée à ballon qui donne plus de vie que le dessin

Walter Fahrer « La Sed del Guerrero » © Frontera

Walter Fahrer « Lee Howard » © Edmal



avec texte explicatif au-dessous. J'ai d'ailleurs fait un essai dans ce domaine avec la série « Janique Aimée », poursuivie actuellement par Angelo Di Marco. Je crois que la bande dessinée a beaucoup d'avenir dans la presse quotidienne à condition de se mettre au goût du jour.

PH. : C'est à l'époque où vous livriez la plus grosse partie de votre travail à la presse quotidienne que vous avez rencontré Michel Greg, alors rédacteur en chef de « Tintin ». Pouvez-vous dire quelques mots sur cette collaboration ?

W.F. : C'est-à-dire que j'ai commencé par faire quelques récits complets historiques pour « Tintin » sur commande de Greg qui était le rédacteur en chef de l'édition belge. Un jour, je lui ai montré des planches d'une série que je tentais de placer et mon style l'a beaucoup intéressé pour une série qu'il avait en tête depuis quelque temps. Comme il cherchait un dessinateur pour la réaliser, il m'a demandé si j'étais intéressé et bien entendu j'ai accepté tout de suite. C'est comme ça qu'est né le personnage du détective décontracté « Cobalt ».

C'est une série que j'aime beaucoup et que je dessinais avec beaucoup d'amour. Hélas, ça n'a pas beaucoup marché auprès des jeunes lecteurs de « Tintin » et faute de succès je crois que « Cobalt » ne vivra pas de nouvelles aventures et je le regrette beaucoup. D'autre part, Greg est parti du Lombard pour Dargaud et de mon côté j'ai commencé à faire d'autres projets personnels. C'est comme cela que « Cobalt » a été arrêté, tout du moins pour le moment.

PH. : Eh bien ! je regrette cette disparition car j'aimais beaucoup « Cobalt » et tout particulièrement le mystère permanent qui régnait dans cette série. A ce propos, comment concevez-vous techniquement une de vos planches ?

W.F. : Je dois dire avant tout qu'il y a deux possibilités : si c'est moi qui fait le scénario ou bien si je dessine une histoire écrite par un autre. Dans le premier cas, je fais un premier découpage de la planche dans ma tête, puis des brouillons avec une mise en pages provisoire. Pour moi, le plus important est la continuité du récit. La beauté du dessin ne doit en aucun cas couper une séquence. C'est malheureusement ce qui arrive actuellement avec de nombreux dessinateurs qui font de très beaux dessins sur lesquels le lecteur s'arrête un grand moment et oublie ce qu'il venait de lire dans la page précédente. Il y a donc rupture avec l'action à cause d'un trop beau dessin. Je considère par exemple que Chester Gould avec « Dick Tracy » ou encore Caniff sont importants pour la bande dessinée parce que chez eux le dessin est toujours simplifié au profit du récit. Pour en revenir à moi, je dirais que lorsque je travaille avec un scénariste, j'essaie de suivre son scénario mais si je vois qu'il est possible d'améliorer la mise en pages, je lui en parle...

PH. : Depuis quelques mois vous dessinez les aventures d'un nouveau personnage sur scénario de Claude Moliterni, « Harry Chase ». Comment est née cette collaboration ?

REDUCTO FINAL
GUION: OESTERHELD
DIBUJ: FAHRER
¡VÁMONOS, ANTES DE QUE SEA DEMASIADO TARDE!
¡SI! ¡ESCAPÉMONOS!
¡ASÍ, NO, LOTSE!
SE APRESURÓ DEMASIADO, LOTSE. PERO AUNQUE HUBIESE IDO DESPACIO HABRÍA SIDO LO MISMO...
ESTAMOS CORTADOS... IMPOSIBLE SALIR DE AQUÍ...

Walter Fahrer « Reducto final » le scénario est d'Oesterheld

EH BIEN, MON PÈRE... ON RACONTE QUE DANS UN MALÔN (1), UNE TRÈS BELLE DAME DE NOTRE SOCIÉTÉ FUT CAPTIVE DES INDIENS DU CACIQUE PINCURÃ...

Walter Fahrer « Gato Montes » un western argentin © Fahrer

Walter Fahrer, couverture pour Selecciones de Puno Fuerte

morton hard
MORTON HARD LANDS AT GOLDEN PORT...
DANGER AWAITS HIM!!
A ROVING, A ROVING,
SINCE ROVING'S BEEN MY RUIIIN.. I'LL GO NO MORE A ROVING...
WITH YOU FAIR MAID
WHAT ARE YOU LOOKING FOR MISTER?
BUGS?
N-NOT EXACTLY...
PERHAPS YOU CAN TELL ME WHAT THIS MEANS?
WALTER FAHEZ

Walter Fahrer « Morton Hard » © Fahrer

AAAH!
DÉJÀ AU LOIN, UN HOMME REGARDE INDIFFÉRENT DES VAUTOURS SURVOLER CEUX QUI S'ENTRETUENT, ÉTONNÉ D'APPARTENIR À UN MONDE OÙ LA VIE N'A PAS PLUS DE VALEUR QUE LA COULEUR D'UN ÉPIDERME, LE PRIX D'UN ARPENT DE TERRE OU LA SAUVEGARDE DE SON HONNEUR...

ESTABA COMO LOCO. COMPRENDE, RÓMULO... ELLA NO TIENE QUE MORIR...
NO SOY NECIO... PIERRE. TE COMPRENDO.
PERO YA NO PODRÉ HACER NADA POR NADIE... AUNQUE QUIERA...
...LA EXPLOSIÓN ME CEGÓ... NO VEO, PIERRE... YA NO VEO...
Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie l'étandard sanglant est levé
Entendez-vous dan nos campagnes, mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans nos bras, égorger nos fils et nos compagnes
¡Aux armes! citoyens! formez vos bataillons! Marchons, marchons Qu'un sang impur abreuvenos sillons!"
WALTER FAHRER 1980
Fin

Walter Fahrer
« Hambre »

Fahrer-Moliterni « Harry Chase » © Dargaud Presse

W.F. : Ça s'est très bien passé, sans aucun problème. J'ai une entière liberté en ce qui concerne la mise en pages, ou plutôt la mise en bandes puisqu'il s'agit d'un strip quotidien. En ce qui concerne le dialogue, on discute ensemble et si quelque chose ne me convient pas on en parle et on adapte la séquence à mon goût ou plutôt de la manière où je me sens le mieux dans ma peau pour la dessiner. Par exemple, au cours de l'épisode actuel, une séquence se déroulait pendant plus de trente strips dans la même chambre d'hôtel. J'ai donné l'idée d'une action différente dans un autre endroit en même temps afin de varier le décor.

C'est un personnage qui me plaît beaucoup. J'aurai préféré une série avec un scénario de moi, mais comme je m'entends très bien avec Moliterni, je n'ai aucun problème pour faire « Harry Chase ».

PH. : La mise en pages de chaque bande est différente de celle que l'on voit dans les séries américaines. Que pensez-vous de cette nouvelle présentation mise au point par Moliterni dans « Scarlett Dream » avec Gigi, puis dans le présent « Harry Chase » ?

W.F. : Je n'étais pas habitué à ce genre de présentation. La bande américaine que je connais bien ne contient pas deux rangées de dessins par bandes et continue encore aujourd'hui à se publier avec trois dessins bout à bout. Je trouve qu'avec ce principe le récit progresse plus vite que dans la bande dessinée conventionnelle et rend l'ensemble moins statique. Au point de vue technique ça ne me pose plus aucun problème, c'est même devenu assez commode pour moi. J'espère poursuivre encore très longtemps cette série qui marche très bien. Ce qui me plaît aussi c'est ce que ce genre d'histoire sort de la classique bande dessinée pour enfants, c'est presque de la bande dessinée pour adultes. « Harry Chase » c'est véritablement de la bande dessinée. Je dois dire que la série marche très bien dans « France-Soir » et que « Harry Chase » va paraître en Grèce, en Turquie, au Danemark et en Italie... Je ne peux donc qu'être satisfait de cette expérience.

PH. : Après ce rapide résumé de votre carrière, j'aimerai savoir quels sont les dessinateurs que vous admirez le plus ?

W.F. : Il y en a beaucoup, mais ce sont toujours Pratt et Milton Caniff qui sont pour moi les plus intéressants.

Parmi les Français, j'admire beaucoup Jean Giraud ainsi qu'Hermann, qui d'ailleurs est belge. J'ai aussi beaucoup d'admiration pour Alex Raymond, bien que je ne crois pas qu'il soit arrivé à l'impact qu'a aujourd'hui Caniff qui pour moi est le véritable père de la bande dessinée moderne... Je dois dire que lorsque je dessine une série, je pense beaucoup à lui.

PH. : Quelles impressions vous a donné la bande dessinée européenne ? Avez-vous facilement compris son esprit à votre arrivée en France ?

W.F. : Je suis arrivé en France en 1962, avec un européen Hugo Pratt qui m'en avait beaucoup parlé. Je dois dire qu'à cette époque, à part les journaux belges Tintin et Spirou, la véritable bande dessi-

née française était pratiquement inexistante. C'est seulement vers 1965 que les dessinateurs français ont véritablement explosés dans les pages de « Pilote » puis dans leurs propres revues. J'ai assisté à tout celà, donc je n'ai pas été surpris comme je l'aurai été si j'étais arrivé en France quelques années plus tard. Je dois dire que mon insertion dans la B.D. française a été excellente.

PH. : Que pensez-vous de nos actuels journaux de bandes dessinées. Pensez-vous qu'ils sont meilleurs ou moins bons qu'ailleurs ?

W.F. : Je trouve qu'il y a beaucoup de nouvelles publications qui promettent beaucoup et je pense qu'il y en aura de plus en plus. C'est très certainement une source de nouveaux talents qui éclateront dans les prochaines années. Ce qui est étonnant c'est aussi la grande variété des sujets et les styles très différents. Je crois qu'aujourd'hui la France est un des plus importants pays pour la création de bandes dessinées.

La bande dessinée américaine est aujourd'hui dépassée, à part quelques exceptions comme Corben, Wood, Schulz... Il n'y a plus de grands dessinateurs comme voici seulement quelques années. Elle est restée ce qu'elle était au cours des années Quarante sans chercher à évoluer, comme en France par exemple.

PH. : Comment êtes-vous venu à la bande dessinée ? Avez-vous fait des études de dessin ?

W.F. : Je voulais faire de la bande dessinée depuis l'âge de sept ans. J'ai fait l'école des Beaux-Arts en Argentine et tout de suite après, j'ai été guidé par Hugo Pratt qui m'a tout appris sur la technique de la bande dessinée.

Mais avant de ne faire que de la bande dessinée, j'ai beaucoup hésité entre la B.D. et le cinéma, mais c'est pourtant la bande dessinée qui l'a emporté. J'aime beaucoup travailler seul, ce qui est parfait pour la B.D. alors que le cinéma est avant tout un travail d'équipe.

PH. : Pour terminer, je voudrais vous demander si outre les aventures d'Harry Chase, vous avez d'autres projets de bandes dessinées pour les années à venir ?

W.F. : J'ai deux séries en chantier sur mes propres scénarios que j'espère vraiment pouvoir réaliser bientôt. Elles me tiennent à cœur, surtout celle qui a pour cadre la Pampa argentine. Il s'agit d'une histoire se déroulant au milieu du XIX^{e} siècle. Elle a pour titre « Gato Montes ». C'est toute l'histoire de la colonisation des blancs vers l'indien. Le héros est un métis élevé par les blancs mais cohabitant avec les indiens et qui ne sait pas vraiment à quel peuple il appartient. Ce n'est pas un personnage très sympathique car il lutte surtout pour défendre sa peau.

Je fais aussi des voyages aux Etats-Unis pour essayer de placer une série pour la presse « Capitaine Hard », une histoire maritime ayant pour cadre le XVIII^{e} siècle. C'est de la science-fiction dans le passé. Bien sûr elle pourrait paraître en Europe, mais j'aimerai bien la placer aux Etats-Unis.

Voilà mes projets plus ou moins lointains, il y a aussi bien entendu une suite pour « Harry Chase » et mon travail chez « Opera Mundi ».

Fahrer-Moliterni « Harry Chase » : des personnages venus tout droit de l'univers du roman noir © Dargaud Presse

BONJOUR...
BONJOUR!
MMMH...?
JE NE TE RAC-COMPAGNE PAS, EMILIA. ...JE VAIS SURVEILLER LA DEMEURE DE TON PÈRE...
...QUELQUE CHOSE DE GRAVE A BOULEVERSE SES PROJETS...
...AUJOURD'HUI JE VAIS RESTER EN PLANQUE...
47 A SUIVRE

BIBLIOGRAPHIE DE WALTER FAHRER
EN FRANCE

BANDES QUOTIDIENNES : pour l'agence Opera Mundi

Dans l'Aurore :

- Le roi de Paris — d'après G. Ohnet — 152 bandes.
- Au fond du gouffre — d'après G. Ohnet — 182 bandes.
- Les dames de Croix-mort — d'après G. Ohnet — 111 bandes.
- La dame de l'Ouest — d'après P. Benoit — 145 bandes.
- Lunegarde — d'après P. Benoit — 110 bandes.

Dans l'Humanité :

- Le pays d'où l'on ne revient jamais — d'après A. D'Hôtel — 116 bandes.
- La belle de port au Prince — d'après A. Fernandez — 96 bandes.

Dans Le Parisien Libéré :

Bandes verticales : Dessins hors série de A. et S. Golon :

- Mandrin — 312 bandes.
- Lady Stanhope — 324 bandes.
- Fournier Sarlovèze sabreur de l'Empire — 295 bandes.
- Aleonor d'Aquitaine — 312 bandes.

Bandes verticales : OSS 117

- Plus de 1 500 bandes quotidiennes sous le pseudonyme de F. Lind (succède à Pierre Degournay, décédé).

Bandes verticales — Aventures Exotiques, d'après R. Gaillard.

- La perle noire — 162 bandes.
- L'homme aux mains de cuir — 138 bandes.
- Port Chatiment — 96 bandes.
- Aventures exotiques — 139 bandes.
- Le rendez-vous de Valparaiso — 84 bandes.

Bandes verticales diverses :

- Bataille de femmes — d'après V. Baum — 30 bandes.

Bande quotidienne avec ballons :

Janique Aimée — série poursuivie actuellement par Di Marco.

Dans France-Soir :

- Harry Chase.

Dans TINTIN :

- Récits complets :
- Mona Lisa (Tintin 1066).
- Benvenuto Cellini (1061).
- La camisade de Boulogne (1044).
- « Cobalt » avec Greg.

?!
POLICE
WALTER FAHRER
EMILIA, DIS-MOI LA VÉRITÉ...
DA COSTA ME FAIT CHANTER!
39 A SUIVRE
CHANTAGE!!
POURQUOI ?
J'ADORE JOUER. J'AI LE JEU DANS LA PEAU... JOHNNY DA COSTA A SU M'APPÂTER ET M'A ENTRAÎNÉE DANS UNE PARTIE COMPLÈTEMENT TRUQUÉE... JE ME SUIS ENDETTÉE... DA COSTA A ÉTÉ GRAND SEIGNEUR, IL ME FAIT CRÉDIT...
40 A SUIVRE
IL TE FAIT CRÉDIT ... INTÉRESSANT! QUEL SORTE DE CRÉDIT ?
JE VENDS MES BIJOUX DE TEMPS EN TEMPS, ET AINSI JE REMBOURSE MA DETTE.
COMBIEN ?
52.000 DOLLARS ...
FICHTRE!
41 A SUIVRE

Fahrer-Moliterni « Harry Chase » © Dargaud Presse

A CONVENTION FOR COMIC ARTISTS AND COLLECTORS.

La Grande-Bretagne n'avait connu encore que des mini-conventions, consistant surtout en ventes de comic books d'occasion. Le spectacle de Lucca 11 donna à Denis Gifford la volonté de créer une manifestation plus importante et plus adulte que ce qui s'était déjà fait dans son pays. Tout ce qui élargit le mouvement en faveur de la B.D. contribuant à consolider l'ensemble, je lui promis d'y venir. Denis Gifford, invité à Lucques en tant qu'historien n° 1 de la B.D. britannique, est un cartoonist professionnel depuis l'âge de 14 ans. Il réalisa de nombreux personnages, la plupart humoristiques, dans « All Fun » (1942, ses débuts), « Beano », « Knockout », « Comic Cuts », etc., avant de passer à la télévision, travaillant pour Radio Luxembourg et pour la B.B.C., où il réalise une émission régulière, « Looks Familiar ». Mais pendant tout ce temps, et depuis l'enfance, c'était aussi un collectionneur acharné, qui a aujourd'hui plus de 20 000 illustrés britan-

niques, de 1830 à nos jours, collection qui est, sur beaucoup de points, plus complète que celle de la British Museum Library. Il possède ainsi une importante collection américaine. Sur cette base documentaire et avec sa connaissance de la profession, il a, depuis 1971, éclairci l'histoire touffue de la B.D. britannique : voir la bibliographie jointe à cet article. C'est aussi un expert en cinéma, auteur d'un inventaire de la production britannique de 1895 à 1970, de livres sur Chaplin, Karloff, les films d'horreur, de science-fiction, d'un Who's Who du dessin animé, etc. En très peu de temps, et à lui seul, il mit sur pied un congrès d'un type nouveau : entièrement financé par ses participants, qui paient un droit d'entrée ; aucun secours de municipalité, d'éditeurs, d'université comme celà se passe ailleurs. En revanche, il me dit avoir été très touché par le soutien unanime de ses collègues, y compris certains dont il se croyait peu aimé.

Appelé « Comics 101 » parce qu'il marquait les 101 ans de la B.D. anglaise, le congrès se tint dans une aile d'un grand hôtel près de Marble Arch, à Londres, les 19, 20 et 21 mars 1976. Le local loué comprenait un hall d'entrée, une salle de conférence d'environ 250 places avec cabine de projection, une salle d'exposition avec un bar, et, le soir du 20, une salle de banquet ouvrant sur l'exposition. Des problèmes légaux concernant la vente à l'intérieur de l'hôtel empêchèrent la pleine utilisation du hall, destiné aux libraires-antiquaires et fanzines. A côté de ces derniers, il y eut néanmoins deux stands bien garnis, ceux de Mrs. Baddiel et de Danny Posner (Vintage Magazine Shop — cf. « Adresses à Londres »). Les dates coïncidaient malheureusement avec la convention d'André Leborgne et la remise des prix Saint-Michel à Bruxelles, et avec une grève des chemins de fer français. Aussi, Claude Moliterni et moi nous nous partageâmes, lui allant à Bruxelles et moi à Londres où, par suite de ces circonstances, je me retrouvai seul de tout le groupe qui avait espéré venir. Ervin Rustemagic, toujours dévoué à la cause, était venu de Yougoslavie.

Le soir du 19, rencontre informelle au bar de l'hôtel. Je la manquai par suite de la grève. Ensuite, le programme fut extrêmement nourri. Dans aucun des nombreux congrès auxquels j'ai assisté, je n'ai entendu un ensemble de conférences et de discussions aussi homogène et d'une aussi bonne qualité générale. Denis Gifford assurant toute la marche du congrès à lui seul, tint la main à la ponctualité et n'hésita jamais à demander discrètement aux orateurs trop longs de condenser la fin de leur exposé. Il ouvrit le feu avec sa conférence sur un siècle de B.D. britannique. Puis un vétéran du métier, Fred Robinson, prit le micro : ce fut une originalité de ce congrès que la part prise par les professionnels et une révélation que leur talent de causeurs et leur présence scénique, alors qu'ils n'avaient jamais fait celà de leur vie. Robinson raconta ses souvenirs avec beaucoup d'humour, faisant en particulier une étude des rédacteurs en chef, classés par types : le hargneux, qui vous dit « ça ne vaut rien », le suave qui vous offre du porto, et vous écrit le lendemain « ça ne vaut rien », etc. Alan Clarke, animateur du fanzine « Golden Fun », interviewe ensuite un autre vétéran, Walter Bell ; puis l'humoriste méchant Leo Baxendale, drapé dans un poncho, fit une série de révélations dont je ne pus apprécier la portée mais qui agitèrent le public. Interruption pour le lunch ; au bar, rencontre de John M. Burns (« The Seekers », « Danielle », « Tomorrow People »), de Ron Embleton (« Oh, Wicked Wanda ! »), de Don Lawrence (« Karl the Viking », « Trigan Empire »). Ambiance très sympathique ; qui a prétendu que les Anglais sont froids et distants ? C'est vraiment un début, ici, et qui me ramène dix ans en arrière, car une bonne partie de l'euphorie ambiante vient de ce que ces collègues font connaissance, se rencontrent pour la première fois. Ce que je leur dit — que les dessinateurs français continuèrent à se fréquenter et finirent par s'associer pour être leurs propres éditeurs et lancer des publications où ils font ce qu'ils veulent — j'en montre —, ne tombe pas dans l'oreille de sourds. Autour du bar, exposition d'originaux, dont un magnifique « Spiderman » de Frank Hampson auquel son prix de Lucques a rendu la vie, et qui est là, tout ragaillardi et souriant, contraste avec le solitaire malheureux de Lucques, ulcéré de voir son « Dan Dare » réédité partout alors qu'il était, lui, chomeur et presque dans la misère. Arrive un gentleman âgé, très droit, belle barbe soignée d'amiral victorien, et un murmure passe : c'est Stephen Dowling, considéré comme le père de la bande quotidienne britannique moderne, créateur de « Tich » (1931), « Ruggles », « Belinda », « Garth », « Keeping up with the Joneses ». Il est sorti de sa retraite pour soutenir la manifestation. Gladstone, survenant, ne serait pas entouré de plus de déférence discrète.

L'après-midi, très bonne conférence de Mary Cadogan sur l'héroïne dans la B.D. britannique, puis jeu avec quatre dessinateurs, « Quick on the Draw », équivalent de notre « Tac au Tac ». Dans l'assistance, une très belle jeune femme brune, modestement drapée jusqu'aux pieds dans une cape noire, me donne une curieuse impression de déjà vue. Appelée par Bob Monkhouse, cartoonist, réalisateur à la télévision et directeur du jeu, elle abandonne sa cape, et apparaît Wicked Wanda elle-même, ou plutôt son modèle, dans le costume très restreint de l'héroïne de « Penthouse ». Les dessinateurs doivent faire son portrait. Comme ce sont tous des humoristes, ils l'arrangent bien. Denis Gifford procède ensuite à la vente des dessins aux enchères, au bénéfice d'œuvres désignées par le public. Puis pose-thé, interception réussie de Peter Maddocks pour qui j'ai une vieille admiration, à cause de « Four D. Jones », strip satirique dingue ; dans les fanzines et publications marginales, connaissance de Peter Moore, expert aussi dans les problèmes de la B.D. dans les bibliothèques publiques ; découverte de deux illustrés réalisés en Angleterre pour l'Afrique anglophone : « Powerman » et « Pop ». Toute la fin de la journée est sous le signe de l'aventure : conférence nourrie de D. Ashford sur la B.D. d'aventure britannique, puis exposés sur « Dan Dare » et sa genèse, par A. Vince puis Frank Hampson lui-même. On savait que ce héros de S.-F. avait d'abord été une héroïne (restée inédite), mais on nous montre des études préliminaires où il était un aumônier militaire des forces spatiales, formule qui ne fut pas retenue. Excellent public, attentif, discret, ne manquant rien, pas du tout les entrées et sorties continuelles de Lucques et plus encore d'Angoulême. Autour de la manifestation il n'y a évidemment pas la foule de ces deux congrès, mais il y a plus d'auditeurs sérieux devant les conférenciers : au moins 200 personnes en permanence, de tous âges, hommes et femmes.

Le soir, banquet — 200 personnes aussi — et remise des premiers trophées britanniques, les Ally Sloper Awards. Bob Monkhouse est le maître des cérémonies. Invité, le comédien Douglas Robinson qui fut le héros d'un feuilleton radiophonique adapté en B.D., « Cardew the Cad ». Les prix ont été attribués par un jury resté secret, ce qui élimine mic-macs et pressions. Les deux Ally Sloper de bronze, pour, l'humour, vont à Frank Dickens (« Bristow ») pour la grande presse, à Leo Baxendale, des « Bash Street Kids » à « Bad Time Bed Time Tales », pour les illustrés. Les deux Ally Sloper d'argent, pour l'aventure, vont à Stephen Dowling (« Garth ») pour les bandes quotidiennes, à Frank Hampson pour les illustrés. Celui-ci reçoit en outre une sculpture, une énorme tête de son extra-terrestre en chef, le Mekon.

L'Ally Sloper d'or, « Golden Days », l'Age d'or, au dessinateur vétéran Terry Wakefield, au travail depuis 1927 et qui dessina « Laurel et Hardy » à partir de 1946, prenant la succession de son père G.W. Wakefield. La firme I.P.C. avait donné une coupe d'argent comme trophée spécial que le jury attribuerait à un dessinateur de son choix (pourvu qu'il soit de chez I.P.C.) : Don Lawrence (« Trigan Empire ») le reçut. Tous ces prix furent très chaleureusement accueillis par le public, et c'est en effet une très bonne liste. Denis Gifford me dit que l'an prochain il y aura des trophées, les « Sexton Blake » pour les scénaristes, puis les étrangers, en élargissant peu à peu selon les moyens.

Le dimanche matin, il donnait la suite de sa conférence, suivie par une discussion de quatre rédacteurs en chef, puis une table ronde de collectionneurs et d'antiquaires. L'après-midi, les principaux représentants de l'Underground disposèrent à leur tour du podium. Puis Tony Weare, créateur de « Matt Marriott » nous parla de l'authenticité pour un auteur de western. Ce dessinateur plus du tout jeune, d'une vitalité et d'un humour remarquables, refusant le micro pour pouvoir remuer à l'aise, fit un numéro extraordinaire qui fut une des sensations de Comics 101. Il raconta en particulier son voyage à travers l'Ouest des U.S.A., dessinant des paysages, sa gêne quand des cow-boys venaient lui demander ce qu'il faisait là, comment, les freins de sa tout-terrain ayant lâché, il s'écrasa au fond d'un ravin

1

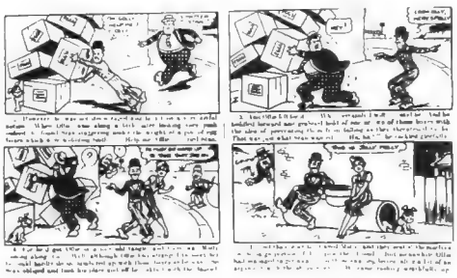
en plein désert et resta là, les jambes brisées, pris dans la ferraille, pendant deux jours, jusqu'à ce qu'un cow-boy surgisse à cheval sur une crête et l'en tire : à la façon dont c'était raconté, la salle était pliée en deux. Dans le plâtre, il dessinait Marriott à l'hôpital de Tucson ou d'Albuquerque, je ne sais plus, la planche à dessin suspendue au-dessus de son lit, l'encre de Chine dégoulinant dans les manches de son pyjama. Puis discussion entre dessinateurs de bandes quotidiennes et responsables de celles-ci dans les agences, discussion très franche sur les problèmes de la syndication, la propriété des originaux, l'attrait de la B.D. quotidienne comme élément de vente du journal : en déclin certain. Puis jeu de questions centré sur la nostalgie des comics, vente aux enchères de dessins de Tony Weare, exposé collectif de Mick Anglo, Don Lawrence, Gifford et F. Herzberg sur les super-héros britanniques. Et ce fut fini, trop tôt (bien après l'heure prévue, en fait). Interview pour une radio écossaise, connaissance de l'illustrateur Raymond Briggs, dont le charmant et peu orthodoxe « Father Christmas » est publié en France, longue conversation avec Don Lawrence et Mick Anglo au bar, connaissance, à la dernière minute, d'un grand dessinateur méconnu, Brian Lewis, illustrateur de science fiction et auteur anonyme, sur lequel je m'interrogeais depuis longtemps, de la plus belle époque d'une série elle aussi méconnue, « Captain Condor ». J'espère bien vous reparler de lui. Au restaurant, avec le dernier carré, projets pour Comics 102, qui se tiendrait peut-être à Dundee (c'est loin...), autre pôle des comics britanniques. Et tout le monde se quitta avec regret. Le lendemain, Denis me fit part des problèmes qui l'avaient assailli pendant ces deux jours : rien n'en était apparu. Une seule défection avait déçu, celle de Frank Bellamy, empêché. J'ai regretté d'avoir manqué Sydney Jordan (« Jeff Hawke ») qui, empêché aussi, avait néanmoins tenu à venir mais ne put revenir le dimanche. J'ai oublié de dire que le congrès était accompagné d'un catalogue de 76 pages de dessins fournis par tous les cartoonists britanniques de Mick Anglo à Ken Wilk. Au total, remarquable réussite, en particulier pour une première, par un seul homme et sans concours financier. Bravo et merci à Denis Gifford et à ses conférenciers. Dans une ambiance plus feutrée qu'ailleurs, ce fut peut-être plus sincèrement une fête.

Pierre Couperie

2

3

4



6

5

7

8

1. E. Rustemagic parlant lors du banquet. A g., le comédien D. Robinson (« Cardew the Cad »). A dr., D. Gifford et Bob Monkhouse.

2. De g. à dr., Julia et John Burns, Ron Embleton et Don Lawrence (Photo Rustemagic).

3. Don Lawrence reçoit la coupe I.P.C. des mains de Denis Gifford.

4. Leo Baxendale, « The Bash Street Kids ».

5. Leo Baxendale, « Bad Time Bed Time Tales ».

6. Terry Wakefield, « Laurel and Hardy ».

7. Frank Hampson reçoit son trophée.

8. Terry Wakefield.

9. A g., Stephen Dowling.

10. Don Lawrence, « Karl the Viking » et « Trigan Empire ».

9

10

ADRESSES A LONDRES DANS LE CENTRE

• Vintage Magazine Shop, 4 Earlham Street, London W.C. 2. A côté du croisement de Charing Cross Str. et de Shaftesbury Av. — On y retrouve l'ambiance du « Kiosque » de Jean Boullet. Illustrés britanniques, quotidiens anciens, suppléments américains, comic books américains et britanniques, science-fiction.
Tout près de là, au nord du carrefour Saint-Giles Str./Shaftesbury av., boutique d'occasion qui avait un bon stock de revues anglaises de S.-F.

• Stand en plein air au 4 Soho Market, à côté de Leicester square, au bout de Newport Str. et de Gerrard St. De 12 à 18 heures tous les jours sauf dimanche. Illustrés et comic books. Il y avait des E.C. comics d'origine... Ajoutons que les éditions anglaises de comic books américains sont bien moins chères que ceux-ci.

• Dark they were and golden eyed, 10 Berwick St., en plein Soho. Fabuleuse librairie de science-fiction, avec un rayon très fourni de comic books actuels et d'Underground. On en sort désespéré de ne pouvoir tout acheter. Aucun équivalent en France. S'il vous faut demander votre chemin dans le labyrinthe de Soho, la rue — extrêmement pittoresque — se prononce Berrik, et pas Berwouik ! Très bon restaurant turc par tribord en sortant.

• Si, contrariant, vous allez à Londres acheter des comics italiens, vous trouverez « Linus » et autres chez Parmigiani, toujours dans ces environs, 68 Old Compton Str. C'est Denis Gifford qui me l'a signalé.

• Martin's Bookshop, 17 Rugby Str., W.C. 1 (WC, ça veut dire West Center, pas de méprise). Petite boutique, avec science-fiction et comic books. Pas vue depuis deux ans.

PLUS LOIN AU NORD.

• Compendium, 240 Camden High Str., N.W. 1. Comic books, science-fiction, illustration.
J'en ai entendu de grands éloges, pas encore réussi à y aller.

• Sarah Baddiel, 43 Kendal Road, Gladstone Park, N.W. 10. Antiquaire spécialisée dans l'illustré traditionnel, le jouet ancien (tôle peinte, etc.), et le livre illustré. En appartement ; téléphoner pour prévenir : 01.452.7243. Publie un catalogue. Avait un stand intéressant à Comics 101.

LOIN AU SUD

• Norman Shaw, 84 Belvedere Road, Upper Norwood, Londres, SE 19 2 HZ. Tel. 01.771.9857. Considéré comme le meilleur. Plus de 70 000 illustrés et annuals en stock.

⁂

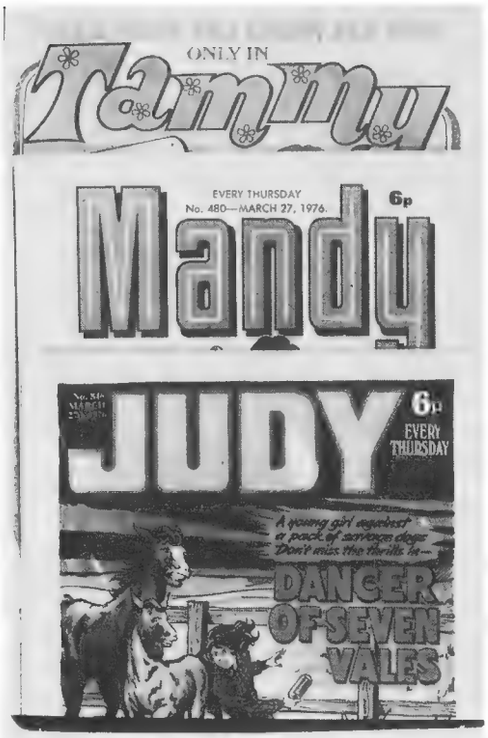
HORS DE LONDRES

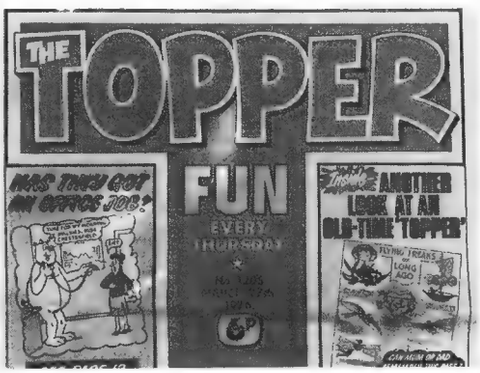
• Guy N. Smith, 87 Browns Lane, Tamworth, Staffs.

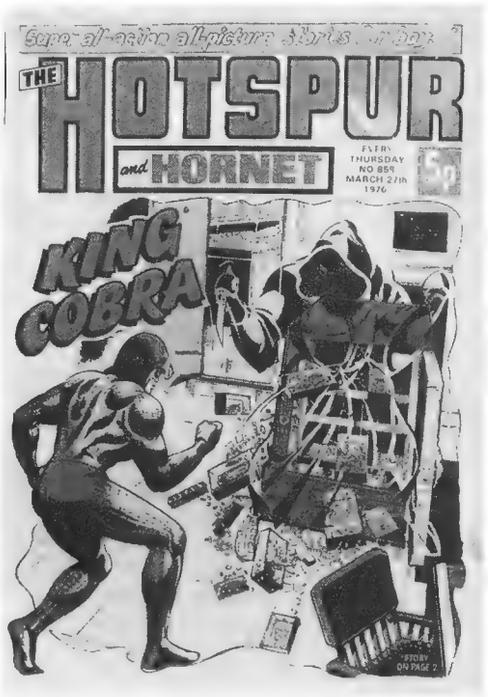
• Et enfin, « Skyrack », Mr. Ron M. Bennett, 36 Harlow Park Crescent, Harrogate H G2 OAW, N. Yorkshire. Mr. Bennett est bien connu des habitués de nos conventions dont il est un fidèle et où il apporte toujours une grande gentillesse et un matériel américain ancien de choix : suppléments, comic books, revues de S.-F. de haute époque. Publie un catalogue.

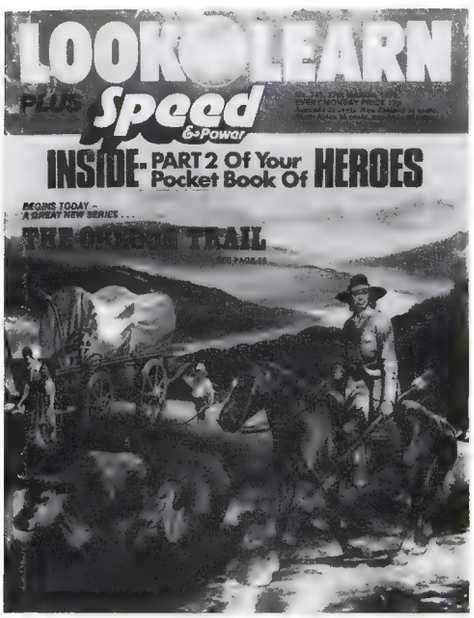
P.C.

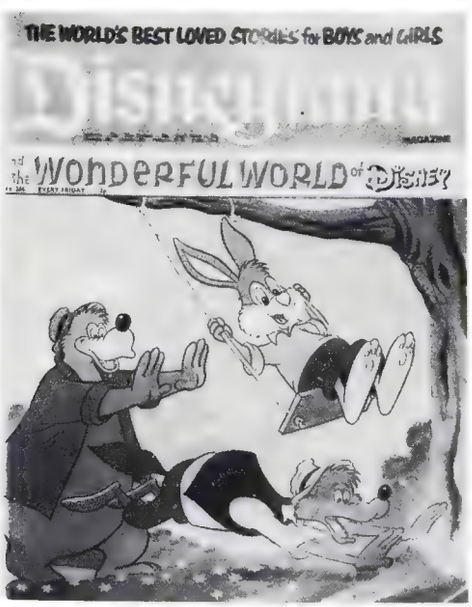
4 Soho Market

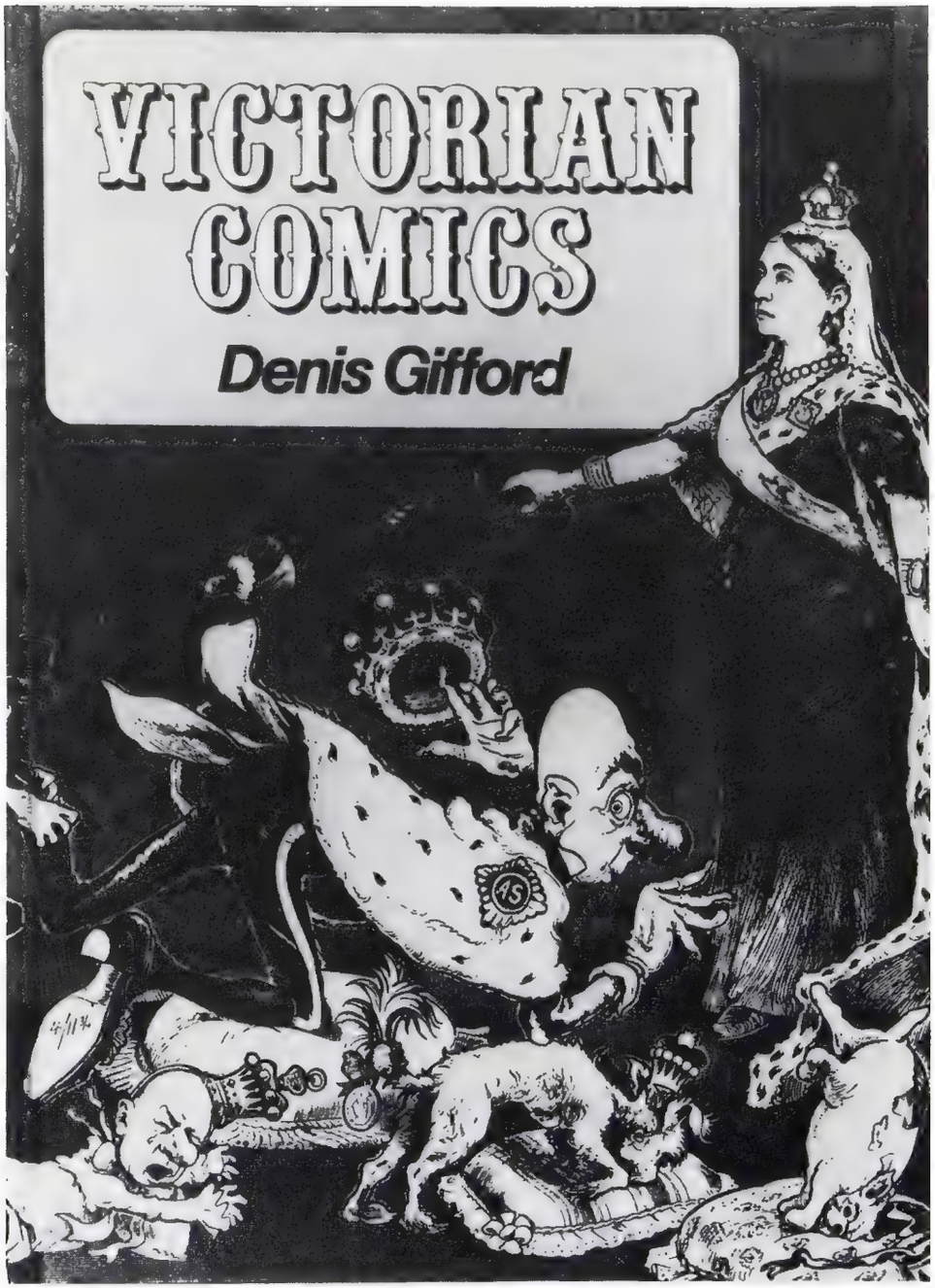


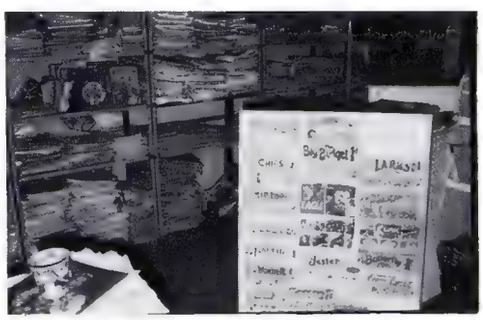












« Vintaje Magazine Shop », l'ambiance du « Kiosque » de Jean Boullet.

BIBLIOGRAPHIE
DE LA BANDE DESSINEE BRITANNIQUE

Elle s'est d'abord limitée à deux titres, aujourd'hui périmés :
« Aaargh ! ! ! A celebration of comics », dirigé par Michael Kustow, 1970. (Catalogue d'une exposition à l'Institute of Contemporary Arts, Londres). 12 pages et un insert plié.
Perry (George) et Aldridge (Alan), « The Penguin Book ot Comics », Penguin Books, 1967. 256 pages. Une deuxième édition contient un cahier en couleurs. Dans ce livre, qui est un panorama général des comics comme on pouvait le faire en 1967 — c'est-à-dire surtout américain — il y a quelques chapitres sur l'Angleterre.
Et un article encore intéressant :
Orwell (George), « Boys' Weeklies », Horizon, nº 3, mars 1940, republié dans G. Orwell, « Inside the whale », Penguin Books 1185, 1969.

BIBLIOGRAPHIE ACTUELLE

Gifford (Denis), « Discovering Comics », Shire Publications, 1971, 64 pages, ill.
Historique des illustrés britanniques pour enfants. Tout petit livre très concentré, bourré de renseignements et muni d'un index.
Gifford (Denis), « Stap me ! The British Newspaper Strip », Shire Publications, 1971, 96 pages.
Complétant « Discovering Comics », ce livre donne un inventaire, classé par genres, de la bande britannique dans les quotidiens. Là aussi, petit livre mais grand travail : 131 titres recensés (il y a une erreur : la date de Jeff Hawke).
Gifford (Denis), « Test your N.Q. (Nostalgia Quotient) », New English Library, Londres, 1972, 128 pages.
Livre de jeux, du type des jeux de questions pratiqués à la radio et à la télévision. Ici, elles portent sur des comédiens fameux, des émissions passées, des chansons et les comics, qui y tiennent une bonne place, accompagnés de 38 illustrations.
Gifford (Denis), « Run Adolf Run : The World War Two Fun Book », Corgi, Londres, 1975, 96 pages en couleurs.
Abondant recueil de dessins humoristiques, affiches, illustrations, chansons, programmes de théâtres, etc., et bandes dessinées, à travers lesquels les Anglais exercèrent leur humour au cours de la Deuxième Guerre mondiale. On y trouve « Pop » mobilisé, des illustrations de Pett, le créateur de « Jane », celle-ci, bien sûr, et « Young Ernie », le strip très rare du grand humoriste Giles.
Gifford (Denis), « The British Comic Catalogue, 1874-1974 », Mansell ed., Londres, 1975. XIV-210 pages. £ 12.50.
Un travail ahurissant : D. Gifford a recensé plus de 1 100 publications, et donne leurs dates, le nombre de numéros, l'éditeur, le prix, le nombre de pages, le format, la liste des principales séries (plusieurs dizaines pour certains titres à longue vie) avec leurs auteurs quand il a pu les identifier. L'index alphabétique regroupe plus de 700 noms, qui ne représentent pourtant qu'une fraction de l'effectif réel : en effet, la B.D. britannique a vécu très longtemps sous un anonymat rigoureux. Gifford a utilisé sa connaissance de ce milieu pour retrouver une quantité de cartoonists. Le catalogue comprend aussi les publications Underground (même à numéro unique) et les rééditions locales de comic books américains. Indispensable, ne serait-ce que pour avoir une idée de cette production colossale, si allègrement ignorée par d'aucuns, et qui a peut-être été, pendant des dizaines d'années, supérieure même en quantité à celle des Etats-Unis ; elle disposait d'un marché équivalent à celui des U.S.A. : Grande-Bretagne + Empire puis Commonwealth.
Gifford (Denis), « Happy Days, a century of comics », Jupiter Books, Londres, 1975, 128 pages, dont 28 en couleurs.
Traite des illustrés pour enfants, et ainsi reprend et complète « Discovering Comics », mais sous forme d'un beau livre dont les illustrations — reproductions de pages complètes, en général pages de titre — couvrent presque toute la surface. Le lecteur français y reconnaîtra pas mal de séries qu'il vit avant ou après la guerre sans en connaître la provenance. Il verra aussi, non sans surprise, d'où venaient les couvertures des numéros spéciaux du « Journal de Mickey » avant la guerre (du « Mickey Mouse Weekly »). Aussi indispensable que les autres. Bibliographie.
Gifford (Denis), « 100 anni/eroi. Il Fumetto inglese », « Comics » nº 21, novembre 1975.
Ce numéro de la revue de Lucques est un dictionnaire illustré des cent principaux héros des illustrés britanniques, passés et présents. Il ne comprend pas les personnages des bandes quotidiennes.
Gifford (Denis), « Victorian Comics », George Allen & Unwin ed., Londres, 1976, 144 pages.
Ce bel album est celui qui apporte le plus de révélations pour un étranger (pour un Anglais aussi sans doute). Il couvre l'histoire en images et le gag en images britanniques de 1867 à 1900, et surtout à partir de 1885. Les illustrés, déjà très nombreux, y sont copieusement reproduits : « Comic Cuts », « Ally Sloper's Half-Holidays », « The Worlds Comic », « The Big Budget », « Funny Cuts », « Illustrated Chips », « Larks », etc. On y trouve des héros permanents, bien installés, qui continuèrent d'ailleurs à tenir la vedette très en avant dans le XXe siècle : les vagabonds Airy Alf et Bouncing Billy, ou Weary Willie et Tired Tim. Jimmy Jingle, le détective Chubblock Holmes... On y découvre que les cartoonists britanniques, bien avant tout le monde, bien avant « Li'l Abner » et avant l'apparition du président Fallières dans « Les Pieds-Nickelés », firent figurer des personnages célèbres, reconnaissables, dans leurs bandes : la reine Victoria, Edouard VII encore prince de Galles, Nicolas II, mais aussi lord Roberts, Kitchener, le gros Buller (c'est l'époque du Transvaal, bien sûr), le président Kruger, caricaturé à fond, mais aussi Dreyfus et Bismarck. L'actualité est présente : guerre du Transvaal, Fachoda, où Airy Alf et Bouncing Billy vont berner les Français, guerre de Cuba, exposition de 1900...

P. Couperie

BOBETTE Chienne perdue

LE PREMIER STYLE DE RAYMOND CAZANAVE

PIERRE COUPERIE

Dans la préface à l'édition si bienvenue du « Capitaine Fantôme » aux éditions Jacques Glénat, M. Marijac évoque sa rencontre en 1946 (et non 1948, coquille évidente) avec Raymond Cazanave en qui il voyait alors — et voit encore — un vieux débutant dans le domaine de la B.D., débutant venu de l'illustration des revues philatéliques. Cette dernière précision est intéressante, mais il ne s'agissait peut-être que d'un travail trouvé par Cazanave pendant les années de guerre. Car il avait alors derrière lui, en fait, plus de vingt ans de métier dans l'illustration et la bande dessinée. Je n'ai que quelques jalons de cette carrière qui reste à préciser : on trouve de ses illustrations dans « Dimanche illustré » dès 1925-26 (peut-être avant, sans doute après, je n'ai pas encore tout dépouillé). Ensuite un grand « blanc » à explorer puis autres illustrations dans « Lisette » 1939, où il signe Raycaz, et dans « Jeunesse Magazine », même année. Et une succession de bandes dessinées dans « Pierrot » : « Les aventures de Fifrelin reporter » (1938), « Le chevalier mystère » (1941), « Boubou le sportif » (1941-42).

En 1946 paraissait un manuel d'allemand, entièrement — et excellemment — illustré par Raymond Cazanave : E. Klem et M. Vidil, « Auf Gassen und Wegen », classe de 5e, Croville éditeur. Et quand il allait voir M. Marijac, certaines de ses bandes paraissaient sans doute déjà dans « Frivolet ». Concernant un des principaux dessinateurs français des années quarante, tout ceci est déjà intéressant.

Ce qui l'est peut-être plus, c'est que le dessin de Cazanave avant 1946 est radicalement différent du style qui l'a rendu célèbre ensuite. Il ne me vient à l'esprit aucun autre exemple d'artiste ayant connu un changement de manière aussi total. S'il n'y avait pas sa signature, au graphisme fixé dès 1925, on croirait qu'il y eut deux Cazanave comme il y eut deux Samivel. Pour éviter toute confusion, signalons qu'il y avait un J. Cazenave, dessinateur humoriste, à la même époque : aucun rapport.

Les illustrations ci-jointes parlent d'elles-

Ci-dessus, illustration dans « Dimanche illustré », 22 août 1926

-5-
ILS S'ENTRECHOQUENT DANS UN BRUIT TERRIBLE!
6- DON ALONZO EST JETÉ À BAS DE SON CHEVAL.
-8- NOBLE SEIGNEUR, SI CE N'EÛT ÉTÉ PAR COURTOISIE POUR VOUS, J'AURAIS OCCIS CE CHEVALIER FÉLON!
-9- VOUS AVEZ AGI NOBLEMENT!

« Le Chevalier Mystère », dans « Pierrot », 28 déc. 1941.

LES ROMANS DE LA VIE
NOËL DE CONTREBANDIER
par FUNCK-BRENTANO
Voici un des épisodes les plus dramatiques de l'existence agitée du grand aventurier que fut Mandrin. Cette scène, qui se passe dans la nuit de Noël et qui met aux prises Mandrin avec les gens d'armes, nous est contée par l'historien Funck-Brentano.

Illustration dans « Dimanche illustré », 20 déc. 1925

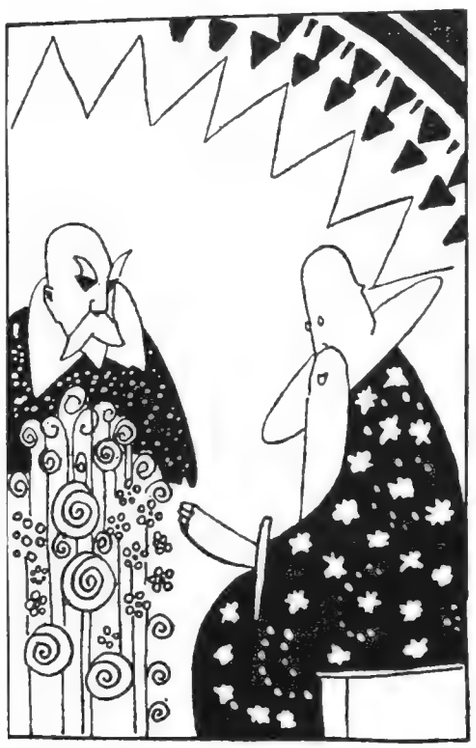
mêmes : le premier style de Cazanave est du plus pur 1925, Art Déco, trait délicat mais précis, parfois précieux, dessin décoratif, stylisé, mosaïque plate de blancs et de noirs, capable aussi d'imiter les effets de gravure sur bois alors très à la mode. Un document sort totalement de cette manière : le « Noël du contrebandier », minutieusement hachuré à l'ancienne, sans doute parce que le sujet historique (Mandrin) le réclamait. Même la signature est changée, et s'il n'était pas précisé, à la fin du récit, « illustrations de Raymond Cazanave », je n'aurais jamais identifié l'auteur. Devant la technique de cette dernière image, on se dit qu'il était peut-être déjà dessinateur de timbres...

En 1941-42, dans un registre caricatural (« Boubou le sportif »), il dessine toujours selon les principes du style Art Déco, trait délié, conception décorative de l'image, volontairement plate avec des fonds vides ou découpés en mosaïques de couleurs ; pas de contours vigoureux, pas de hachures, pas d'éclairages, rien de ce qui sera son deuxième style. Cependant, une certaine évolution s'était déjà dessinée dans « Le chevalier mystère », peut-être parce que le sujet appelait un graphisme plus rude. Vice versa, il reste quelques traces du premier style dans « Capitaine Fantôme » (album, p. 16, 7e image, par exemple), plus encore dans « Prince malgré lui » (dans « Cap'taine Sabord », 1947-48). J'ignore quand se fait le passage d'un style à l'autre. Les illustrations du manuel d'allemand, en 1946, sont déjà du Cazavane 2e style, et parfaitement au point dans ce style. La petite illustration de couverture est, en revanche, du premier. On aimerait aussi connaître le pourquoi de cette transformation. Est-ce simplement parce que l'Art Déco avait totalement passé de mode ?

Je voulais, par ce bref papier, rétablir la perspective sur la carrière de Cazanave et attirer l'attention sur cette très exceptionnelle évolution en deux moitiés si différentes, en permettant au lecteur de juger sur pièces.

Pierre Couperie

« Pierrot », 28 déc. 1941.



On vit apparaître le majordome de l'enchanteur. C'était un vieillard des plus corrects. Il gardait toujours une attitude fort digne.

Illustration dans « Dimanche illustré », 25 octobre 1925

Illustration dans « Jeunesse Magazine », 21 janv. 1939

Effet de gravure sur bois, « Dimanche illustré », 6 juin 1926

Illustration dans « Lisette », 28 mai 1939

— Quelle belle lampe que la mienne...

New York - Times Square

De g. à dr. : Mme De la Fuente - Hogarth - Perez Valdès - Buzzelli - De la Fuente - Aragones - Ribera.

Bonvi - Simmoneta Moroni - Robert La Palme

David Pascal - Enrique Lipszyc

Pierre Horay - Woodrow Gelman devant un original de « Little Nemo ».

Pascal - Bernard Trout

NEW YORK - 18-26 AVRIL 1976

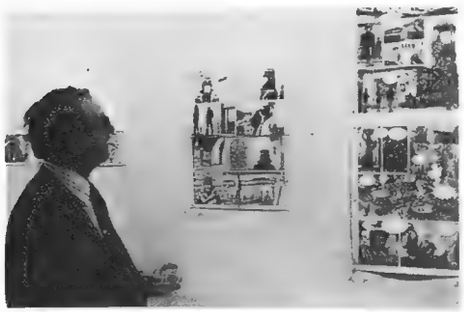
Pour la deuxième fois, la S.F.B.D. a organisé un voyage de neuf jours à New York... Et pour la deuxième fois, tout s'est magnifiquement déroulé... On me reproche d'être dithyrambique... mais c'est merveilleux que passer une semaine dans cette ville étonnante où l'on se trouve plongé en quelques secondes dans cette atmosphère à la Chandler... Times Square à 11 heures du soir, ça vaut le déplacement... Et puis l'accueil de David Pascal qui était partout, fouillant sans arrêt ses poches d'où volaient des dizaines de petits bouts de papier... Il avait des rendez-vous de pris pour untel... des rencontres pour les autres et puis ce fut le dîner au Plaza pour le 30e anniversaire de la N.C.S... Spectacle inoubliable... Smokings et robes du soir... Musique... Show et distribution des prix... Le lendemain, le vernissage de l'exposition de la bande dessinée européenne à la Graham Gallery avec Sergio Aragones comme vedette. Sergio était venu spécialement de Los Angeles pour nous recevoir... Il a été lui aussi magnifique... Il a même trouvé une sorte de pullman pour nous transporter au musée de la bande dessinée dans le Connecticut où l'on nageait dans plus de trente cinq mille originaux... De quoi rêver!...

Puis ce furent les parties : Hogarth où les Brésiliens et les Mexicains se déchaînèrent pendant plus de deux heures au son des guitares et des maracas : eternels Moya, Lypszic, De Sousa, Aragones, Valdez, etc. chez Kubert... où la journée fut reposante... puis chez Pascal où la musique reprit ses droits...

Enfin, on put assister à une Convention américaine, celle de la Marvel à l'hôtel Commodore...

Puis les visites : l'Empire State... Les musées... Le tour de la ville en bateau... Les burlesques (Ah ! les burlesques !)... Et puis le retour... L'année prochaine à New York ! C.M.

Martail à la Graham Gallery



Robert Ahier d'UPI devant un original de Corto Maltese

Richard Marshall, comic editor au Field Enterprises, Jud Hurd, l'éditeur de « Cartoonist Profiles », Claude Moliterni, Roy Crane lors de la remise du Reuben à Bob Dunn au Plaza.

Gendrot - Lanternier de Vaillant

Tardi - Gal

Druillet

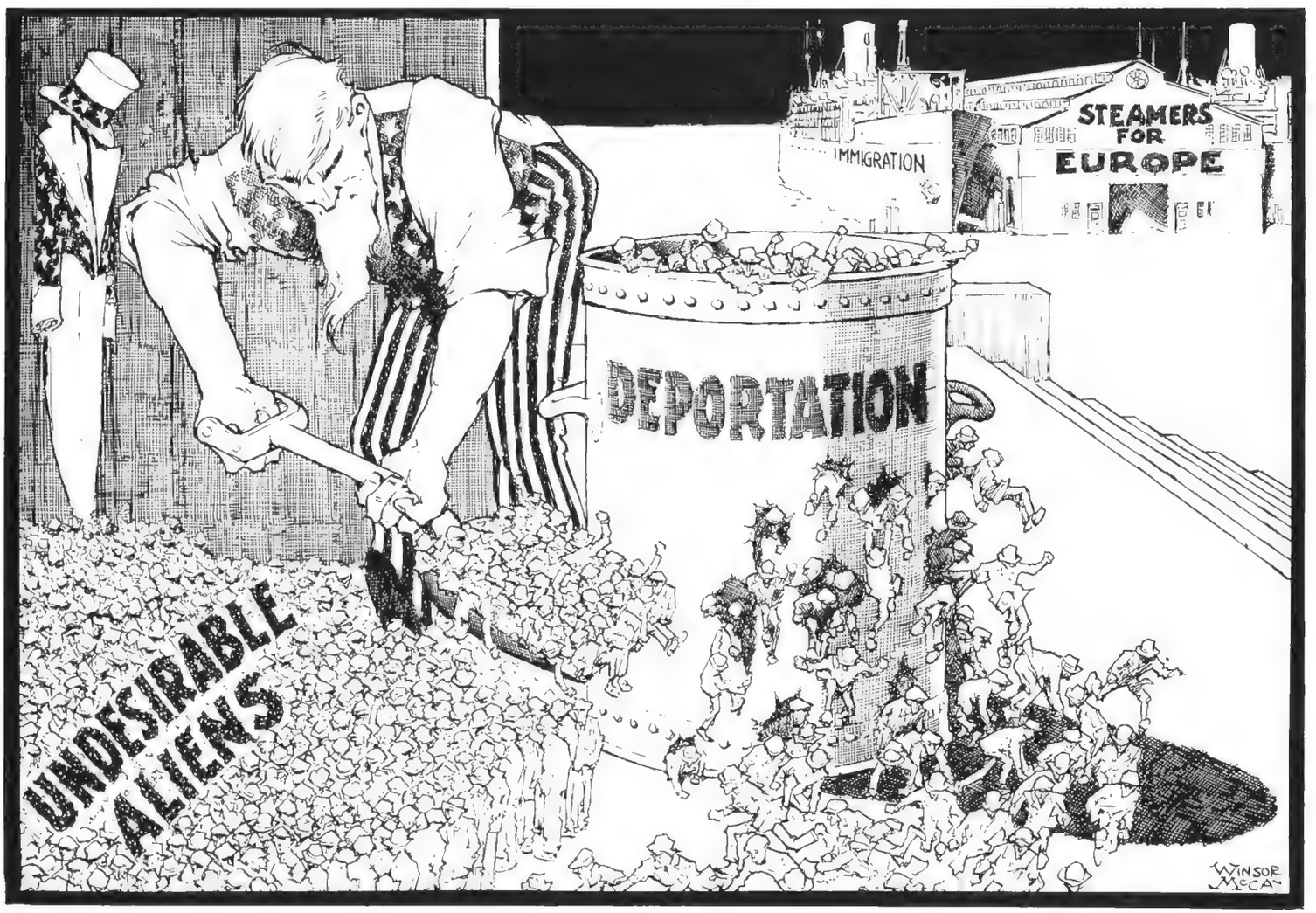
PREMIERE EXPOSITION
EUROPEENNE D'ORIGINAUX
DE BANDES DESSINEES
PRESENTEE DU 19
AU 26 AVRIL 1976 EN LA
GRAHAM GALLERY —
MADISON AVENUE
NEW YORK

Présentation de Claude Moliterni
et David Pascal.
SOIT : 63 ORIGINAUX.

BONVI : Sturmtruppen — Nick Carter — Dupont
BROCAL REMOHI : Taar le Rebelle
BUZZELLI : H.P.
DE LA FUENTE : Sunday — Amargo
DRUILLET : Lone Sloane
FAHRER : Harry Chase
FOREST : Hypocrite
FRANQUIN : Gaston La Gaffe
GAL :
GIGI : Scarlett Dream — Agar
GILLAIN : Johnny — Tanguy et Laverdure
GIRAUD : Lt. Blueberry
GOTLIB : La Rubrique à Brac
LAUZIER : Lili Fatale
LORO : Thorkaël — Sweet Délice
MARTIAL : Sylvie
MOEBIUS : Arsak
PALACIOS : Alexis Mc Coy
PEYO : Les Schroumpfs
POIVET : Les Pionniers de l'Espérance — Tiriel
PRATT : Corto Maltese
RIBERA : Dracurella — Le Vagabond des Limbes
SERRES : Yves Sainclair
TARDI : Adèle Blancsec (poster)

Le musée de la bande dessinée dirigé par Jack Tippit et Mort Walker dans le Connecticut. Dans les pages suivantes les dernières acquisitions du musée.

Winsor McCay



KRAZY KAT
SAND - SAND FAR SAND NEAR THERE - HERE SAND.
LOTSA SEND, EH?
AND NOW - WATER - -
FUR NEAR - THERE HERE EH?
SAND WATER - MARVELOUS - STUPENDOUS COLOSSAL -
"DOLLIN" SHOOLY YOU IXEJJIRATE
WHAT MAKES MOUNTAINS, CONTINENTS, WORLDS = SAND "KAT," SAND -
H-HAW-W-
OF WHAT ARE OCEANS MADE, EH? SEAS, LAKES GULFS, RIVERS — EH - - ? WATER, KAT? WATER
HAA-A-
YES"K." LITTLE TEENY WEENY GRAINS OF SAND - LITTLE TEENY WEENY DROPS OF WATER MAKE ALL THOSE THINGS —
ANYTHIN' ELTZ?
WHAT ELSE DID YOU EXPECT - SILLY?
WELL-L-L MAYBE SOMETHIN' POWAFIL SOMETHIN' IMPORTINT- S-S-
A DISH OF WATER, A DASH OF SAND, - BATTER, BASTE, BAKE AND PFIFF - - - A BRICK.
MOVILLIS STIPENDITZ KILLOTZIL AH-H-
QUAINT -

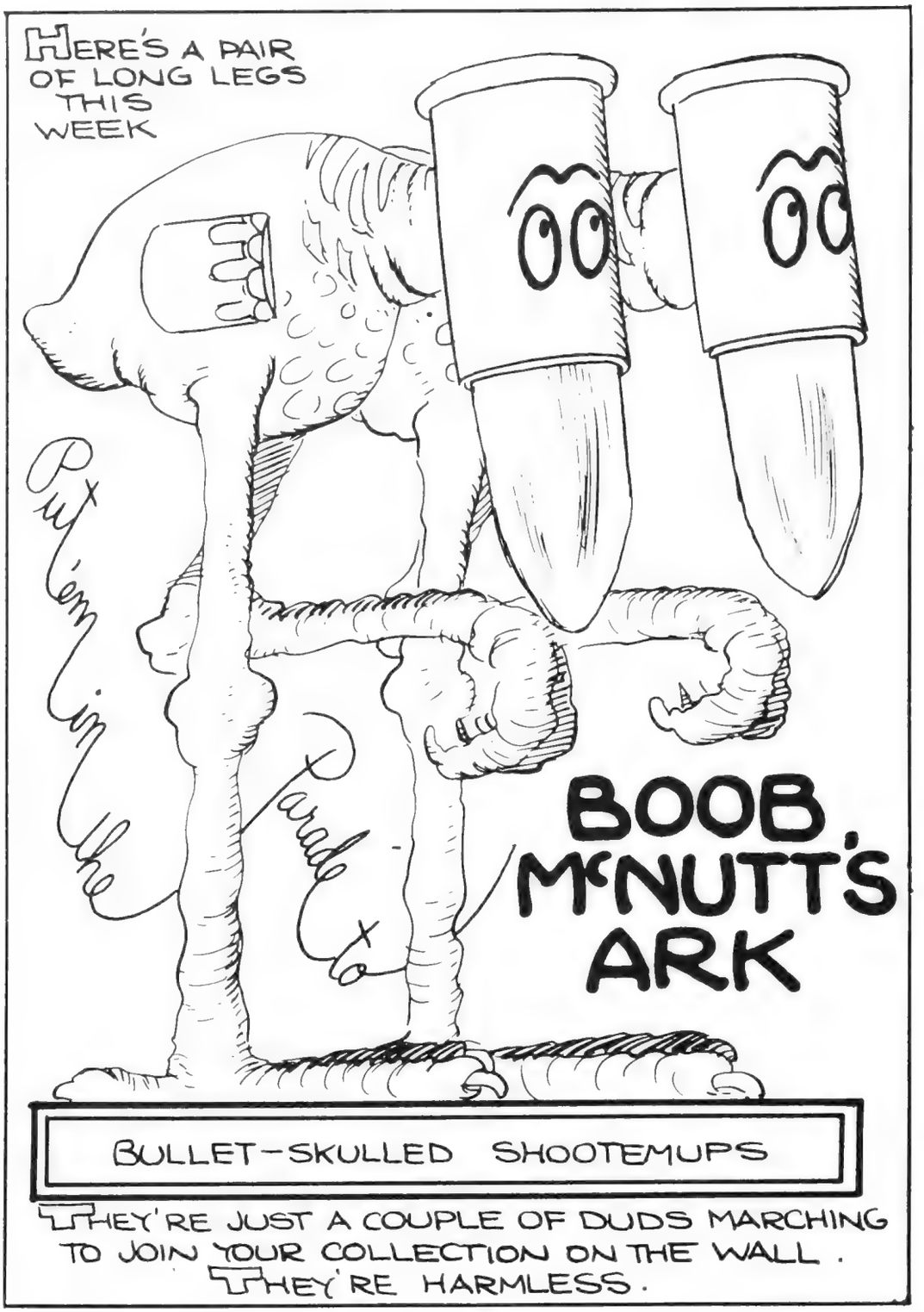
George Herriman « Krazy Kat » © KFS-Opera Mundi

WALT, WHAT ARE YOU GOING TO NAME YOUR DOORSTEP BABY- WALT, JR.?
NAME? WHAT'S THE MATTER WITH SKEEZIX?
CALL HIM SOCRATES. I HAD AN UNCLE BY THAT NAME
NAME HIM LAUNCELOT. I'VE ALWAYS SAID IF I HAD ONE OF MY OWN I'D NAME HIM LAUNCELOT
GIVE HIM A REAL BOY'S MONICKER LIKE SPIKE OR CHUCK
YES. ONLY IF YOU GIVE HIM A LOWBROW NAME HE'LL BE A HIGHBROW- AND VICE VERSA
GIVE HIM A SET OF INITIALS AND LET HIM FILL 'EM IN HIMSELF. THAT'S MY SYSTEM
COPYRIGHTED 1921 BY CHICAGO TRIBUNE.
-King-

Frank King « Gasoline Alley » © Chicago Tribune - Graphi-Lit

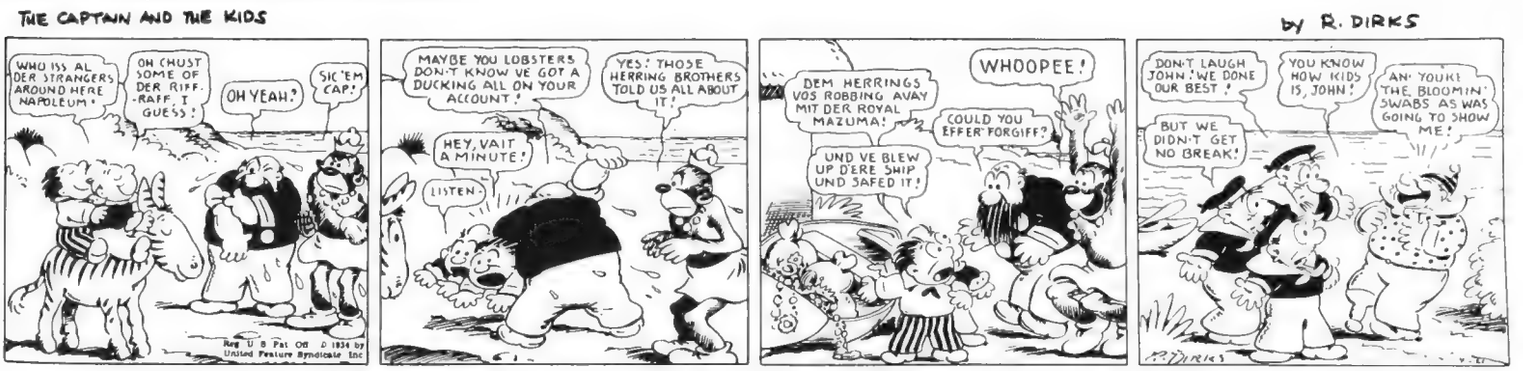
Walt does a good job on Skeezix's birthday picture!
He's had plenty of practice! 5! years!
Not now, Gabriel!
Hurry, Uncle Walt! Here by me!
But I hafta'
ZZZZZZZZ
10..9..8..7..6...
DICK MOORES
Punkin Nina Phyllis Nuthin Corky Hope Eve Adam Gideon Judy Gloria Gabriel Skeezix Chipper Grandmother & Grandfather Doc Walt Wallet

Dick Moores « Gasoline Alley »


HERE'S A PAIR OF LONG LEGS THIS WEEK
BOOB McNUTT'S ARK
BULLET-SKULLED SHOOTEMUPS
THEY'RE JUST A COUPLE OF DUDS MARCHING TO JOIN YOUR COLLECTION ON THE WALL. THEY'RE HARMLESS.

Rube Goldberg « Boob McNutt »

Dirks « The Captain and the kids » © UFS-Upi


THE CAPTAIN AND THE KIDS
by R. DIRKS
WHO ISS AL DER STRANGERS AROUND HERE NAPOLEUM?
OH CHUST SOME OF DER RIFF-RAFF, I GUESS!
OH YEAH?
SIC 'EM CAP!
MAYBE YOU LOBSTERS DON'T KNOW VE GOT A DUCKING ALL ON YOUR ACCOUNT!
YES! THOSE HERRING BROTHERS TOLD US ALL ABOUT IT!
HEY, VAIT A MINUTE!
LISTEN!
WHOOPEE!
DEM HERRINGS VOS ROBBING AVAY MIT DER ROYAL MAZUMA!
COULD YOU EFFER FORGIFF?
UND VE BLEW UP D'ERE SHIP UND SAFED IT!
DON'T LAUGH JOHN! WE DONE OUR BEST!
YOU KNOW HOW KIDS IS, JOHN!
AN' YOU'RE THE BLOOMIN' SWABS AS WAS GOING TO SHOW ME!
BUT WE DIDN'T GET NO BREAK!

AFTER THE LAST RUST-COLORED GLOW OF SUNSET, NO ONE MAY ENTER OR LEAVE THE TEEMING CITY-STATE CALLED PAH-DISHAH. THE PROCLAMATIONS OF KING GHANIF ARE QUITE CLEAR ON THIS POINT.
YET, THE GREAT GATES SWING WIDE THIS NIGHT, AND AN ARMORED, SCARLET-TRESSED GODDESS RIDES SLOWLY, PROUDLY OUT OF THIS HYRKANIAN POLIS.
NO MAN KNOWS THE PLACE OF HER BIRTH, NOR WHERE SHE LEARNED TO WIELD A SWORD TO SHAME MANY A MALE. THEY KNOW ONLY THAT SHE IS CALLED THE SHE-DEVIL OF THE HYRKANIAN STEPPES. THAT, AND...
...RED SONJA! GOING OUT ON ANOTHER SECRET MISSION FOR HIS MAJESTY, ARE YOU, RED SONJA?
SAVE YOUR BREATH, AMIR!
IT'S CLEAR SHE'S NOT IN A TALKING MOOD TONIGHT!
Red Sonja
Featuring the swordswoman created by ROBERT E. HOWARD

Story: ROY THOMAS Art: ESTEBAN MAROTO, NEAL ADAMS, and ERNIE CHUA

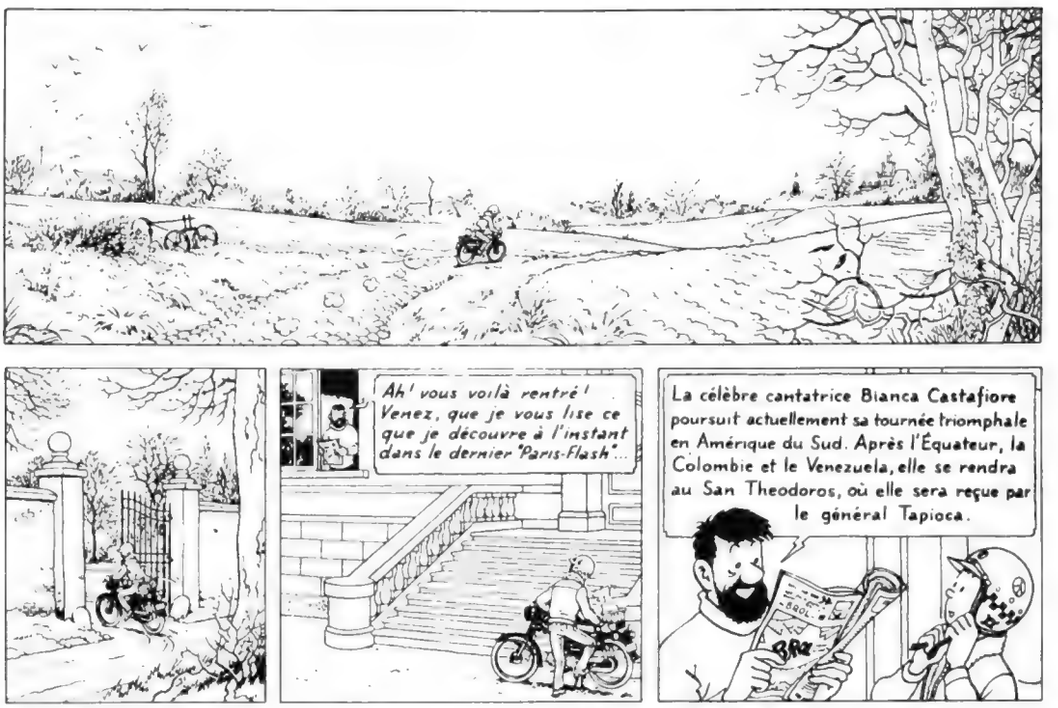
8ème Convention de la Bande Dessinée

Organisée par la Société Française de Bandes Dessinées

16

Octobre 1976

Maison de la Mutualité

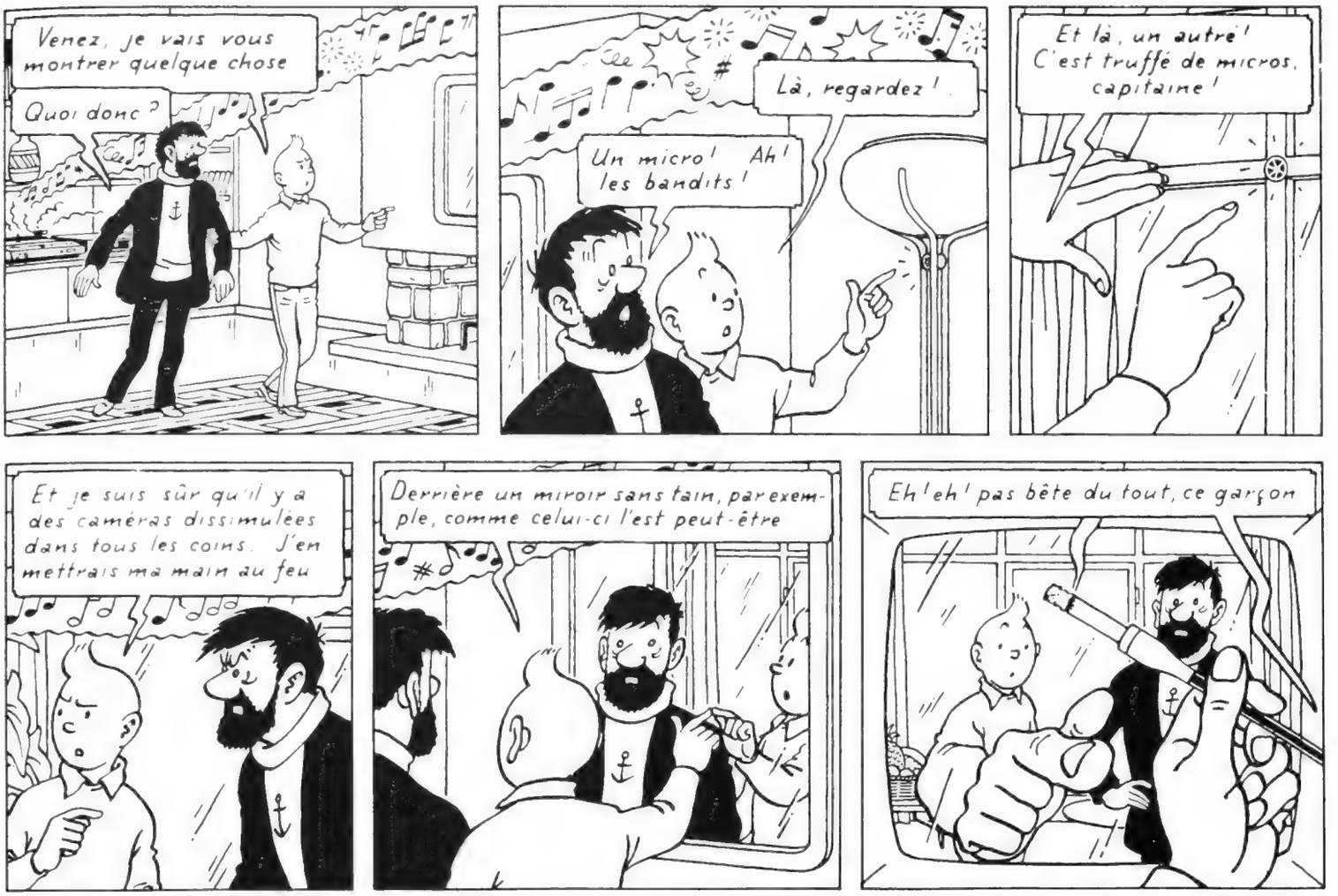

Ah! vous voilà rentré! Venez, que je vous lise ce que je découvre à l'instant dans le dernier "Paris-Flash"...
La célèbre cantatrice Bianca Castafiore poursuit actuellement sa tournée triomphale en Amérique du Sud. Après l'Équateur, la Colombie et le Venezuela, elle se rendra au San Theodoros, où elle sera reçue par le général Tapioca.

Hergé « Tintin et les Picaros » démarrage nostalgique © Casterman

TINTIN ET LES PICAROS

CLAUDE LE GALLO

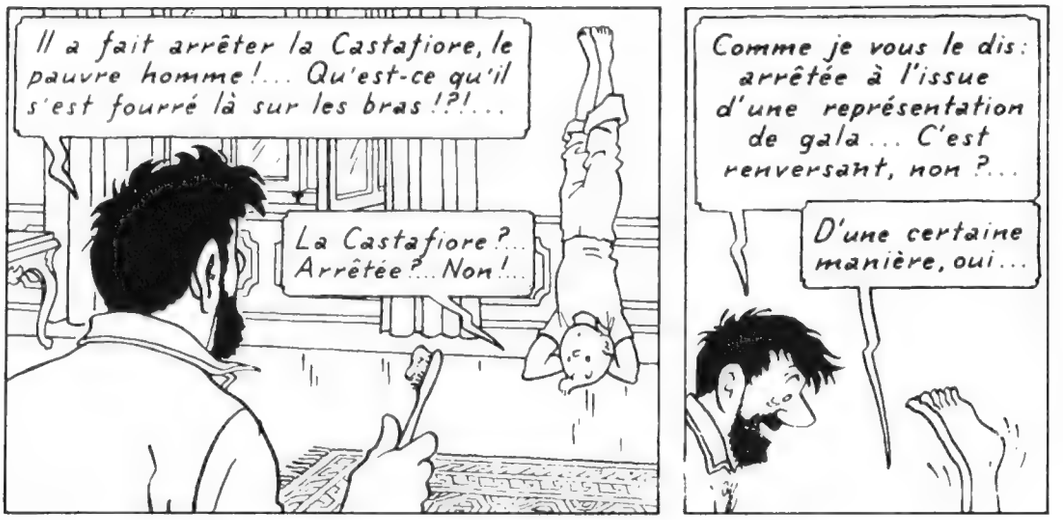
C'est par une vision de fin d'automne, toute empreinte de mélancolie, que débute la nouvelle aventure de Tintin.
Sur un typique chemin empierré de la campagne brabançonne, déchirée par les labours, un minuscule Tintin motorisé file vers un horizon où se profile le château de Moulinsart émergeant de la cime des arbres dépouillés.
Exceptionnelle, chez Hergé, pour un début d'histoire, cette longue et poétique image peut faire craindre par son symbolisme (1) que l'auteur veuille renoncer à poursuivre les aventures de son héros.
Espérons qu'il n'en est rien.
D'emblée, Haddock et Tintin entrent dans le vif du sujet : le San Théodoros, tombé une fois de plus aux mains du dictateur Tapioca, est le théâtre de la lutte entre le pouvoir et les révolutionnaires « picaros », partisans du général Alcazar (2).
Contrairement à ses précédentes aventures, Tintin connaît d'avance le dessous des cartes ; il est informé et en a tiré ses conclusions : la télévision qu'il allume machinalement (signe des temps !) est passée par là. Chacun des camps n'est qu'un pion poussé par de grandes puissances (3) et Tintin a déjà défini implicitement sa position vis-à-vis des belligé-


Venez, je vais vous montrer quelque chose
Quoi donc ?
Là, regardez !
Un micro ! Ah ! les bandits !
Et là, un autre ! C'est truffé de micros, capitaine !
Et je suis sûr qu'il y a des caméras dissimulées dans tous les coins. J'en mettrais ma main au feu
Derrière un miroir sans tain, par exemple, comme celui-ci l'est peut-être
Eh ! eh ! pas bête du tout, ce garçon

Hergé : l'art d'être privé de vie privée © Casterman

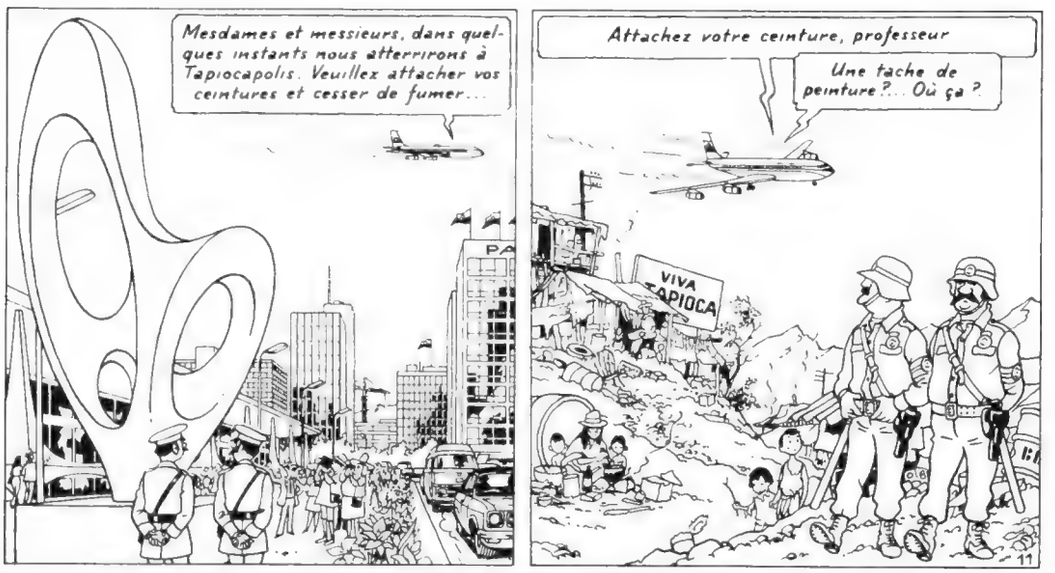
Face à face avec la dictature © Casterman

tirent les ficelles de cet odieux complot !... Qu'il tremble, cet infâme capitaine Haddock !... Qu'ils tremblent, le fielleux Tintin et le fourbe Tournesol !...
Fourbe toi-même, eh ! patate !... Fielleux, pas tant que toi, espèce de marchand de guano !
Je m'en vais lui dire ma façon de penser, moi, à ce Mussolini de carna- val !...
Mais...
8

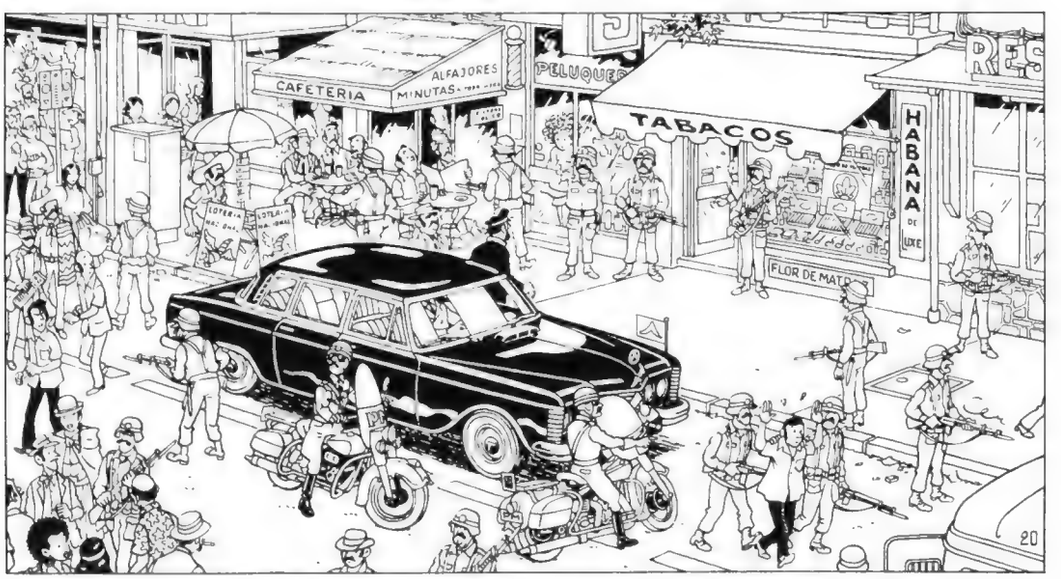

Il a fait arrêter la Castafiore, le pauvre homme !... Qu'est-ce qu'il s'est fourré là sur les bras !?!...
La Castafiore ?... Arrêtée ?... Non !...
Comme je vous le dis : arrêtée à l'issue d'une représentation de gala... C'est renversant, non ?...
D'une certaine manière, oui...

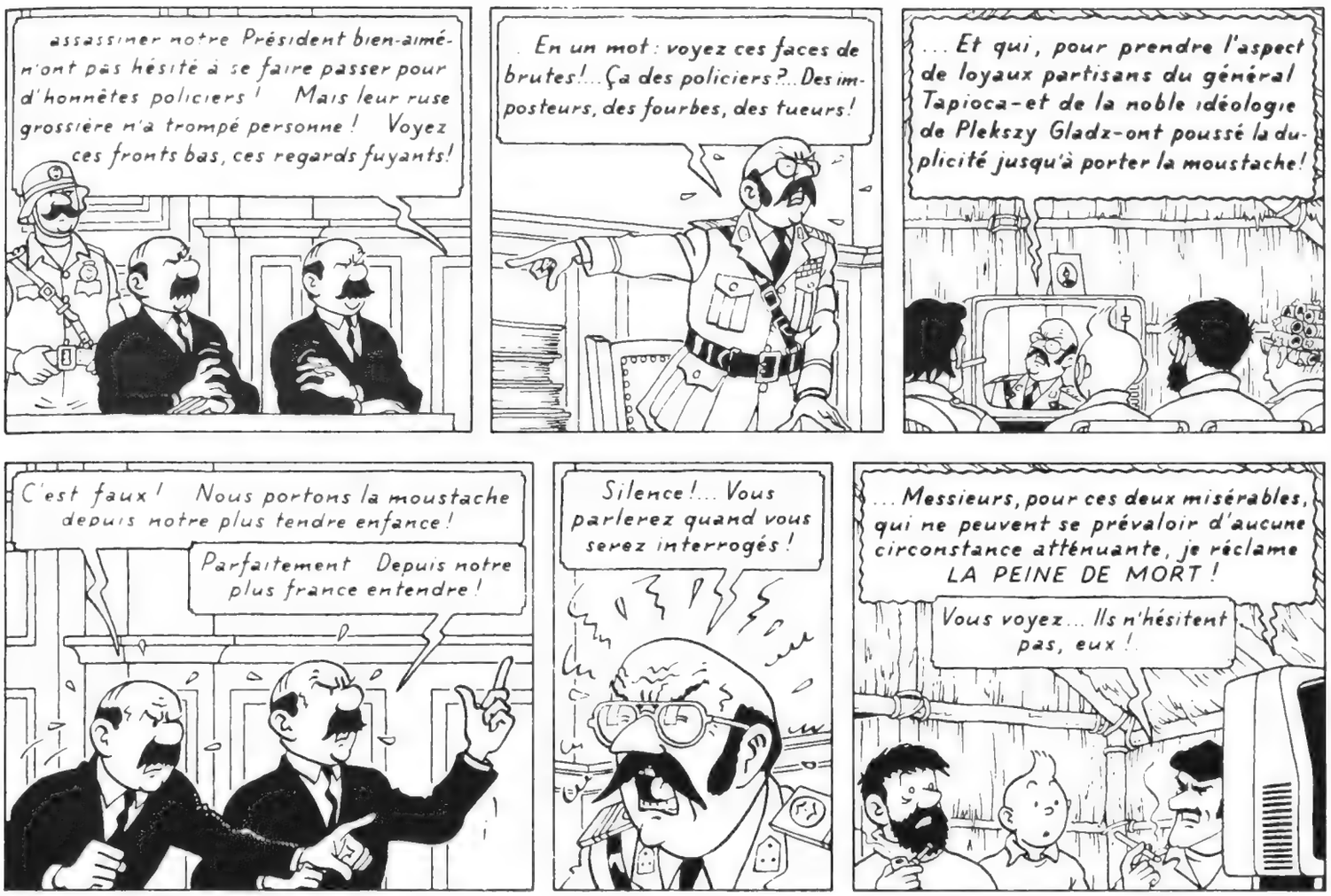
Tintin Yogi... souvenir du Tibert © Casterman

Survol de la (triste) réalité d'aujourd'hui


Mesdames et messieurs, dans quelques instants nous atterrirons à Tapiocapolis. Veuillez attacher vos ceintures et cesser de fumer...
Attachez votre ceinture, professeur
Une tache de peinture ?... Où ça ?
VIVA TAPIOCA
11

Escorté par les spécialistes du passage à tabac




assassiner notre Président bien-aimé n'ont pas hésité à se faire passer pour d'honnêtes policiers ! Mais leur ruse grossière n'a trompé personne ! Voyez ces fronts bas, ces regards fuyants!
En un mot : voyez ces faces de brutes !... Ça des policiers ?... Des imposteurs, des fourbes, des tueurs !
... Et qui, pour prendre l'aspect de loyaux partisans du général Tapioca - et de la noble idéologie de Plekszy Gladz - ont poussé la duplicité jusqu'à porter la moustache !
C'est faux ! Nous portons la moustache depuis notre plus tendre enfance !
Parfaitement Depuis notre plus france entendre !
Silence !... Vous parlerez quand vous serez interrogés !
... Messieurs, pour ces deux misérables, qui ne peuvent se prévaloir d'aucune circonstance atténuante, je réclame LA PEINE DE MORT !
Vous voyez... Ils n'hésitent pas, eux !

La police au banc des accusés © Casterman

rants : il porte sur son casque de « motard » le signe adopté par les pacifistes du monde entier. Ainsi dès la première page tout est dit sur le fond de cette aventure picaresque qui est, à notre avis, l'œuvre la plus accomplie de Hergé.

-:-:-:-

« Tintin et les picaros » est un appel à la liberté sous toutes ses formes, tout empreint de tolérance, d'humanité, de respect de « l'autre » et de la vie en général, écrit par un Montaigne humoriste.

Appel à la liberté pour les opprimés, lorsque pour sauver ses amis, Tintin se range (en posant d'inflexibles conditions humanitaires) (4) du côté des révolutionnaires. Comment ne pas approuver ceux-ci lorsque les nantis habitant des succursales de Brasilia où se pressent de richissimes touristes et que, d'autre part, victimes du racisme, « los Indios » vivent (si l'on peut appeler ça vivre !) parqués dans des dépotoirs où le bruit des bottes et des matraques est omniprésent. Cependant Tintin est certainement sans illusion sur le bénéfice que pourra tirer le « menu peuple » de cette révolution, comme le montre l'avant-dernière image de l'histoire, symbole du pessimisme de l'auteur face aux révolutions qui ne sont souvent que de tragiques mascarades (5).

Appel à la liberté des individus, quand Hergé nous dépeint un de ces états policiers (dont les tares envahissent les nôtres peu à peu) qui traquent la vie privée des êtres à coups de micros, de caméras et autres fichiers, tout en pratiquant les arrestations les plus arbitraires, sans parler des assassinats maquillés et des mascarades de procès.

Appel à la liberté de chacun au sein d'un couple, au respect de son autonomie, lorsque l'auteur caricature (à peine...) un être, vivant sous la coupe d'un autre qui le rabaisse, l'humilie jusqu'à lui faire perdre ce qu'il y a de plus respectable en lui : sa dignité et cela grâce au subterfuge de l'amour. Bien sûr ici Hergé s'amuse au détriment d'un révolutionnaire-dictateur-patenté (Alcazar) qui voit sa superpuissance, son autorité réduites à néant par celle qu'il appelle sa « colombe » (une Américaine du genre rapace) (6).

Appel à la liberté en amitié, où nul n'a le droit de décider quel doit être le bonheur de l'autre sans lui demander son avis. Ici c'est Tournesol, l'homme aux vues pourtant élevées (7), celui « qui refuse de serrer une main qui foule aux pieds les droits imprescriptibles de la personne humaine », qui pourtant s'est mis en tête de guérir, contre son gré, le

Et vous pourriez plutôt me remercier de prendre soin de votre santé !
C'est une honte ! Un scandale ! Une atteinte intolérable à la liberté individuelle ! Je
Du calme, capitaine

De la difficulté de s'entendre entre amis
© Casterman

penchant (désormais très acceptable) du capitaine Haddock pour le whisky. (Tentation aussi du scientifique de considérer les autres comme des cobayes, tout en étant animé par les meilleures intentions du monde.)
« La vraie révolution c'est de commencer par ficher la paix à son voisin de palier », a dit Brassens. Que les jeunes et les moins jeunes qui verront l'illustration de cette phrase donnée par Hergé méditent là-dessus.

-:-:-:-

« Tintin et les picaros » est l'œuvre d'un homme libre (à quel prix ? !) (8) qui nous dit tout cela sans grandiloquence, sans pancarte indiquant « MESSAGE », car tout est merveilleusement présenté grâce à l'esprit satirique, facétieux, frondeur, narquois de l'auteur qui demeure, de loin, l'humoriste le plus fin qu'ait jamais donné la bande dessinée européenne.
Car en dépit du sujet grave, l'humour domine le tout, ce qui est, à notre avis, la meilleure façon de dénoncer les tares de nos sociétés en faisant ressortir leur aspect ridicule.

-:-:-:-

Comme chez Molière, la farce côtoie toujours le sérieux dans l'œuvre de Hergé (9). Il est réjouissant de voir Haddock insulter un dictateur, soit par télégramme, soit en s'adressant à lui par l'intermédiaire d'un téléviseur qui programme un de ses discours enflammés, ou bien de regarder le brave et naïf marin aller s'acheter un cigare au tabac du coin, entouré d'une escorte policière digne d'un quelconque chef d'Etat, ou encore (mais là nous sommes au second degré) lorsqu'il incite Tintin à partir à l'aventure !... (10). Un Tintin plus mûr décidément (grâce à la pratique du Yoga ?) !
Avec Tintin, pour nous, l'âge d'or de la bande dessinée n'a jamais cessé d'exister. Un grand merci Monsieur Hergé !
Et « viva la libertad » ! Claude Le Gallo

---

(1) Sur une planche publiée par les cahiers de la bande dessinée (Spécial Hergé, nos 14/15, cette image représentait un paysage d'été avec champ de blé et coquelicots. Ce changement n'est donc pas dépourvu de signification.
(2) Depuis « L'Oreille cassée », les généraux Alcazar et Tapioca s'affrontent inlassablement avec l'appui de l'étranger (voir « Les sept boules de cristal » et « Coke en stock »).
(3) En l'occurence, la « Bordurie », de Plekszy-Gladz, au régime « hitlero-stalinien » et « l'International Banana Company » qui a pris la relève de la « General American Oil ».
(4) Conditions sur lesquelles Tintin se montre intraitable (il va jusqu'au chantage !) : Alcazar est *aussi* un dictateur. Révolution d'accord, mais à la manière de Tintin, la seule acceptable, c'est-à-dire sans vengeances sanglantes même pour les bourreaux. Les plus belles révoltes de l'homme ont la plupart du temps été ternies par des massacres et d'inutiles représailles souvent commis d'ailleurs par des révolutionnaires de la dernière heure. Voir ce qu'en pensait le poète Eluard et quelques autres lors de la libération de 1944.

La promesse que votre révolution se fera sans effusion de sang Qu'il n'y aura ni représailles, ni exécutions capitales, ni rien de ce genre
Quoi ?

« Liberté que de crimes on commet en ton nom »
© Casterman

(5) Hergé élève ici la révolution aux dimensions d'un carnaval dont les acteurs les plus comiques ne sont pas les plus déguisés...
(6) Est-ce là le prototype de la femme « libérée » de demain ?...
(7) Tournesol est sourd mais pas aveugle.
(8) Tout nous laisse supposer qu'il a chèrement payé cette liberté.
(9) *Tintin et les picaros*, dernier acte :
« *Tapioca* (il s'adresse à Alcazar) : Le colonel a raison, général : de grâce ne me faites pas grâce ! Vous voulez donc me déshonorer ?
Alcazar : Ma décision est irrévocable : je vous laisse la vie sauve. Un avion se tiendra à votre disposition et vous conduira où il vous plaira d'aller.
Tapioca : Mais vous êtes fou ?
Alcazar (désignant Tintin) : Moi non !... lui !... Ce garçon m'a fait jurer sur l'honneur que mon coup d'Etat se passerait sans effusion de sang !... Je suis désolé...
Tapioca (à l'oreille d'Alcazar) : Je vois : un idéaliste, n'est-ce pas ? Ces gens-là ne respectent rien, hélas ! pas même les plus vieilles traditions !
Alcazar : Oui, triste époque... »
(10) Grâce aux « Clubs » de tout poil, voyages organisés et autres charters, l'aventure à notre époque semble de plus en plus condamnée : si les cars de touristes sillonnent la jungle chez Hergé... dans la réalité on déplace les statues de l'île de Pâques pour que les locataires des « Hilton » puissent prendre des photos sans bouger de leur chambre !

COMPTES RENDUS

P. COUPERIE

• Jacques Sadoul, « Panorama de la bande dessinée », J'ai lu, 1976.
222 pages, illustré.

Ce livre de vulgarisation est un recueil de deux cents petits articles, classés en six chapitres : Etats-Unis, B.D. franco-belge, B.D. européenne, Comic Books, B.D. pour adultes et Underground. Chaque chapitre est précédé d'un tableau général, et l'ensemble du livre d'une introduction. Je me serais contenté de dire que c'était là un honnête travail malgré un certain nombre d'erreurs et une optique assez datée, si un certain ton d'auto-satisfaction, joint à une désinformation sournoise dans l'introduction, n'amenait à préciser les critiques afin que le lecteur ne les croie pas imaginaires. On dit même que Jacques Sadoul se vanterait d'avoir réalisé un livre sans erreurs. Pour un domaine aussi vaste, confus et miné que la B.D., cette prétention ne saurait être le fait que d'un ignorant, d'un bluffeur ou d'un fou, et je ne saurais y croire. Je suis, quant à moi, tout à fait résigné sur cette prétention. Go !

— Art. 1. « R.F. Outcault avait créé en 1896 The Yellow Kid ». Il n'a été jaune qu'en 1896, en effet, mais le personnage est de 1895.

— Art. 2 « Little Nemo, création en 1906 ». Quelle étrange erreur : 15 octobre 1905, en fait, comme un coup d'œil dans « Phénix » nº 11, p. 73, l'aurait facilement montré. Elémentaire !

— Art. 3. « The Phantom... vit dans la forêt africaine ». La stupéfaction nous envahit de plus en plus... Comment un spécialiste éminent, et à propos d'une bande fétiche de son cher club des bandes dessinées, peut-il commettre une bourde de cette taille ? N'a-t-il jamais lu le début de la saga : « Four hundred years ago, a man was washed up on a remote Bengal shore », « un rivage lointain du Bengale » ? Il pouvait le trouver aisément, reproduit dans « Phénix » nº 25, janvier 1973, p. 34. Le texte fait allusion, aussi, à une renommée qui remplit « l'Orient » (sans doute pour ceux qui confondraient le Bengale et le Nigéria).

— Art. 7. « Buck Rogers... se réveille en *2419* ». Mais c'est que l'on commencerait à s'inquiéter ! Il est archi-connu que le titre c'est « Buck Rogers in the year *2429* » et que la bande, dans ses premières années, était antidatée de cinq cents ans exactement. Il y a eu confusion avec le roman de Phil Nowlan, « Armageddon 2419 A.D. ». Un simple coup d'œil au volume I de l'Encyclopédie de la B.D., p. 149, aurait clarifié ce point, qui fait partie du B-A-BA de l'histoire des comics...

— Art. 10. « Connie... création vers 1930 ». Pas sûr. Elle paraissait déjà le 9 février 1930, parfaitement fixée dans son type, et donc existait sans doute depuis un certain temps.

— Art. 12. « Jungle Jim... bande d'aventures africaines ». Incroyable ! Comment un bon spécialiste a-t-il fait pour ne jamais lire quelques épisodes de « Jungle Jim », ne serait-ce que pour pouvoir en parler ? Chacun sait que Jungle Jim déroule ses exploits entre la Chine et l'Afghanistan, via la mer de Java et la Birmanie. Shangaï, Singapour, Mandalay, la passe de Khaïber en sont les hauts lieux. Faudrait-il préciser qu'ils ne sont pas en Afrique, où Jim n'a jamais mis les bottes avant 1943 et pour peu de temps ?

— Art. 13. « Alley Oop... création en 1934 ». Ciel ! On pouvait croire cela il y a quinze ans, mais on sait bien maintenant qu'Alley a commencé le 7 août 1933. Là encore, l'Encyclopédie de la B.D., I, p. 25, pouvait fournir la date exacte. Celle-ci se trouvait d'ailleurs dès 1965 dans « Il cavernicolo Uup », Comic Art edit., reprise dans « La strana guerra del cavernicolo Uup », Comic Art, 1966, et les premiers strips ont été réédités dans « Cartoonist Profiles » nº 5, février 1970 — il y a six ans ! — pp. 60-68. Il faut se tenir au courant, Monsieur Sadoul, ne pas ériger en dogmes intangibles les travaux d'il y a quinze ans, méritoires alors, totalement périmés aujourd'hui, et tenir pour nul et hérétique ce qui a été fait depuis.

Après ce démarrage chancelant, les choses s'arrangent, encore que les notices donnent parfois l'impression que les bandes en question soient connues de façon assez lointaine. Ainsi « Steve Canyon... ancien officier de l'U.S. Air Force ». Pas exactement : c'est un ancien de l'Air Transport Command, un pilote de cargo ; on le comprend en lisant le début de la bande (et on nous le dit carrément dans son strip de présentation).

Et puis encore un passage difficile :

— Art. 33. Winnie Winkle : « Bicot a grandi puis, une fois adulte, a disparu du strip ». C'est, hélas ! le contraire. Il a disparu puis reparu adulte — officier de marine — et il est, depuis des années, sans cesse présent dans la série. Il s'est

marié il y a cinq ou six ans, et il y a parfois des problèmes entre sa femme et Winnie. Avouez : vous ne l'avez pas lu, hmm ?

— Art. 35. « Little Orphan Annie... B.D. larmoyante ». Qualifier de larmoyante cette petite fille à l'œil sec, indomptable, redoutable, et cette série pleine de violence plus ou moins contenue, est bien étrange : confondue avec « Little Annie Rooney » ? Et d'ailleurs, parlons-en, de celle-ci :

— Art. 36. « Little Annie Rooney... créée en 1929 par Ben Batsford ». Ben non : créée en 1927 par Ed. Verdier, c'est Goulart qui nous l'apprend, et comme son livre date de l'an dernier, il restait assez de temps pour une correction ou un addendum...

— Art. 37. « The Katzenjammer Kids », « bande reprise en 1913 par Harold Knerr ». C'est écrit partout et c'est, hélas ! faux. L'examen des planches elles-mêmes montre que c'est Opper qui prit la relève dans le courant de 1913 (Dirks signe encore en mars, plus tard peut-être) et dessina les Katzies jusqu'à l'extrême fin de 1914. Ceci n'a, je crois, jamais été dit. Quelques dépouillements personnels ne gâchent jamais rien. Quant à « la petite île proche de la côte sud-africaine », c'est affirmer comme vraie une vieille balançoire d'il y a douze ou quinze ans, œuvre d'exégètes plus ingénieux qu'informés, allant chercher l'ancienne colonie allemande du Sud-Ouest africain pour expliquer l'accent germanique des Katzenjammer ! En fait, ce sont des Germano-Américains, ils ont longtemps vécu aux U.S.A. dans leurs débuts, y revinrent entre leurs voyages, on les a vus à Chicago, à Boston, à Philadelphie, etc., jamais à Lüderitz, et quand ils s'installent à l'île Bongo, il y a vingt ans que le Sud-Ouest africain allemand n'existe plus. En outre, lors d'un premier voyage, un bandeau décoratif au-dessus du titre montre une pancarte « Pacific Ocean » émergeant des flots. Il y a décidément une obsession africaine chez Jacques Sadoul.

Dès qu'il abandonne la bande américaine, notre auteur est plus à l'aise. Toutefois, la date qu'il donne pour les Schtroumpfs (art. 62), 1954, n'est que celle de Pirlouit. Pour Johan, c'était 1947, pour les Schtroumpfs 1958... On est tout de même bien surpris de trouver une erreur sur « Philémon » (art. 87) : 1966. Non, 1965, voir « Les Cahiers de la Bande Dessinée » nº 9, p. 29.

Et d'ailleurs, tiens, c'est faux aussi pour Blueberry (art. 74) : 1964. Non, 1963.
Et une fameuse erreur sur Druillet, pas moins : art. 90, « Lone Sloane... création en 1968 ». Non, 1966. « Phénix » nº 2, janvier 1967, p. 31, lui aurait fourni une photo de l'album et un écho annonçant sa sortie le 15 décembre précédent... Tout compte fait, ça ne va pas mieux.

Dès que l'on quitte le domaine franco-belge, de sérieuses failles apparaissent. Il n'est plus possible d'écrire « dès avant la guerre de 1914 la Grande-Bretagne connaît une production originale *assez importante* », alors qu'on a fêté ses cent un ans à Lucques l'an dernier et qu'il est aisé de calculer qu'il y avait en 1914, en Angleterre, dans les vingt et un illustrés différents publiés chaque semaine, soit cinq ou six de plus qu'en France. Dans ces conditions, on peut, ouais, à la rigueur, par protection, accorder qu'il y avait une production, mon Dieu, « assez importante ». Le choix des bandes anglaises est d'ailleurs tout à faut faussé par une optique purement française. Et celles qui sont traitées n'ont pas de chance.

— Art. 104. « Romeo Brown... création en 1957 ». Faux, il existait déjà en 1956.

— Art. 105. « James Bond, création en 1962 ». Manque de pot, c'est justement l'année où il fut mis en sommeil pour deux ans. En dépouillant le « Daily Express », je l'ai trouvé dès 1958...

— Art. 108. « Andy Capp » (on observe que nous ne sommes pas dans l'érudition ésotérique, mais dans le très connu ; ce n'est pas la date de Jules-de-chez-Smith-en-face dans « Gaston Lagaffe » ou celle du « Major Ozone » d'Herriman), « Andy Capp », donc, « création en 1958 ». Non : 5 août 1957. C'est Gifford qui a rectifié cette erreur commise par tous — nous y compris, mais c'était il y a trois ans —. Andy a commencé dans une édition locale (Nord) du « Mirror ».

Dites donc, mais, comme dirait notre auteur, ça fourmille ! Côté B.D. espagnole, trois articles, dont un faux : art. 128 : « Wolf et la reine des loups... création en 1973 ». Qu'un bon amateur ignore la splendide revue espagnole « Dracula », où Wolf figurait dès le numéro 1, au début de 1971, voilà qui étonne. Quant à l'épisode en question — car ce n'est qu'un épisode — il parut dans le numéro 5, 9 avril 1971, « La mujer de los lobos ». J'espère que M. Sadoul me remerciera, dans la préface de l'édition corrigée que je suis en train de lui fournir gratis.

S'il est un chapitre où l'on est disposé à suivre l'auteur les yeux fermés, si j'ose dire, c'est bien celui des comic books, le seul qu'il connaisse réellement (j'espère) avec les bandes sado-masochistes. On peut regretter qu'il n'ait pas plus développé certains articles un peu trop succincts ; il a sans doute craint de se laisser aller à son penchant, et il a eu tort. En revanche, étonnemment à l'article 138, « The Black Condor » : « les parents du jeune Dick Grey sont tués dans les Andes ». Je ne suis pas du tout un spécialiste du comic book, mais il me semblait bien que le Condor noir se passait en Asie. Ayant retrouvé mon Black Condor sous sa poussière millénaire, j'avais raison : carte d'Asie en fond dans la première image, deuxième paragraphe précisant que tout se passe en Mongolie extérieure (où il n'y a d'ailleurs pas de condors). C'est drôle, tout de même, n'avoir que deux cents articles, aller choisir « The Black Condor » parmi tant de centaines de héros, et ne pas être fichu de dire exactement de quoi il s'agit. M. Sadoul a bien des malheurs avec la géographie des comics, du Fantôme au Condor via Jungle Jim et les Katzenjammer. Enfin, il n'a pas mis le Black Machin en Afrique, c'est déjà ça.

Plus fondamentalement, on peut reprocher à Jacques Sadoul l'équilibre de son choix. Le livre serait légitime — abstraction faite des erreurs — s'il l'avait intitulé « Mes 200 B.D. » par exemple. Or il prétend choisir selon l'importance des séries et n'a manifestement pas la vue d'ensemble qui le lui permettrait. Ses choix, en gros, remontent à 1960. Il n'est plus possible de les maintenir aujourd'hui. L'absence de la grande bande humoristique argentine « Patorozu », parue jusqu'en France, est inadmissible : « Dixie Dugan » (art. 29), à côté, n'est rien. De même, il fallait « Moomin », « Ginger » né en Australie, diffusé dans tout le Commonwealth, en Angleterre et aux U.S.A. Le western « Randall », argentin, diffusé dans toute l'Amérique du Sud et toute l'Europe, est autrement important — en qualité et en quantité — que « Sunday ». Le choix des séries anglaises ne peut que provoquer l'hilarité ou l'agacement : la série de référence, c'est « Flook » le Pogo britannique. Puis « Andy Capp » et « Bristow ». « Modesty Blaise » est secondaire. En Espagne, le Cid, de Palacios, est beaucoup plus important que l'éphémère Wolf. Et il est inadmissible qu'on n'ait pas signalé en quelques mots l'importance des B.D. hollandaises et yougoslaves. Et j'aime bien Scolari (art. 110) mais « Piloot Storm », largement diffusé et de très longue vie, est beaucoup plus important que « Saturno contra la Terra ».

M. Sadoul, finalement, nous montre avec une certaine ingénuité pourquoi les « nouveaux spécialistes », comme il dit, ont si facilement éclipsé les anciens. Ceux-ci posaient volontiers au grand savoir modestement caché : les seuls produits visibles en sont des livres de petite vulgarisation qui, à ce niveau, devraient contenir moins d'erreurs. Il nous montre des goûts et des connaissances qui n'ont évolué en rien : U.S.A., Belgique, France, et le reste n'existe pas. Aucun nouveau point de vue sur la vieille B.D. française d'avant 1930 et 1914 et ses très grands dessinateurs. Ignorance totale et inexcusable sur la B.D. britannique, production peut-être aussi importante que celle des U.S.A. Ignorance presque aussi profonde de la B.D. italienne. Ils posent aussi aux érudits désintéressés. Or, on ne les a jamais vus clouer, charrier, peindre, voyager à leurs frais, pour monter des manifestations de soutien à la B.D. ; jamais ils n'ont accordé leur concours aux petits éditeurs pionniers payant peu ou pas : ils se réservent pour les pocket à gros tirages, rapportant droits et notoriété, quitte à ne pouvoir y déployer leur érudition doublement légendaire. Jamais ils n'ont travaillé pour un fanzine, pas même pour le leur : J. Sadoul regrette toujours son cher « Giff-Wiff », mais il n'a jamais daigné y écrire sinon dans les tout derniers numéros quand il allait être — et fut — imprimé. Avant, quand il n'était que ronéotypé, on le laissait volontiers aux Bonnemaison, Destefanis, Couperie et quelques autres, ceux-là mêmes qui partirent écœurés.

Pierre Couperie

Et maintenant, après beaucoup d'hésitations, il faut parler de « **La Bande Dessinée en 10 leçons** » par **H. Filippini et M. Bourgeois,** chez **Hachette,** un livre impardonnable. Si celui de J. Sadoul aurait, par beaucoup de côtés, pu être conçu il y a quinze ans, ces « 10 leçons » auraient été inacceptables dès cette époque. Etant donné nos relations avec Henri Filippini, et les incontestables services qu'il a rendus, nous aurions pu observer un silence consterné, mais nous perdions alors tout droit à porter, à l'avenir, la moindre critique contre qui que ce soit. Donc allons-y.

C'est, en 176 pages, un enseignement de l'essentiel sur la B.D... On nous y enseigne :

— Que « W. Busch... a contribué à l'établissement de ses premières structures » (de la B.D.). Jargon à la mode, mais qu'est-ce que ça veut dire, quand on sait qu'il s'agit d'une petite histoire en vers et en images ? Et ces « dialogues souvent caustiques », on serait bien en peine de nous les montrer (p. 18).

— Que Forton était « un merveilleux dessinateur *réaliste* ». Les Pieds Nickelés ! (p. 20).

— Que « le ballon fait son apparition vers 1900 » aux U.S.A. (p. 21), ce qui est faux, présenté ainsi, et démenti p. 161 où on nous dit que c'est en 1895.

— Que Mc Manus « n'ignore rien du Modern Style comme du style Nouille ». Phrase mémorable ! Quelle mystérieuse nuance les auteurs mettent-ils entre ces deux synonymes ? On aimerait le savoir. Et cela après avoir assisté trois fois à certaine conférence sur Mc Manus dessinateur *Art Déco* (p. 22).

— Que Knerr a succédé à Mc Manus pour « Illico » (p. 22). Devant une bourde aussi élémentaire mais d'un pareil calibre, tout acheteur du livre serait en droit d'en exiger le remboursement.

— P. 26 : Saint Ogan n'a jamais connu « une audience internationale », passons, mais faire un bouquin tout ce qu'il y a de plus élémentaire, v consacrer un paragraphe à Zig et Puce (là aussi, on n'est pas dans l'arcane, dans l'érudition transcendante...) et n'être pas *foutu* de dire lequel est Zig, lequel est Puce, les confondre, il faut vraiment le faire. Ce passage donne le niveau du bouquin et révèle le soin que ses auteurs lui ont consacré.

— Que Jo Valle était un dessinateur, et non le scénariste de 30 % de la vieille B.D. française (p. 32).

— Que « Coq Hardi » disparaît en 1950 (p. 41). Il ne change que de propriétaire et dure tel quel jusqu'en 1955.

— Qu'Astérix est une « bande typiquement belge » (p. 42). Point de vue qui n'est pas indéfendable, mais qui aurait gagné à être éclairci en quelques mots.

— P. 52, à propos de la Hollande, on nous apprend que « Sjors » sort en 1964, suivi par « Pep ». Page 105, on nous dit que « Pep » parut en octobre 1962...

— Que le dessinateur espagnol « Emilio Freixas » (pourquoi les guillemets ?) apparaît au milieu des années trente (p. 105) et apparaît après la guerre (laquelle, en ce qui concerne l'Espagne ?), p. 52.

— Que la production anglaise est « pratiquement inexistante » (p. 52). Cf. la bibliographie de la B.D. britannique, dans ce numéro.

— Que « Red Ryder » de Fred Harman a été créé sous le nom de « Bronc Peeler » (p. 55). Ajoutons qu'Astérix a été créé sous le nom d'Arys Buck...

— Que le dessin de Fred Harman est toujours « scrupuleusement travaillé » (p. 55). Sur quelques images choisies seulement. Passons...

— Que « Lucky Luke » est de 1946 (p. 57). Faux : 1947. En revanche, j'ai plaisir à signaler que la date de Blueberry, fausse chez Sadoul, est juste ici.

La cinquième leçon est consacrée à « la bande dessinée fantastique ». Bien, se dit-on, à nous Vampirella, Mandrake, Weird Tales, Isabelle, Philémon, etc. Hé non ! On nous dit tout de suite que c'est la B.D. de Science-Fiction et rien d'autre. Dès lors, la confusion mentale est à son comble. On nous apprend :

— Que la première B.D. « fantastique » fut... « Buck Rogers » (p. 69). Si quelque chose est l'antithèse du fantastique, c'est bien Buck, avec sa ferblanterie lourde, ses gros boulons et son idéal mécanicien !

— Que « Flash Gordon » a commencé en 1933, erreur excusable il y a quinze ans — au vu du copyright anticipé de la première planche —, inexcusable aujourd'hui après tout ce qui a été publié sur le sujet (p. 70).

— Que « Brick Bradford » est de 1935 : encore faux (p. 70).

— Que le « Spirit » est un super-héros comme Superman, ce qui est idiot, et qu'il est créé en 1941, ce qui est faux (p. 70) : 2 juin 1940.

Vient ensuite un paragraphe au titre prometteur : « la place du comic book dans le fantastique » (p. 70). Douze lignes, où il n'est nullement question d'Ibis ou du Spectre, mais où l'on trouve cette perle : « Il ne s'agit pas d'histoires classiques mais de récits ayant pour héros des personnages doués de super-pouvoirs. » Les auteurs n'ont jamais entendu parler des comic books de S.F. pure. Adieu « Planet Comics », « Tales of the Unexpected » et autres « Weird Science », vous n'avez jamais existé !

On continue ensuite avec « Le Fantastique en France » : « Futuropolis », Zig et Puce sur Vénus, etc. Ça, c'est du Fantastique ! Plus loin (p. 72), autre sentence de nos auteurs, que la contradiction interne n'effraie pas : « Alors que la B.D. comique et le comic book se renouvellent, les super-héros, eux, ont tendance à s'endormir sur un passé glorieux. » Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Une page avant, on nous dit « comic book = super-héros », et maintenant on les distingue ? Et on ajoute : « Les syndicates publiant ces séries ont pour politique de refuser toutes les tentatives nouvelles. » Mais les super-héros ne sont pas publiés par des syndicates, mais par les comic books qui donc, à la fois, se renouvellent et refusent de se renouveler ! Mais c'est dingue ! Prenons deux boîtes de calmant et disons posément que les auteurs ne savent pas du tout de quoi ils parlent, que leur maniement du français est assez flou, et qu'ils emploient des mots dont ils ignorent le

sens, mais qui « font » bien. Le western, ça allait encore ; mais ici ils ne savent même pas ce qu'est la S.F. — ou plutôt le Fantastique —, ils errent impavides et inconscients dans les brumes de leur ignorance, en cassant tout : c'est « Théodore cherche les allumettes », cette pièce de Courteline où un pochard, perdu dans une chambre obscure, prend le placard pour la fenêtre, la cheminée pour la table de nuit, etc.

Passons sur le reste. On arrive à la fin du chapitre sans avoir vu aucune bande fantastique à part « Philémon », totalement déplacé au milieu des astronefs.

Au passage (p. 74), on nous a donné une date fausse pour « Jeff Hawke ».

Après cela, « Astérix, un hyper-phénomène » (toujours le jargon !). On nous apprend, dans les leçons suivantes :

— Que les fumetti sont « les petits héros de papier » en Italie (p. 93). Ce sont plutôt les ballons, non ? Enfin...

— Que la B.D. est encore une nouveauté en Angleterre (p. 95).

— Que le « Yellow italien » récompense les meilleures productions (p. 97). Il y avait d'excellents correcteurs, autrefois, chez Hachette. Ils ont dû mourir d'une embolie devant ce texte...

— Que la B.D. italienne ne démarre vraiment qu'après la guerre (p. 101). Adieu Rubino (40 ans de métier), Mussino, Moroni Celsi, Yambo, Molino, Caesar, les Cossio, Angoletta, Scolari et tous les autres : vous aussi, vous n'avez jamais existé. Seul survivant, Albertarelli, dont on semble nous dire qu'il a travaillé au Corriere où, j'en ai peur, il n'a jamais rien fait.

— Que la Hollande (celle-là est bonne, cramponnez-vous !), que « la Hollande a toujours été le chef de file de la B.D. néerlandaise » (p. 103). Combien c'est vrai ! Je dirai même plus : la Suisse a toujours été en tête de l'horlogerie helvétique. Non mais, c'est une parodie, ou quoi ? On laisse passer ça, chez Hachette ? Mais les fabricants de petits pois en conserve vérifient leurs boîtes, au moins !

— Qu'il n'y a pas de dessinateurs britanniques, ils sont tous espagnols (p. 106). On nous parle de « Dan Dair » (« Dan Dare ») et de « Jeff Hawk » et de Frank « Humpris » et de « Romeo Brow ». J'ai été souvent ulcéré par les coquilles restées dans mes propres textes, mais là je me serais suicidé !

— Que Frank Bellamy dessine pour les enfants (p. 106).

— Que Jim Holdaway a créé « Romeo Brow(n) » et Hubbard « Jane », alors que l'un a été créé par Mazure et l'autre par Norman Pett.

Passons sur « Coco Bill » (Cocco), sur le chapitre où on nous enseigne comment devenir dessinateur... On tombe ensuite sur le glossaire. On y apprend qu'un cartoon est chaque dessin entrant dans la composition d'un dessin animé : faux, un cartoon, c'est un dessin humoristique, ce n'est même pas une image dans une B.D. Quant à l'image de base du dessin animé, en anglais, c'est un(e) « frame ». Autre définition à graver dans le marbre : « Comic Books, ouvrage dans lequel on trouve des comics (sic)-strips » : faux à 80 %, et actuellement à 100 %. Ensuite, après quelques déclarations d'experts (Frémion...), on passe au lexique, d'un arbitraire hilarant. On y apprend :

— Que « Cœurs Vaillants » publie « Tintin » avec succès pendant la guerre : tu parles, depuis 1930 !

— Que « L'Epatant » voit le jour en 1907 (1908).

— Que Foster crée « Tarzan » en 1930, démenti p. 162 : 1929.

Et puis, il y a une chronologie. On y apprend :

— Que « L'Epatant » fut créé en 1908 — ce qui est vrai et dément la date donnée p. 151 — mais que les Pieds Nickelés furent lancés en 1907 ! Comme ils ont été créés dans « L'Epatant », on comprend mal...

Tout ce qui reste de la vieille presse française dans cette chrono, c'est « L'Epatant » et « L'Intrépide » : absurde. Il aurait dû y avoir le premier illustré français, « La Jeunesse illustrée » et « L'Epatant ». « L'Intrépide » ne devait pas y figurer car — les auteurs, bien sûr, l'ignorent — c'était un magazine de texte : sur seize pages, il y en avait seulement deux d'histoires en images. Et en plus, sa date est fausse (1910, et non 1909).

— De nouveau que « Flash Gordon » est de 1933, et qu'Alex Raymond « introduit l'univers des Galaxies » — encore les grands mots dont on ignore le sens —, alors que son Flash n'a jamais fait qu'un petit saut de la Terre à Mongo quand cette planète passait tout près de la nôtre.

— Que « Batman » n'a eu de succès qu'en 1960...

— Que « Pogo » est une « mise en scène d'animaux ». C'est tout. En quoi cette définition le distingue-t-elle de Gédéon ou de Donald Duck ? Si c'est tout ce que l'on peut dire de « Pogo », mieux vaudrait n'en point parler...

Etc., il y en a assez.

Livre débile, livre bâclé. Les auteurs ne se sont pas relus, ne se sont pas mis d'accord entre eux, ni avec eux-mêmes. Des images où figurent, dans le texte, les noms de Flash et de Zarkov, sont légendées « Brick Bradford ». Une image où l'on voit Tintin aux abattoirs de Chicago est légendée « Tintin au pays des Soviets ». On a vu toutes les coquilles, et je n'ai pas relevé les parenthèses ouvertes et jamais refermées, les guillemets à contretemps, les absences de virgules créant des noms étranges, comme le fameux dessinateur Giffey Le Rallic. J'en entends qui me diront : « Que pouviez-vous attendre de ces auteurs ? » Non, justement, en ce qui concerne H. Filippini, on pouvait espérer mieux. Un livre aussi élémentaire pouvait être très bien fait avec sept ou huit livres de référence bien choisis. Or on n'a même pas utilisé les ouvrages réalisés dans l'entourage de Filippini, pas même ceux auxquels il a collaboré : « Phénix », pour la date fausse de « Jeff Hawke », le même et les albums Serg pour « Flash Gordon » et « Brick Bradford », ou l'Encyclopédie pour ces bandes, pour les comic books, pour « cartoon », l'histoire de la B.D. française, l'histoire de Spirou chez Jacques Glénat pour « Lucky Lucke », les Cahiers de la bande dessinée, etc. Après nous avoir interviewés pendant quatre heures sur nos activités, Claude Moliterni et moi-même, pour la revue « Xanadu », on n'est même pas capable de donner correctement le sujet de l'exposition du musée des Arts Décoratifs (p. 166).

C'est là qu'est le principal défaut. C'est un livre malhonnête, un livre de désinformation, un livre qui détruit tout ce qui a été fait par tout le monde depuis dix ans pour une meilleure connaissance de la B.D., un livre qui justifie toutes les accusations d'analphabétisme et de débilité intellectuelle lancées il n'y a pas si longtemps contre les défenseurs des comics, un livre à détruire et qu'un éditeur correct devrait retirer lui-même de la vente, un livre qui a été fait dans le plus parfait mépris du gogo qui l'achètera : c'est n'importe-quoi-pour-du-fric-tout-de-suite.

***

Avec toutes ces, soyons polis, sottises, je n'ai pas le temps de rendre compte de diverses publications universitaires sur la B.D., dont « la bande dessinée » de Michel Pierre. Désolé, ce sera pour la prochaine fois.

Pierre COUPERIE

PHENIX 46

AU SOMMAIRE

LA BD ALLEMANDE
PAR P. COUPERIE

VICTOR DE LA FUENTE
PAR H. FILIPPINI

BONVI
PAR C. MOLITERNI

BRICK BRADFORD
PAR E. FRANÇOIS

LA BD MALGACHE
PAR NUMA SADOUL

EVOLUTION DES ALBUNS TINTIN DEPUIS LES ORIGINES
PAR ALAIN DA CUNHA

EN VENTE
LE 15 SEPTEMBRE 76

Lobacev « Le magicien d'Oz »

DJORDJE LOBACEV
OU L' ENFANCE QUI NE FINIT JAMAIS

ZIKA BOGDANOVIC

Il semble certain aujourd'hui, si l'on se laisse emporter à cette époque de leur jeunesse, que cette claire et transparente matinée d'octobre 1934 à Belgrade fut un de ces jours marqués d'une pierre blanche jalonnant l'Histoire. Au-dessus d'une capitale encore emmitouflée et périphérique qui commençait seulement à suivre la trace du monde qui l'a dépassée dans sa course folle vers les temps modernes, l'étoile de Bethléem semblait surgir. Devant quelques jeunes gens, dont la sensibilité vibrante représentait la meilleure des cires pour l'empreinte de toute la magie enchanteresse et désarmante d'un moyen d'expression nouveau, un univers éclatant s'ouvrait : des mondes habités par des êtres imaginaires mais ne manquant pas de réalité, des mythes fécondés par une vocation cherchant encore, il est vrai, son identité, mais non dépourvue d'assurance toute juvénile, des pays et des paysages dont l'exotisme extérieur manquait peut-être de mesure, mais qui donnaient toute la réalité des songes...
Ce jour-là, *Politika* (1) parut avec *L'Agent secret X-9* d'Alex Raymond et Dashiell Hammet, avec la première bande dessinée dans cette partie du monde, bande qui paraîtra quotidiennement quelques mois seulement après sa naissance aux Etats-Unis. Il est peu probable qu'on ait reconnu alors dans ces histoires, où l'image et la parole présentent l'action conjointement à titre égal, un événement signifiant les débuts sur la scène culturelle d'un moyen d'expression éclatant de santé et flambant de passion. Il est encore moins probable qu'on ait eu alors le pressentiment de rencontrer ce que la génération suivante, libérée des préjugés qui ont à une autre époque refusé la légitimité au cinéma et au jazz, appellera résolument « le neuvième art ». Mais le hasard l'a voulu, le germe des premiers contacts a porté ses fruits au-delà de toutes les hypothèses. Grâce à l'existence à Belgrade — à cette époque déjà, un centre de tradition picturale formée — de quelques jeunes gens dont la sensibilité visuelle potentielle n'attendait, semble-t-il, qu'un prétexte pour exploser et transformer ce climat culturel (ainsi que celui de Zagreb dont la situation culturelle était semblable), nous pouvons le dire aujourd'hui sans exagérer, en un des centres créateurs importants de la bande dessinée européenne des années trente... Ce milieu retardait, certes, comme dans de nombreuses autres situations, sur les grandes traditions nationales de la bande dessinée en Europe, bien établie par des maîtres tels que Wilhelm Busch, Louis Forton ou Antonio Rubino. Cependant, leurs œuvres sont déjà parvenues dès les années vingt, en résumé et par hasard, jusqu'à ces latitudes, ainsi que des œuvres des têtes de file américaines comme Winsor McCay, toujours de cette manière capricieuse et fragmentaire. Mais l'heureuse conjoncture de cette rencontre en 1934 était due à l'établissement du contact au moment précis où cet art entrait à l'époque de sa maturité conceptuelle et formelle. Ainsi, le potentiel créateur élancé du milieu a pu prendre le train en marche ayant un but défini devant lui. Ils n'étaient pas, comme Coleridge le disait, « les premiers à sortir toutes voiles dehors sur cette mer calme » ; mais sur cet océan infini, même dans les cadres

ПРИНЦЕЗА РУ
19
Војници-птице повели су Ру и Чарлија, везане тешким оковима, у Бунар грозоте...
О, како се мучиш. То није ништа, јер те волим... ти си мој живот...
Спустите их доле!
Одред је стигао до Бунара грозоте.
За то време професор Горн је стигао у пратњи своје чудноватe свите до тајног улаза у царство сенки...
Али страшни људи-змије примећују странца...
Ухватите га!
Пре но што су стражари стигли до њега професор Горн је поново почео да свира и људи-змије падају пред њим на колена..
Ја сам вратар тајног улаза... О велики странче, глас нашег господара говори кроз твоју свиралу... Наређуј и ми ћемо те слушати
Покажи ми пут до велике тајне.

des routes déjà tracées, et surtout hors d'elles, il restait encore des espaces vierges à explorer, éveillant leur intuition et enflammant leur passion. Le second fait crucial dû à cette première rencontre fut que le cercle des créateurs belgradois ait orienté tous ses efforts vers la bande dessinée d'aventures, pour ainsi dire, parallèlement aux séries paraissant dans quotidiens et hebdomadaires. *La Famille Illico,* de McManus, prototype de la bande comique, apparaissant dans le quotidien *Vreme* en 1936, est venue trop tard pour changer cette orientation, semble-t-il, définitive. La rapide arrivée de la faune anthropoïde de Disney n'y a rien changé : la stylisation graphique de Mickey Mouse était hors des tendances fondamentales des maîtres de Belgrade, entièrement tournés vers l'expression réaliste. « L'aventure, c'est le champagne de la vie », écrivait Chesterton, et les auteurs belgradois suivaient cet aphorisme de tout leur cœur.

Les premiers pas, évidemment, étaient hésitants : nous décelons aujourd'hui dans les œuvres du cercle belgradois — œuvres malheureusement dispersées dans des collections de vieux journaux — à côté d'un talent et d'une inspiration authentiques, des défauts révélateurs pour les autodidactes : les dessins sont souvent maladroits, les personnages insuffisamment différenciés, et les compostions lâches. En outre, ils manquent d'utilisation rationnelle de l'espace et manifestent un penchant pour l'approche illustrative, négligeant l'importance décisive de la perspective. Enfin, leur connaissance de l'anatomie laisse à désirer, les rapports des surfaces et des volumes semblent être un mystère pour les auteurs, et les contrastes fonctionnels des tonalités noir-blanc-gris (la couleur n'est pratiquement jamais employée, sauf pour des couvertures de revues spécialisées) n'y sont qu'à leurs débuts. Tout ceci signifie en résumé que leurs œuvres de débutants sont inévitablement statiques.

Mais en deux ou trois ans — années d'un travail littéralement sans répit, grâce à l'ardeur créatrice, d'une part, et, d'autre part, à la demande croissante d'un marché insatiable —, ils font des pas de géant, semblant confirmer l'idée de Santayana : « L'âme a sa virginité aussi, et elle doit saigner avant de porter fruit. » Aujourd'hui, certains parmi eux insistent sur le fait qu'ils n'avaient pas à l'époque de modèles, ce qui peut être pris comme exact. Leur développement subit démontre, cependant, qu'une grande intuition y était à la base, et que des influences directes n'y sont que secondaires. Pourtant, c'est l'époque où des chefs-d'œuvre des têtes de file américaines des années trente, Foster, Hogarth, Raymond, Clarence Gray, Ray Moore, parviennent jusqu'à cette partie du monde, provoquant de vives réactions spontanées dans la sensibilité des auteurs belgradois, se muant en une expérience globale du nouveau moyen d'expression. Le fruit du mécanisme pur de l'intuition, aussi naturellement riche qu'elle ait pu être, expliquerait difficilement ce passage étonnemment réussi de cette ligne limite délicate, définie avec précision par Picasso : « Il y a des peintres qui transforment le soleil en une tache jaune, et il y en a d'autres qui, grâce à leur art et à leur intelligence, transforment une tache jaune en soleil. » La maturité qu'ils atteignent, pour ainsi dire, du jour au lendemain, en éliminant la majorité de leurs défauts de débutants et en maîtrisant leur art, leur fait atteindre simplement, spontanément et avec dignité, le rang des meilleurs en Europe, exception faite, bien sûr, de quelques vrais géants.

Avec Kuznjecov, Solovjev (sans parler encore de Zedrinski, Sensin, Ranhner, Lehner et Jankovic), un des grands noms de la pléiade belgradoise fut Djordje Lobacev (né en 1909, vivant actuellement à Léningrad). Personnalité exceptionnelle, multiple, il fut un dessinateur à la simplicité de style pur, un excellent narrateur selon les critères classiques du genre, possédant, non seulement une vaste culture, mais aussi une lucidité rare. A ses débuts, il est un illustrateur dont le style se distingue par sa chaleur, sa clarté et sa fraîcheur, et quoique l'illustration (aussi bien celle de livres que celle de la presse) soit resté son métier suivi avec toujours autant d'intensité — car il y tient toujours comme à une expression de sa création — la bande dessinée a été pendant de longues années sa vraie vocation. Il a été, selon ses propres dires, fasciné par la découverte merveilleuse, cette fameuse journée d'octobre, d'un événement qui orientera ensuite, et sa vie, et son ambition créatrice. Il a été loin de l'idée que la bande dessinée n'est qu'une forme de présentation par l'image d'un thème littéraire, car son intuition lui a tout de suite fait comprendre l'importance, non seulement d'un nouveau moyen d'expression, mais surtout d'un art nouveau. Pour l'époque, et surtout pour le milieu où il travaillait, c'était en effet un point de vue vraiment révolutionnaire, dont la valeur n'est point diminuée par le fait qu'il fut partagé par trois autres grands auteurs belgradois, qui y soient arrivés indépendamment les uns des autres. Mais l'approfondissement du phénomène a mené Lobacev plus loin, vers l'anticipation, dirions-nous, d'une conception qui ne sera formulée théoriquement que vingt ans plus tard, à savoir : la bande dessinée est l'art de la narration visuelle.

Son œuvre le démontre clairement, surtout à partir du moment où il entre dans la phase de sa maturité (vers 1940). Sa première œuvre digne d'attention est *Hajduk Stanko (Stanko le Rebelle),* d'après le roman du même titre dû à Janko Veselinovic (2). Paraissant quotidiennement dans *Politika* en 1936 (3), il donne les preuves d'un talent évident de narration dramatisée visuelle. Il y avait, certes, pour lui, une œuvre dont les personnages bien modelés, l'intrigue bien construite, la grande tension affective et l'ambiance psychologique et historique bien située, offraient à l'auteur de la bande un alibi littéraire presque idéal, mais ces éléments entre les mains d'un artiste moins doué — quoique Lobacev y fût encore handicapé par son manque d'expérience — n'auraient pas donné de tels résultats. Cependant, dans une rétrospective historique de l'œuvre de Lobacev, *Hajduk Stanko* ne semble pas non fonctionnel, car il ouvre des écluses à un courant continu de sa création dans le domaine de la bande dessinée, courant qui se multipliera en trois directions.

La première direction est due à son intérêt pour les grands thèmes de la littérature classique : personnages donnés, action définie, donc, œuvre littéraire déjà existante où il ne fait que suivre, avec toujours plus d'imagination et un procédé plastique toujours plus mûr, et avec plus ou moins de fidélité, le thème proposé. Seuls son talent authentique et sa prémonition des qualités essentielles de ce moyen d'expression ont sauvé Lobacev de la simple illustration. *Dubrovski (Doubrowsky),* d'après Pouchkine, égalant par le ton et le niveau *Hajduk Stanko,* témoigne encore des hésitations qui n'ont pas disparues, des maladresses dans le style et l'expression qu'il s'agit de maîtriser. Mais alors, grâce probablement à l'expérience acquise dans d'autres domaines de son activité, Lobacev atteint, avec *Baron Minhauzen (Le Baron Munchausen),* une de ses meilleures œuvres, prouvant, contrairement à l'avis de certains critiques de la bande dessinée, que le travail sur un thème littéraire peut mener, malgré toutes les contingences imposées à son créateur, aux résultats exceptionnels, hors série. En fait, en adaptant des thèmes littéraires et en suivant sa propre voie, Lobacev a atteint une forme dense de narration dramatique, comme son approche du *Carobnjak iz Oza (Sorcier d'Oz)* le prouve, car il y a introduit quelques innovations thématiques attrayantes, qui s'est avérée très efficace dans l'adaptation cinématographique d'œuvres littéraires durant les années trente. (En ce sens, il est fortement intéressant de comparer l'adaptation du *Sorcier d'Oz* par Lobacev, avec version cinématographique de Victor Fleming : Lobacev est bien supérieur, grâce à son ton quasi naïf et sa morale allégorique d'une amitié triomphante.)

La seconde orientation que l'œuvre de Lobacev prend très tôt est proche de la première ; il serait même possible de la considérer comme issue de la première. Il s'agit des thèmes de la tradition populaire, plus exactement des trésors des épopées et contes populaires. Lobacev commence avec *Zenidba cara Dusna (Le Mariage du tsar Dusan),* de nouveau à *Politika* avec des bandes quotidiennes. Cette épopée lui offrait de toute évidence d'exceptionnelles possibilités par son intrigue développée, par le pittoresque héros Milos Vojinovic, et enfin par ses exagérations — hyperboles — de la narration épique, qui le mèneront au bord du fantastique, élément très important dans l'ensemble de son œuvre. Entretemps, apparaît le magazine *Politikin Zabavnik (Politika-Variétés),* qui devient rapidement le plus important dans son genre et certainement le plus distingué qu'on ait jamais eu en Yougoslavie dans ce domaine. Lobacev entreprend alors son projet le plus ambitieux, celui de *Bas-Celik.*

Bas-Celik est, par son invention plastique, par la composition parfaitement équili-

Lobacev « Le magicien d'Oz »

Lobacev « Le maître de la mort » 1940

Lobacev « Le maître de la mort »

brée des images-scènes au sein d'une bande, par la technique narrative excellente et par ses caractéristiques fonctionnelles, et de style aussi bien que par le modelé dramatique des personnages — principaux ou épisodiques — une des plus grandes œuvres de la bande dessinée belgradoise en général. Les faiblesses des débuts sont bien loin derrière Lobacev, son trait est assuré, il atteint avec facilité la tonalité désirée en lui donnant, parfois, le sens et la fonction de la métaphore dramatique ou psychologique ; sa maîtrise de l'espace — où la perspective, l'ellipse ou l'anatomie, alternativement ou simultanément, révélant une connaissance approfondie de l'art de la bande dessinée. En enrichissant le motif folklorique initial, en le développant et en l'approfondissant, Lobacev se révèle un narrateur excellent, et il se sert de ce don déjà mûr avec élan et joie évidente. Il n'a plus besoin de chercher l'audace ; au contraire, il semble qu'il s'efforce de freiner son audace d'explorateur. Mais son imagination éclate en un feu d'artifice somptueux, en coupant le souffle au lecteur admiratif par cette aventure qui déborde comme un fleuve puissant de son lit. Dans une suite d'images brillamment composées, créant avec virtuosité la tension et la dissipant aussi magistralement, le dynamisme de la narration visuelle prend un élan toujours plus complet et plus raffiné : l'atmosphère saturée, des situations dramatiques clairement définies, des symboles éloquents visuels manifestent déjà une prise de conscience, une assurance dépourvue d'orgueil, une connaissance dépourvue de vanité... *Bas-Celik* s'enchaîne avec une admirable spontanéité au *Château entre ciel et terre,* d'après un motif de tradition populaire librement interprété encore, et de nouveau avec ce charme merveilleux d'un jeu candide évoquant le monde parfumé de l'enfance. Ce cycle folklorique de Lobacev comprend encore *Propast grada Pirlitora (Les Derniers Jours du fort Pirlitor),* où les motifs linéaires du poème *Zenidba kralja Vukasina (Le Mariage du Roi Vukasin)* lui posent certaines conditions narratives qu'il ne résoud pas toujours avec suffisamment de concentration, et enfin *Biberce (Le Grain-de-Poivre).* Cette dernière bande dessinée est la seule faite en un cahier où, malgré certaines similitudes avec *Le Baron* et *Le Sorcier* — en premier lieu dans la conception des scènes-images au sein d'une bande, et dans le caractère plus illustratif des dessins — il a la possibilité de modeler sa narration visuelle sans accentuer la césure hebdomadaire, techniquement inévitable dans le rythme hebdomadaire de la presse.

Le cycle folklorique de Lobacev est peut-être la partie de l'œuvre de Lobacev où il s'est retrouvé, visuellement et narrativement, en premier : il est évident qu'il était plein d'admiration pour ses motifs et qu'il y était émotivement attaché. Il faudrait peut-être en chercher la raison dans les proportions humaines et ensuite mythiques que prend l'égo national dans ce folklore. Mais le chercheur qui s'aventure dans l'analyse des symboles, psychologiques et conceptuels, de l'œuvre de

Lobacev, n'omettra pas une autre raison aussi plausible que la première. Dans ce folklore, il a trouvé des éléments luxuriants du fantastique, germe presque idéal pour son imagination fructueuse. Ce n'est pourtant pas le futurisme de la science-fiction de *Flash Gordon* de Raymond ou *Saturne contre la Terre* de Pedrocchi, Zavattini et Scolari ; ce n'est non plus l'allégorie anthropomorphe des contes qui envoie toujours un message à peine chiffré sur une expérience réelle ; c'est encore moins l'« horror » brut aux associations freudiennes ou l'onirisme déchaîné et bête des rêves... Et pourtant, il y a chez Lobacev de tout cela, mais ce ne sera visible qu'après l'analyse de sa troisième époque. Pour le moment, c'est l'aventure dans le Pays de l'Impossible, ce sont les espaces du Pays Noir où l'on ne rencontre que ce que l'on veut bien, et où le fantastique est la seule forme vraie du réel. Pour ce type du fantastique qui garde la candeur douce de l'imagination enfantine, Lobacev trouve un ton de narration plein de charme infini et une expression visuelle baignée de douceur. Des géants, des monstres, des dragons, sont d'évidentes ramifications de la tradition picaresque où le chevalier sans peur, en tuant de sombres êtres souterrains, tuant donc les défis sombres de son libido, annonce la victoire de la Beauté et de l'Humanité. Ayant affermi sa technique de narration, ayant trouvé l'expression pour l'ornement graphique fantastique au sein d'un dessin réaliste clair, grisé par le souffle de l'aventure, Lobacev entre, avec la même passion, le même charme et surtout le même défi créateur, dans sa troisième phase. Cette orientation, chronologiquement, est entrelacée à la précédente. Certaines bandes dessinées, comme *Plava pustolovka (L'Aventurière blonde)* et même *Princeza Ru (La Princesse Thanit),* malgré une couche encore existante de maladresses plutôt visuelles qui narratives, annoncent ce qui viendra avec la phase folklorique.

Lobacev est actuellement préoccupé par une nouvelle valeur, une nouvelle dimension dont l'exposition fonctionnelle mènera ce maître belgradois, déjà bien armé, vers le courant principal de l'époque classique de la bande dessinée. Lobacev commence son activité de conteur puisant, non parmi d'œuvres littéraires ou de pittoresques thèmes folkloriques, mais dans son imagination, riche, précise et surtout adaptée au moyen d'expression de la narration figurative. En cet instant précis, non seulement il « sent » la bande dessinée, mais il « pense » en bandes dessinées. Son penchant, déjà manifesté pour la narration romanesque où la priorité est, certes, donnée à l'action, trouve un domaine où il pourra se manifester dans toute une série d'histoires qui représentent, par leurs éléments fantastiques et leur esprit d'aventure dénudé jusqu'au symbole, un organisme unique dans la bande dessinée belgradoise d'avant-guerre. Il n'est pas difficile de déceler dans *L'Aventurière blonde* ou *Belom duhu (Le Fantôme blanc)* des idées, surtout littéraires, empruntées à la mythologie déjà formée de la bande dessinée des années trente : narration en série, per-

Lobacev « Riberce » (grain de poivre, 1943)

Lobacev « Bas-Celik » 1939

Lobacev « Bas-Celik » 1939

Lobacev « Bas-Celik » 1939

Lobacev « Cardak » (Le château entre ciel et terre, 1940)

Lobacev « Bas-Celik » 1939

Lobacev « Le baron de Munchausen » 1940

sonnages aventuriers par vocation, paysages exotiques de l'Orient, de l'Asie centrale ou de l'Amérique latine (ce qui représente une tentative intéressante, quoique élémentaire, de l'unification planétaire) ; tout ceci traité avec une logique rigoureuse et, certes, de couleur locale s'intégrant à l'arabesque de Lobacev. Ce type de bande, aussi bien par le choix de thèmes, cadres et caractères, que par la structure de base et par le concept global de la narration, repose incontestablement sur des films de série, surtout d'aventures, de l'époque ; mais par certains de ses résultats esthétiques et même par l'ensemble de l'expression, il les dépasse en tout. La raison plausible serait que les maîtres de la bande dessinée connaissaient mieux leur moyen d'expression, d'une part, et, d'autre part, le principe même de leur tâche supposait davantage d'inspiration créatrice.

Sans entraves de caractères définis d'avance psychologiquement, et même physiquement, de situations ou d'action, Lobacev construit maintenant, selon son propre plan, ses œuvres peut-être des plus intéressantes. *La Princesse Thanit,* dont il a été déjà dit qu'elle représente « la meilleure bande dessinée onirique qui ait jamais été faite » (4), démontre qu'il ignore toutes limites, menant l'intrigue au milieu d'un fantastique absolu, tout en observant dans la construction dramatique de l'histoire une logique rigoureuse. *La princesse Thanit* repose, il est vrai, aussi sur la dynamique des émotions alternées mues, d'une part, par le romanesque et, d'autre part, par l'action ; il est vrai aussi que cette bande est, par son traitement visuel et son procédé technique, bien au-dessous de ce que donnera *Bas-Celik* ou *Le Baron* ; et pourtant, cette bande exhale une telle candeur poétique, et elle est menée avec tel brio onirique, que ses faiblesses en deviennent des vertues.

Des répétitions dans l'histoire (dues en fait à la narration elliptique) donnent l'impression d'une composition manquant de fermeté et d'harmonie qui confirmeraient complètement l'élan de l'imagination de Lobacev et son talent inné de narrateur. Il faut bien dire qu'on doit se plier devant cette observation qui n'est dépourvue de fond, du moins quand il s'agit de *La Princese Thanit,* son entreprise la plus ambitieuse du point de vue littéraire. Mais il s'agissait en partie des conditions dans lesquelles cette bande a été faite, ce qui sera prouvé ensuite, non seulement par *Bas-Celik* ou *Le Baron* (dont la structure précise de narration pourrait être expliquée par l'œuvre littéraire ou folklorique servant de motif), mais aussi par la nouvelle œuvre de Lobacev *Gospodar smrti (Le Maître de la Mort).* Les conditions mentionnées, selon l'aveu de l'auteur lui-même, étaient dans l'hebdomadaire *Mikijevo carstvo (L'Empire de Mickey),* grâce au caractère et au tact de son rédacteur en chef, Milutin Ignjacevic, bien plus favorables que dans la maison éditrice *Mickey Mouse.* Cette ambiance amicale d'Ignjacevic s'est réflétée dans l'œuvre *Le Maître de la Mort,* qui alors dépasse de loin *La Princesse Thanit.*

Lobacev « Le baron de Munchausen »

Un élément nouveau apparaît dans cette œuvre de Lobacev : le sens pour le tragique de la condition humaine. Sans égard à l'entrée dans le monde des découvertes merveilleuses qui lui donne la possibilité de régner sur le monde réel et concret, Lobacev entre, pour la première fois dans son œuvre, dans les chemins du fantastique scientifique ; mais ce n'est pas la qualité première du *Maître de la Mort.* Cette bande naquit comme une partie de la grande explosion de guerre qui fut pour Lobacev une douloureuse prise de conscience. Il oriente donc son œuvre — bordée d'éléments fantastiques et oniriques déjà typiques pour lui — sur une protestation sonore, assez âpre et énergique, contre la guerre. Dans une configuration originale dramatique et douce-amère où le héros, rachetant le péché mythique de ses ancêtres transmis de génération à génération, fait le vœu de consacrer sa vie en aidant les malheureux (l'occasion, soit dit en passant, lui est donnée de retrousser les manches), et l'héroïne vengeant le sort tragique et la mort absurde, croit-elle, de son amoureux, par une invention monstrueuse amène l'humanité au bord de la catastrophe, dans cette composition la narration visuelle de Lobacev s'épanouit dans toute sa plénitude plastique, émotionnelle, morale et métaphysique.

Ce ton sombre et triste n'a cependant pas été l'accord final de l'œuvre de Lobacev ; chronologiquement, *Le Maître de la Mort* est suivi du *Sorcier d'Oz,* et ensuite du *Grain-de-Poivre,* où l'auteur revient au merveilleux, au monde candide de l'enfance ; mais il avait déjà pressenti le visage de l'époque en devenir. Il l'a non seulement annoncé, il l'a *présenté.* Car, si nous y regardons de près, et si la vie apprend quelque chose à l'homme, nous verrons que *Le Maître de la Mort* porte en lui plus de « mal du siècle », plus de tragédie de la guerre et d'horreurs que la majorité des rapports de presse de cette époque. Une fois encore, cet exemple confirme que la bande dessinée est un art de *l'essence.*

* Conférence donnée à Angoulême-2.

(1) Le plus grand quotidien yougoslave, de Belgrade.
(2) Janko Veselinovic, un écrivain serbe (1862-1905).
(3) 4 mai - 2 juillet 1936.
(4) Pierre Strinati : *Bandes dessinées et surréalisme* (*Giff-Wiff,* Paris, 1965).

SARTOR
le fils du soleil
DES ANNÉES SE SONT ECOULEES ET LE PETIT SARTOR EST DEVENU UN JEUNE HOMME. A L'IMAGE DE SON PÈRE, EN MÊME TEMPS QUE SA FORCE CROISSAIT, IL VOYAIT SON AUDACE AUGMENTER. QUOIQUE TOUT JEUNE ENCORE, IL SE RENDIT BIEN VITE CÉLÈBRE A CAUSE DE SES QUALITÉS DE CHASSEUR. AUX PRISES CHAQUE JOUR AVEC LE DANGER, IL N'AVAIT PEUR DE RIEN. SES MUSCLES SE DURCISSAIENT ET SA VOLONTÉ S'AFFERMISSAIT DE PLUS EN PLUS.
MON FILS, LA NASSE POUR LA PÊCHE EST PRÊTE
ALORS, NOUS ALLONS POUVOIR PARTIR JE VIENS DE TERMINER LE CANOT
A L'AUBE D'UNE MAGNIFIQUE JOURNÉE D'ÉTÉ, SARTOR ET SON PÈRE S'ÉLOIGNÈRENT DANS LA DIRECTION DU GRAND MARAIS
CE SOIR, MON FILS, NOUS FÊTERONS SOLENNELLEMENT L'ANNIVERSAIRE DU JOUR OU NOUS SOMMES ARRIVÉS DANS CE PAYS SI ACCUEILLANT
TANT MIEUX! NOUS APPORTERONS BEAUCOUP DE POISSONS POUR LA FÊTE
BARKO, POURQUOI N'ES-TU PAS SORTI AVEC SARTOR?
J'AI DÛ RESTER ICI POUR ACHEVER CE TRAVAIL... MAIS TU ME TE PRÉPARES DONC PAS POUR LA FÊTE?
SI, FRÈRE. SARTOR VEUT QUE JE SOIS LA PLUS BELLE DE TOUTES LES JEUNES FILLES DE NOTRE TRIBU
LE PRINCIPAL EST QUE JE SOIS LA PLUS BELLE A SES YEUX
MON FILS, JE CROIS QUE NOUS POURRIONS RENTRER MAINTENANT
ATTENTION! VOICI UN TRONC D'ARBRE
PENDANT QUE SARTOR ET SON PÈRE PÊCHAIENT, INSOUCIANTS...
EN RÉALITÉ, CE QUE SARTOR AVAIT APPELÉ UN TRONC D'ARBRE ÉTAIT UN MONSTRE FANTASTIQUE, EFFRAYÉ PAR LE CONTACT DU CANOT
SAUVE-TOI, SARTOR!
VITE!
PRÉCIPITÉ DANS L'EAU, SARTOR S'EST VITE REDRESSÉ ET TROUVÉ EN PRÉSENCE DU MONSTRE QUI...
...TERRIFIÉ, S'EST JETÉ SUR LE JEUNE HOMME EN POUSSANT UN HURLEMENT ÉPOUVANTABLE
SAUVE-TOI, PAPA! IL FAUT A TOUT PRIX QUE J'ARRÊTE CE MONSTRE DÉCHAÎNÉ
J'AI UNE IDÉE, MONSTRE MAUDIT!
A SUIVRE - 45

Dans « Gavroche », 1941, « Dzarto Sin Sunca » de S. Lehner

LA BANDE DESSINEE YOUGOSLAVE EN FRANCE AVANT LA GUERRE

P. COUPERIE

Ayant dans ce numéro le plaisir de publier une étude détaillée de Zika Bogdanovitch sur un des principaux dessinateurs de la Yougoslavie d'avant-guerre, George Lobatcheff (1) et alors qu'on a reconnu depuis quelques années l'importance de la B.D. yougoslave (cf. E. Rustemagic, « La bande dessinée yougoslave », « Phénix » nº 38), il fallait rappeler que celle-ci avait été assez largement présente en France dès avant la guerre et pendant le début de celle-ci. M. Cl. Guillot, dans « le chercheur de publications d'autrefois », nº 12, avait le premier identifié « la comtesse Margot » (« Gavroche », 1941) comme l'œuvre d'un dessinateur russe émigré (enfant) en Yougoslavie, qu'il appelait Plutos Kusnekov. En fait, il s'agit de Constantin Kouznietzoff et son œuvre, « Grofica Margo » parut en 1939. Mais « les Mille et une nuits, Simbad le marin » dans « Jumbo » en 1938 étaient déjà du même artiste. Ainsi que « Singes, à nous l'aventure ! ! ! », d'un style tout différent, dans « Aventures » en 1939 : le titre original en était « Bœmi », les Bohêmes, et la date 1938. Et cette série d'aventures dans « Le Journal de Toto », 1939, « Le Dragon vert » que, d'après le style des uniformes et des navires de guerre, je cherchais en vain depuis longtemps dans la bande anglaise, était « Ben Carrigan » du même Kouznietzoff. Dans « Phénix » nº 43, décembre 1975, il était signalé que « Princesse Thanit », mémorable série fantastique dans « Aventures » 1939, était la « Princeza Ru » de George Lobatcheff. « L'Ataman noir » dans « Jumbo » 1939 était « Crni ataman » (1938-39) d'un autre grand aux origines de la B.D. yougoslave, Serguei Solovieff, d'origine russe lui aussi. Quant à « Sartor, le fils du soleil », bande préhistorique dans « Gavroche » 1941, il s'agissait de « Dzarto, Sin sunca » de Sebastian Lehner (1939). Ces identifications ont été réalisées grâce à la conjonction de mes soupçons et de l'érudition de Z. Bogdanovitch, après tout un échange de photocopies entre Belgrade et Paris.

En revanche, « Artagow, le fils des dieux », dans « Aventures » à ses débuts, qui semblait tout désigné avec ce nom inhabituel d'allure slave, reste inconnu. E. Rustemagic me signale qu'il existait des B.D. bulgares, avant-guerre, et qu'il faudrait peut-être chercher par-là. Sans doute aussi reste-t-il d'autres séries yougoslaves à identifier en France.

Pierre Couperie

---

(1) Notre alphabet transcrit mal l'alphabet cyrillique et les sonorités slaves. De ce fait, les transcriptions sont phonétiques et approximatives : mille excuses pour les variations éventuelles !

« Simbad le marin » de Kouznietzoff (« Jumbo », 1938)

« Crni ataman » de S. Solovieff (« Jumbo », 1939)

« Grofica Margo » de C. Kouznietzoff (« Gavroche », 1941)

« Princesa Ru » de G. Lobatcheff dans « Aventures », 1939

« Bœmi » de Kouznietzoff (« Aventures », 1939)

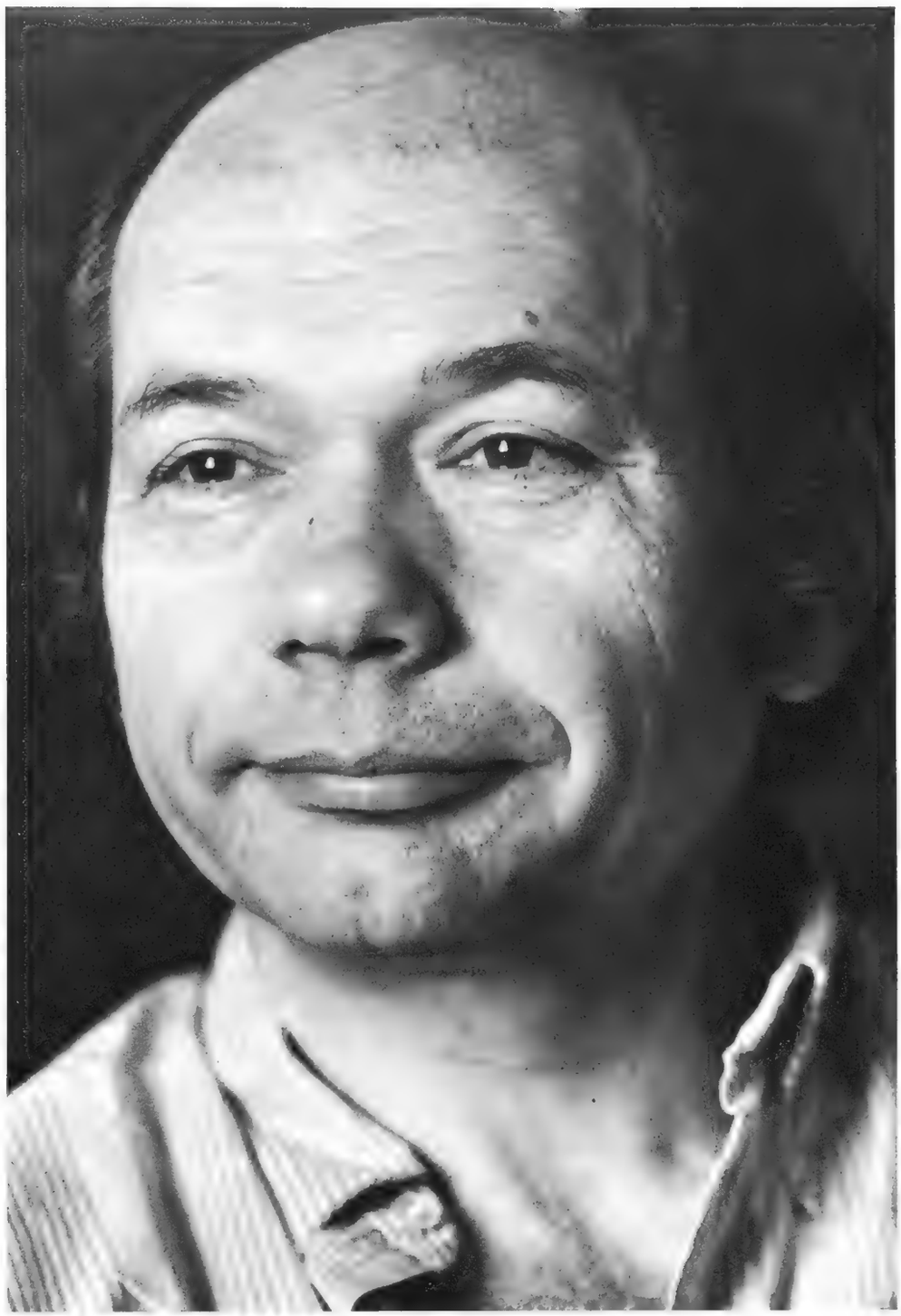
« Ben Carrigan » de Kouznietzoff (« Le Journal de Toto », 1939)

Stand Mondadori et Barbapapa.

L'entrée de la foire

LA FOIRE DU LIVRE DE BOLOGNE 8-11 AVRIL 1976

Depuis de nombreuses années, la Foire du livre d'enfants de Bologne ignorait la bande dessinée. C'était assez étonnant de constater chaque année que le comité directorial boudait les comics, l'un des marchés les plus importants de l'édition. Cette année, la démarche a été timide... Conférence de presse où il a été répété ce que le premier congrès de Lucca en 1962 nous avait appris... les mêmes journalistes... ceux de Lucca, d'Angoulême... La B.D. était séparée du livre d'enfants et de l'illustration... On se méfie encore un peu... Sait-on jamais ? Aucune plate-forme... tout à l'improvisation, mais on devine que le secteur des comics va accrocher les autres wagons que tire cette fantastique Foire de Bologne... Que les organisateurs de festivals ne s'inquiètent pas... Bologne ne deviendra pas Lucca ou Angoulême... C'est autre chose... C'est le monde des éditeurs... A Bologne, pas de dessinateurs... pas de fans, pas de spécialistes, non... rien de cela... Bologne c'est de la cession de droits... la foire spécialisée du livre d'enfants... C'est gigantesque!... Il y a tout pour effrayer l'amateur de B.D.... Il ne se sentira pas chez lui... Mais cette initiative c'est un bon point pour les organisateurs... Nous verrons en avril 77... Je suis prêt à parier que la B.D. aura une meilleure place... **C.M.**



PAUL GILLON

VA DORENAVANT TENIR SEUL LE GOUVERNAIL DES "NAUFRAGES DU TEMPS"

ERIC LEGUEBE

CHASSEZ-LE! NE LAISSEZ PAS CETTE SALETÉ ME TOUCHER!..
UN PHASME! OH!.. NON NON!..

VOUS N'ÊTES PAS VALÉRIE! POURTANT VALÉRIE PORTAIT CE MÊME MASQUE!..

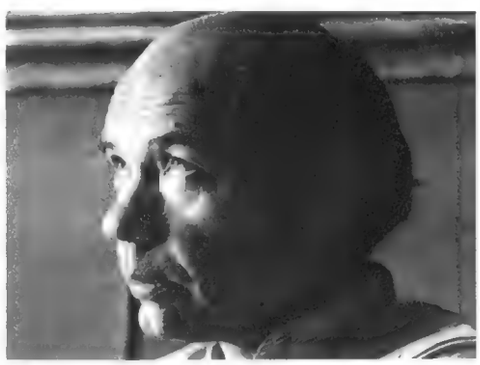
LES MASQUES SONT FAITS POUR MASQUER... QUAND ILS TOMBENT, IL FAUT S'ATTENDRE À DES SURPRISES!.. SINON OÙ SERAIT L'INTÉRÊT?.. MAINTENANT, SI J'AI UN CONSEIL À VOUS DONNER, C'EST DE RATTRAPER VOTRE BESTIOLE!... JE CROIS QUE VOUS NE VOUS RENDEZ PAS COMPTE!..

LA RATTRAPER?.. IL FAUT TUER CETTE VERMINE!.. AVEC QUOI?.. MA CEINTURE!..
AH!

C'EST... C'EST UN MALAISE?..
UN MALAISE?.. SI LE GÉNÉRAL N'EST PAS MORT, C'EST UN FAMEUX COMÉDIEN!.. COMMENT SAVIEZ-VOUS QU'IL ÉTAIT ALLERGIQUE?..
14

Le troisième volume des « Naufragés du Temps », vient de paraître chez Hachette. Paul Gillon précise tout de suite, à ce propos : « Il s'agit certes du troisième album de la série, mais surtout du premier en couleur ». L'ouvrage est co-signé Jean-Claude Forest (récit-dialogues) — Paul Gillon (récit-dessins). Paul Gillon évoque lui-même sa vocation, son métier, sa carrière de dessinateur et d'auteur, en ces termes :

« La première fois que j'ai commencé à dessiner, j'étais encore à l'école. En classe, je vendais alors des récits dessinés de ma conception, tracés sur des cahiers d'écolier. Cela me faisait de l'argent de poche ». J'avais 11 ans. En fait, c'est à 14 ans que j'ai commencé à travailler professionnellement. Ainsi je faisais des couvertures de petit format pour des cahiers de chansons. Cela a duré de 1942 à 1946. Ensuite, j'ai abordé la caricature par le biais d'une bonne dizaine de collaborations, sur des thèmes aussi précis que la danse, le théâtre, le cinéma, le music-hall. Parallèlement, je créais des affiches, essentiellement dans le domaine du music-hall et du cinéma, par exemple pour Charles Trénet ou Yves Montand. »



Ici, Paul Gillon ouvre une parenthèse, lorsqu'on lui demande d'expliquer ce qui l'a amené à la B.D. : « C'est tout simple, les autres métiers dans le cadre du dessin me semblaient insuffisamment lucratifs ! Alors, j'ai été présenter mes dessins à « Vaillant ». Selon la formule classique on m'a dit de repasser quelques temps plus tard lorsque j'aurais un peu plus travaillé mon style. Je suis allé trouver Marijac. Il était prêt à m'engager tout de suite. Je suis retourné à « Vaillant ». Je leur ai mis le marché en main. On m'a engagé sur-le-champ ».

Revenant à sa période « Vaillant », Paul Gillon enchaîne : « J'ai commencé ma carrière d'auteur de B.D., en reprenant les œuvres d'autres créateurs. Ainsi successivement j'ai continué « Lynx Blanc », « Capitaine Cormoran », « Wango » ...Puis, il y a eu « Fils de Chine », une création, cette fois. A la même époque je menais de front une carrière d'illustrateur, collaborant à diverses publications parmi lesquelles, « Lectures d'aujourd'hui », « Samedi-soir », « France-Dimanche »...

- Comment avez-vous échappé à ce double labyrinthe ?
- En commençant dans « France-Soir », la série « 13, rue de l'Espoir ».

- Que cela a-t-il signifié pour vous ?
- Une longue sieste, dont les oreillers étaient tellement douillets.
- A l'expérience du quotidien, dans le domaine de la B.D., vous avez aussi ajouté celle de l'hebdomadaire...
- En effet, pour le « Journal de Mickey », j'ai conçu « Le temps des Copains », « Barbe Noire, le Pirate », « Tewa » ...Parallèlement, je travaillais pour « Pif », avec la série « Jérémie ».
- Précédemment vous nous avez confié : « J'ai été formé par la bande dessinée ». Aussi, peut-on se sentir autorisé à vous demander si vous vous reconnaissez certaines admirations pour d'autres auteurs du genre ?
- Les évidences, bien sûr. Et là, je reconnais mon admiration pour Milton Caniff, Alex Raymond, Hal Foster, René Giffey... Hugo Pratt grand auteur de la B.D. Cela dit, je ne suis pas un nostalgique. Je ne me passionne pas pour les auteurs de B.D., sauf ceux, ci-dessus cités, que je place sur le dessus du panier. Les « Fans » me fatiguent, m'ennuient.
- Comment concevez-vous l'organisation de votre travail ?
- Il y a deux phases dans mon métier. D'une part le travail que j'assume avec détachement, le travail imposé, qui m'est confié, et que j'accepte pour des raisons pratiques. Ainsi quand je devais illustrer des textes, je le faisais de mon mieux. Sans doute ne donnais-je rien de moi-même, au contraire, je m'effaçais, le plus honnêtement et professionnellement.

« D'autre part il y a le travail que je fais pour mon plaisir. Et là, je ne poursuis de visées sur aucun public particulier, déterminé. Dans de telles conditions, je ne m'estime pas contraint à courir après un public ou un autre. »

- Comment sont nés les « Naufragés du Temps ? »
- Dans « Chouchou » en 1963. Puis, ils ont été complètement remaniés en 1974

J.-C. Forest-P. Gillon « Les Naufragés du Temps » © Hachette

pour « France-Soir », à une époque où j'étais aussi illustrateur à des publications telles que : « Elle », « Marie-Claire », « L'Express ».

- Quelle est votre méthode d'organisation de votre travail ?

- C'est simple. Ou je suis maître de mon temps. Et là le travail s'assimile aux loisirs. Ou je travaille dans le cadre de délais précis. Alors mon professionnalisme me permet d'assumer, sans risques, une production intensive.

« Lorsqu'on a la chance d'être auteur complet, on aime à se raconter une histoire bien faite, on cherche à se faire plaisir, donc, par voie de conséquence aussi aux autres. On cherche une trame logique. Il faut que ça tourne rond. »

« Au niveau des dessins, l'enchaînement des images n'est qu'une question d'instinct. »

« Mais la condition « sine qua non » est que tout cela soit englobé dans la sincérité. »

« A mes yeux le travail à la chaîne est la négation de l'expression personnelle. Je ne pourrais travailler selon la méthode de certains artistes américains, c'est-à-dire avec un tampon : tampon pour le profil gauche, tampon pour le profil droit. Je ne pourrais travailler selon des schémas établis. Du moins, ce n'est pas ma méthode. »

- Ceci complique-t-il ou favorise-t-il tant votre vie personnelle que professionnelle ?

- J'ai peut-être l'avantage de pouvoir établir une cloison instantanée entre les deux auteurs qu'il y a en moi : le pro-

fessionnel, et le privé qui n'est pas obsédé par son travail. C'est la coupure totale et immédiate. Quoi qu'il en soit mon travail n'entame jamais ma vie privée, n'entrave pas plus mes joies.

- Etes-vous influencé par d'autres formes d'expression ?

- Pas plus par les films que je vois que par mes lectures. J'ai mon domaine privé, qui constitue un tout ...On assimile, puis, ensuite, on extrait quelque chose qui n'est autre que le résultat de tout un groupement d'informations. Je l'ai déjà dit, et je le répète : ma tête n'est pas un lieu de stockage, mais un lieu de passage.

- Vous êtes tout de même un homme d'images, donc un cinéphile...

- Le cinéma que j'apprécie est le cinéma d'auteur, c'est-à-dire des films dont il se dégage une personnalité. Ici, je précise, pour que les choses soient claires, quels sont les metteurs en scène que j'admire : Joseph Losey, Sam Peckinpah, Ingmar Bergman, Raoul Walsh, Howard Hawks (pas tous ses films), Rossellini, pour lequel j'ai une passion, mais à propos duquel également, j'estime que devenu trop exigeant vis-à-vis de lui-même, il en arive actuellement à oublier ses préoccupations essentielles, Luchino Visconti, le grandiose auteur de fresques, Fellini, celui du début — je décroche à partir de « La Strada », estimant que, depuis, il cède à l'artificiel, au toc...

- La littérature de science-fiction, a-t-elle un impact sur vous ?

- Que oui — ainsi parmi les romanciers de S.F. que j'admire le plus il me faut

J.-C. Forest-P. Gillon « Les Naufragés du Temps » © Hachette

J.-C. Forest-P. Gillon « Les Naufragés du Temps » © Hachette

LE SPECTACLE VA COMMENCER... DE CETTE LOGE NOUS NE VERRONS PAS GRAND-CHOSE, MAIS IL Y A DES PLACES LIBRES EN BORDURE DE LA PISTE ... ET JE CON-NAIS ASSEZ DE GENS ICI POUR ME LES FAIRE OCTROYER...
JE TE FAIS CON-FIANCE !..

citer Théodore Sturgeon, Fr. Herbert, Spinrad, Brunner, Silverberg, W.-M. Miller...

- A quel rythme travaillez-vous ?

- Sur un simple plan technique, je puis aussi bien créer une page par jour (il m'est arrivé de travailler à ce rythme pendant 3 mois), que n'avancer que d'une page par mois, quand j'en ai le loisir. Néanmoins, le fait d'être placé au pied du mur n'est pas forcément un mal. La contraction du temps vous met au défi. C'est souvent dans ces conditions que l'on atteint au plus haut. D'autre part, avoir le temps, permet de raturer, et supprime toutes les excuses que l'on serait tenté de se chercher, de se trouver, après. »

- D'où vient votre prédilection pour « Les Naufragés du Temps ? »

- Le thème de ce récit, permet de tout y dire, et je ne vois pas de raisons de l'arrêter. Cela dit, j'aimerais bien aussi, un jour, poursuivre « Jérémie ».

- Qui admirez-vous dans la bande dessinée française ?

- Le talent ne court pas les rues. A mes yeux, le plus intéressant pour l'instant, demeure Giraud, disons Mœbius.

- Pourquoi l'apparition de la couleur dans « Les Naufragés du Temps ? »

- Mon dessin est, à la base, conçu en noir et blanc. Il est alors déjà abouti. La couleur, pour moi, n'est qu'un enrichissement. Mais comme pour une nourriture déjà riche, trop d'ingrédients risquent de la rendre lourde. Il paraît que le public aime ça.

- Que pensez-vous de la critique de presse de la B.D. ?

- Je préfère les critiques aux compliments. Les critiques ou je les admet ou je les discute. Actuellement, je trouve qu'il n'y a pas encore assez de critiques justifiées. Elles sont trop souvent énoncées sur le mode laudatif, donc insignifiant.

- Comme le font les Américains, pourriez-vous travailler à la tête d'une équipe ?

- C'est un problème que j'ai failli aborder. A l'époque de ma collaboration à « Mickey », Winkler m'avait fait confiance pour tenter cette expérience. J'ai essayé avec deux ou trois dessinateurs. Ça s'est révélé catastrophique. Cette méthode n'est pas dans l'esprit européen. En France, dès qu'un dessinateur sait tracer un trait droit, il veut voler de ses propres ailes ; et ce, disons pour faire de la « merde », à toute « berzingue », pour le maximum de « fric ». Les dessinateurs français ne veulent pas prendre le temps d'apprendre leur métier. Ils sont trop contractés, ne savent pas se dire « je fais un métier ». Ça les bloque, les vexe de travailler pour ou avec quelqu'un d'autre. Alors que les auteurs américains font un métier, comme les marins qui savent passer d'un bateau à l'autre.

- Le second volume en couleur des « Naufragés du Temps » doit sortir à l'automne. Comptez-vous continuer ?

- En effet, d'ores et déjà, je travaille à la suite des « Naufragés du Temps ». Mais, cette fois, seul, sans Forrest. Un divorce à l'amiable.

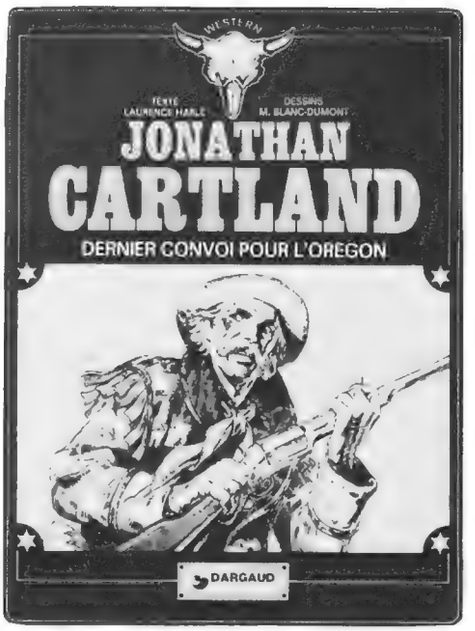
Eric Leguèbe
(Photos, Patrick Boutroux)

LES ECHOS

LES ALBUMS :
Si au cours du premier trimestre, les albums ont été rares, la bande dessinée a connu un second trimestre riche en parutions et pour la plupart de très haut niveau.

EDITIONS DARGAUD :
- BOB MORANE : « Les sept croix de plomb », par Henri Vernes et William Vance. Une aventure dramatique avec pour cadre le trafic d'esclaves au large de Singapour. Très belles images de William Vance.
- JULIE WOOD : « Une fille nommée Julie Wood », par Jean Graton avec la collaboration de Scott Wood et de Ch. Lippens. Aventure inédite d'une nouvelle héroïne du père de Michel Vaillant. Pour lecteurs inconditionnels de ce dessinateur prolifique.
- CINEMASTOCK N° 2, par Gotlib et Alexis : Un album à ne pas manquer, d'autant plus que « libérés » de Pilote Gotlib et Alexis n'ont pas fait mieux depuis.
- DRACURELLA, par Julio Ribera, dans la foulée du « Vagabond des Limbes », voici un très bon pastiche des histoires de vampires et Dracurella ne manque pas de charme.

- CHICK BILL : « Ces merveilleux fous volant l'argent d'autrui bien que la police veillat », par Tibet, de nouveaux exploits de Chick Bill et de ses amis de Wood-City. Une histoire délirante.
- MICHAEL LOGAN : « Le pays sous l'horizon », par André Beautemps, un petit bouquin passionnant confirmant les espoirs fondés sur Beautemps (Coll. Vedette).
- JONATHAN CARTLAND : « Dernier convoi pour l'Orégon », par M. Blanc-Dumont et Laurence Harle ; un western inédit confirmant les grandes qualités de Blanc-Dumont. Dommage que l'histoire ne soit pas très bien écrite.



- SPAGHETTI : « L'étonnante croisière du Signor Spaghetti », par Attanasio et Goscinny, ou Spaghetti au temps de sa gloire (Coll. Vedette).
- LES PEUR DE RIEN : « Les rois de la peinture », par Tibet, une histoire gentille par le père de Chick Bill et de Ric Hochet (Coll. Vedette).
- LUCKY LUKE : « l'Empereur Smith », par Morris et Goscinny, une nouvelle aventure de Lucky Luke très drôle et basée sur une histoire vraie.
- ASTERIX : « Obélix et Cie », par Uderzo et Goscinny, une très grande aventure d'Astérix renouant avec les aventures de la grande époque de ce héros. Obélix y est irrésistible et en est l'incontestable vedette.
- RIC HOCHET : « Alerte aux Extra-Terrestres », par Tibet et Duchateau, une nouvelle enquête pour Ric Hochet qui flirte avec le fantastique.
- BUDDY LONGWAY : « Trois hommes sont passés », par Derib, troisième volet des aventures écologiques d'un cow-boy pas comme les autres.
- LUC ORIENT : « Le 6e continent », par Eddy Paape et Greg, un voyage fantastique pour l'équipe d'Eurocristal.
- TOUNGA : « La grande peur », par Aidans, un saut dans la préhistoire et un récit passionnant. Dommage qu'Aidans copie de plus en plus Cheret.
- CUBITUS : « Chien sans souci », par Dupa, une nouvelle cuvée de gags avec pour héros ce bon gros chien de Cubitus (Coll. Jeune-Europe).
- SECTION R : « Le Sophar de Sophie », par Raymond Reding, aventures sportives où se mêlent humour et inexplicable (Coll. Jeune-Europe).
- SIMON DU FLEUVE : « Le Clan des Centaures », par Claude Auclair, enfin un album de cette très grande bande dessinée de Claude Auclair. On ne comprend pas les éditions du Lombard qui accordent des cartonnés à des dessinateurs très moyens et n'accordent qu'un broché à une bande de cette qualité (Coll. Jeune-Europe).

IZNOGOUD : Parution d'un nouvel album des personnages de Tabary et Goscinny dont nous ne connaissons pas encore le titre.

EDITIONS DUPUIS :
KHENA : « Le Magicien de la grande ourse », par Gos, troisième album des aventures charmantes de Khena et du Scrameustache. Pour les plus jeunes.
- TIF ET TONDU : « Le grand combat » et « Le réveil de Toar », par Will et Rosy, réédition très attendue de deux albums de Tif et Tondu à l'époque où ils devaient combattre le diabolique M. Choc.
- PAUL FORAN : « Chantage à la terre », par Gil et Jordi, premier album broché d'une nouvelle collection consacrée à un personnage de Spirou. A noter que sous le pseudonyme de Gil se dissimule le dessinateur espagnol José Larraz.
- LES TUNIQUES BLEUES : « Les Cavaliers du ciel », par Lambil et Cauvin, de nouveaux exploits fort drôles de Chesterfield et Blutch.
- SOPHIE, Album N° II, par Jidéhem et Vicq, publication d'une série de courtes aventures de Sophie. Pour les plus jeunes.

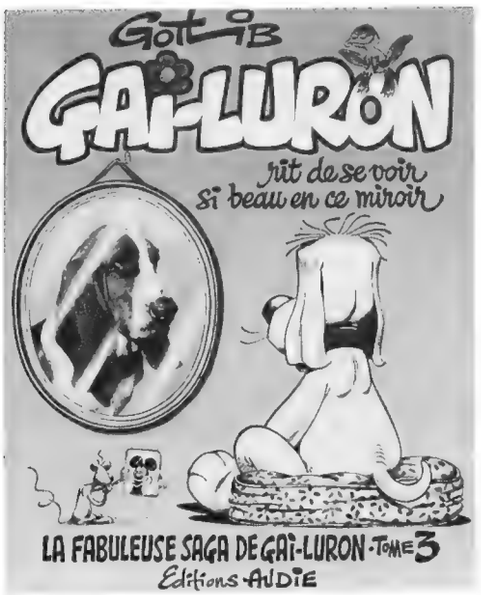
EDITIONS ROSSEL
- LA JUNGLE EN FOLIE : « La crise », par Delinx et Godard, une nouvelle cuvée de gags et de récits inédits avec pour cadre la jungle en folie. Excellent.
- YALEK : « La ville sans ombre », par Denayer et Duchateau, aventure et mystère pour ce reporter de choc.
- ALAIN CHEVALIER : « Le virus de la peur », par Denayer et Duchateau, un nouvel épisode sans grand intérêt de ce sous Michel Vaillant.
- LUC BRADEFER, par Paul Norris, second volume de cette collection qui confirme la dégringolade de ce roi de l'Age d'or.

EDITIONS HACHETTE :
- LA GUERRE EN B.D. : « Moscou, Opération Barbarossa », par Pierre Dupuis, cinquième volume de cette grande fresque historique.
- LES NAUFRAGES DU TEMPS, par Paul Gillon et Forest. Parution prochaine du troisième album de la série, mais cette fois-ci tout en couleurs.

EDITIONS ESPACE :
Cette nouvelle maison d'édition belge, dirigée par Henri Desclez, publie la collection « Kaleidoscope » qui propose des rééditions de B.D. Album de 52 pages, noir et blanc sous couverture couleur (50 FB environ).
- HADDADA SURMAMOTO, par Joël et Azara, aventures d'un petit samouraï qui fit les beaux jours de Spirou.
- ARNAUD DE CASTELOUP, par Derib et Jadoul, une aventure très réaliste par l'actuel dessinateur de Buddy Longway. Une première œuvre très intéressante.
- TIMOUR : « La tribu de l'homme rouge », par Sirius, réédition très attendue d'un des plus grands succès du Journal Spirou.

- GOUTATOU ET DOROCHAUX : « La puce à l'oreille », par Guy Mouminoux, une histoire parue dans Pilote à sa grande époque et jamais publiée en albums.

EDITIONS AUDIE :
(1, rue Claude-Matrat - 92130 Issy-les-Moulineaux)
- RHAA LOVELY, par Marcel Gotlib, un livre d'images pour adultes reprenant les meilleures histoires de Gotlib publiées par l'Echo des savanes.



- GAI-LURON : « Rit de se voir si beau en ce miroir », par Gotlib, troisième titre de la fabuleuse Sage de Gai-Luron. A ne pas manquer.

EDITIONS CLAIRE BRETECHER :
- LE CORDON INFERNAL, par Claire Brétecher, réédition des meilleures histoires publiées par Brétecher dans l'Echo des savanes.

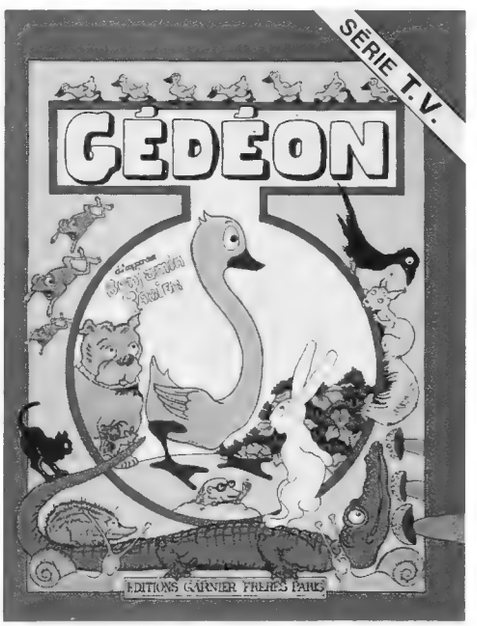
EDITIONS LUG :
IRON JAW : « La saga d'Iron Jaw », par Michael Fleisher, Mike Sekowsky et Pablo Marcos, publication nouvelle en un album en couleur des aventures d'un super-héros de Seaboard Periodicals.

- LES FANTASTIQUES, par Stan Lee et Jack Kirby, avec « Le Sorcier » une nouvelle série d'aventures dramatiques pour les célèbres Fantastiques.
- CONAN : « Le colosse noir », encore une des grandes vedettes du comic book américain.

EDITIONS CHANCEREL - FLEURUS
Ces deux éditeurs se sont associés pour créer la collection Vidi (qui fit ses premiers pas chez Chancerel), série de livres pratiques utilisant la bande dessinée. La plupart des titres sont illustrés par des dessinateurs français (une centaine de bandes par volume) :
- LE TENNIS, par A. Deflassieux et Roland Garel.
- LA PHOTO, par Michel Decron et Pierre Dupuis.
- LA MOTO, par Guido Bettiol et G. Domenech.
- LE JARDINAGE, par Pierre Auguste et Roland Garel.
- LE BRICOLAGE, par Pierre Auguste et Roland Garel.
- LE JUDO, par Pierre Martel et Max Lenvers.
Chaque volume, 96 pages sous couverture couleur — 23 francs.

EDITIONS PIERRE HORAY :
- LES CAUCHEMARS DE L'AMATEUR DE FONDUE AU CHESTER, par Winsor Mc Cay, publication d'un grand classique de McCay signé Silas. Un album dans la lignée du célèbre « Little Nemo » — 68 pages couleurs — grand format — 45 francs.

EDITIONS GARNIER
- GEDEON, un album d'après Rabier, par Hélène Ratyé, Gilles Cottin et Michel Ocelot. Adaptation des aventures du célèbre canard de Rabier, mais pourquoi ne pas avoir publié du Rabier. A éviter, mais Garnier annonce du Rabier cent pour cent à la rentrée.



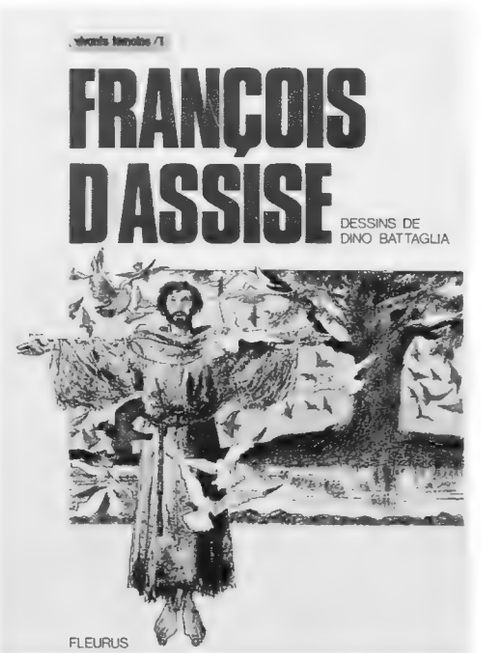
EDITIONS DU SQUARE :
- MON BEAUF', par Cabu, publication sous forme d'album des meilleures bandes consacrées par Cabu à son beauf' dans les divers titres du groupe Charlie/Hara-Kiri.

- LES AVENTURES DE NAPOLEON, par Cavanna, une délirante histoire de l'Empire revue et corrigée par Cavanna.

SAGEDITIONS :
Depuis quelques mois Sageditions publie des albums bon marché et si bon nombre de titres sont consacrés à des héros TV sans grand intérêt, certains méritent pourtant toute notre attention :
- TARZAN : « Opar la cité de sang », par Russ Manning.
- TARZAN : « Le berceau des Dieux », par Russ Manning.
- PEPITO : « Coups de tête et coups de canons », par Bottaro.
- Sergent KIRK : « La vallée perdue », par Hugo Pratt.
- PEANUTS : « Charlie Brown et Snoopy », par Schulz.
Chaque volume comporte 48 pages en couleurs pour 6 ou 7 francs.

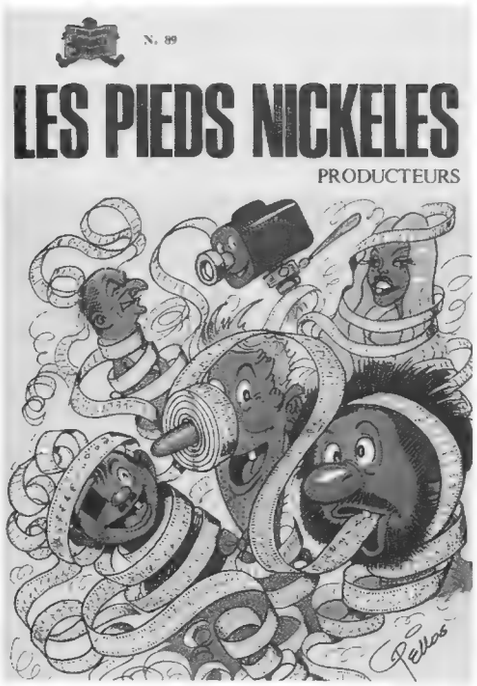
EDITIONS DE FLEURUS :
Nouvelle collection « Vivants témoins ».
- LES FIORETTI de François d'Assise et FRANÇOIS D'ASSISE, deux très beaux volumes illustrés magistralement par Dino Battaglia. Une nouvelle collection de qualité pour le prix minime de 9,80 francs.

S.P.E.



Collection « Albums de la Jeunesse Joyeuse ».
Cette collection vendue 3 francs publie les aventures de Bibi Fricotin et des Pieds Nickelés sous forme d'albums de 52 pages :
- BIBI FRICOTIN, par Pierre Lacroix, Bibi en Australie, Bibi et l'aile volante.
- LES PIEDS NICKELES, LES PN Producteurs, Les PN préhistoriens, Dessins de Pellos, textes de Ewald.

EDITIONS CURIOSITY :
Parution des quatre derniers titres des aventures de Marc Dacier, par Eddy Paape et Charlier :
- Le train fantôme, L'or du Vent d'Est, Les négriers du ciel, Chasse à l'homme, 48 pages noir et blanc — 30 francs.
- LE LION DES FLANDRES, par Bob de Moor, une réédition luxueuse hélas com-



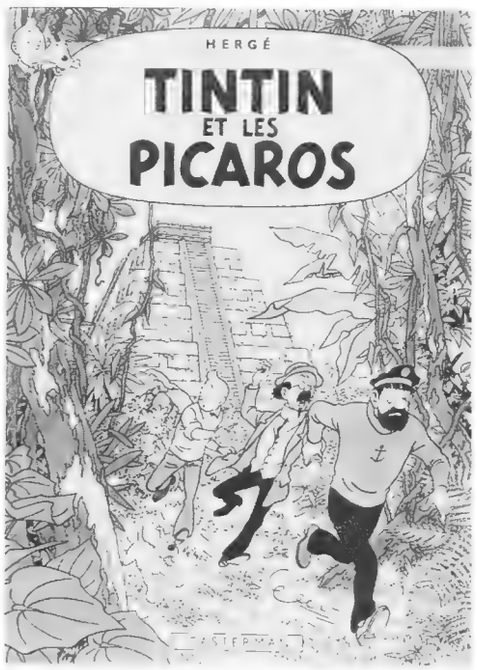
plétée par des B.D. de jeunes inconnues pas toujours de qualité — 50 francs.
- C'ETAIENT DES HOMMES, un volume de grand format reprenant les récits complets publiés dans Tintin par William Vance — 50 francs.

EDITIONS JACQUES GLENAT

- LA GUERRE DU FEU, par René Pellos, réédition d'un grand classique paru dans Zorro et dessiné par René Pellos, enfin redécouvert par les amateurs de B.D.
- LES ROLLING STONES, publication de chansons célèbres du fameux groupe avec des illustrations signées Solé, Guitton, Lesueur, Willem — 49 francs.
- GUY LEBLEU, par Charlier et Poïvet, réédition d'un classique publié par Pilote voici une dizaine d'années. Une grande bande dessinée d'aventure dans le plus pur style Charlier. Un album qui ne compte pas moins de 110 pages.
- CONFESSE, par Barbe, un petit livre d'humour qui ne manque pas de charme. A noter deux nouveaux titres dans la collection Marginalia : « Le masque de Fumanchu » (couverture de Macedo) et « Les fouvoyeurs de cadavres » (couverture de Tardi).

EDITIONS CASTERMAN :

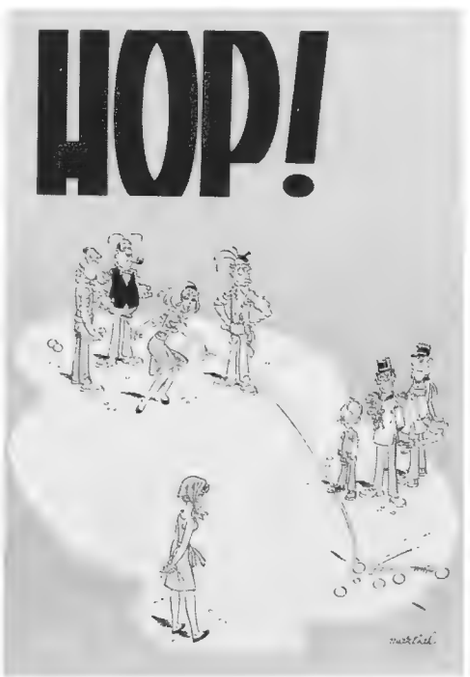
- ADELE BLANSEC, ADELE ET LA BETE, LE DEMON DE LA TOUR EIFFEL, Grande nouveauté chez Casterman avec la publication de ces deux premiers albums signés Jacques Tardi. Certainement le plus grand événement B.D. de ce premier semestre. De la grande B.D., à ne manquer à aucun prix.
- LES AS : « La saucisse volante », par François Crahenhals et G. Chaulet, une aventure très drôle pour les plus jeunes.
- LES INDIENS : « Les flèches de la vengeance », par Hans Krese, cinquième volume d'une collection beaucoup trop méconnue par les fans de B.D.
- CHEVALIER ARDENT : « La dame des sables », par François Crahenhals, nouvelles épopées pour ce jeune et fougueux chevalier du Roi Arthus.
- Collection SEGUR, LES PETITES FILLES MODELES, adaptation du célèbre roman destiné aux plus petits.
- TINTIN : « Les Picaros », par Hergé, pour en savoir plus sur ce nouveau Tintin, se reporter à l'article de Claude Le Gallo.



EDITIONS SERG :

- DURGA-RANI, par René Pellos, voici enfin la publication sous forme d'albums luxueux, les aventures de Durga-Rani, la reine des Jungles qui fit la joie des lectrices et lecteurs de Fillette — 2 volumes de 37 francs.

REVUES ET FANZINES B.D.



- HOP ! vient de faire paraître son numéro 7 toujours aussi passionnant. Au sommaire : Rendez-vous avec Martial, Ribera, Bob Dan, les souvenirs de Marijac, échos, rééditions. 52 pages bourrées d'informations — 8 francs.
(13, rue Emile-Duclaux - 15000 Aurillac).
- HAGA, le numéro 24 qui vient de paraître, est consacré à un dessinateur bien injustement oublié, Rémy Bourles. Egalement au sommaire : Le Rallic, échos, critiques. 36 pages — 5 francs.
(40, rue de Périole - 31500 Toulouse).
- CYCLONE N° 5, un numéro qui ne manque pas d'intérêt avec une très belle couverture de Palacios dont l'interview est peut-être un peu sommaire. Des B.D. de jeunes souvent très bonnes. 40 pages — 5 francs.
(21, rue Ledermann - 92310 Sèvres).

- STRIPSCHRIFT, cette revue d'étude sur la bande dessinée hollandaise paraît toujours avec une belle régularité et atteint aujourd'hui son numéro 90. 32 pages — 2,95 florins.
(Postbus 9494 - Amsterdam).
- LOUBOT, premier numéro d'un fanzine consacré à la publication de bandes réalisées par des jeunes dessinateurs. Du bon et du moins bon.
- A COMME, autre revue du même style, publiée par le même éditeur. A noter chez ce même éditeur un très bel album consacré à CARAN d'ACHE et qui mérite de connaître le succès — 18 francs.
Ecrire pour ces trois titres à : Editions L'œil de Bœuf - 4, rue de l'Epargne - 03000 Moulins.
- GELULE N° 1, encore un nouveau fanzine, ce qui semble indiquer que le mouvement de la fanédition en voie de disparition ces dernières années est en train de revenir en force et c'est très bien. 32 pages de dessins d'amateurs et deux inédits de Arranz et Gal. — 4 francs.
(Mille-Club-le-parc - 78540 Vernouillet).
- LA BULLE DU PAPE N° 2, autre fanzine publiant bande dessinée de jeunes et courts articles sur la B.D. 36 pages — 3 francs.
(Léo Lagrange - 20, avenue Monclar - 84000 Avignon).
- BIZU N° 2, Charmant fanzine réalisé par de très jeunes fans avec en couver-

ture Natacha de Walthery interviewé à l'intérieur. 28 pages — 3 francs.
(Bizu - 76, rue Saint-Denis - 92700 Colombes).
- ATHENOR 1, encore un fanzine, cette fois-ci consacré à l'illustration et à la S.F. — B.D. de jeunes — interview express. 32 pages — 4 francs.
(6, rue de Namur - 37100 Tours 02).
- LES CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE - SCHTROUMFS, parution du numéro 29 de cette revue dont les qualités ne sont plus à vanter. Un spécial TABARY avec interview, articles et bibliographie complète. 52 pages — 10 francs.
- CARTON N° 5, cet autre titre fameux des Editions Glénat, mais consacré aux auteurs de dessins d'humour est cette fois-ci dédié à Mordillo. Ici aussi interview, articles, bibliographie et nombreuses illustrations en couleurs — 18 francs. A noter qu'une exposition d'originaux est consacrée à Mordillo à la librairie « La galère », rue du Dragon, à partir du 2 juin.
- LE PETIT RAPPORTEUR, la célèbre émission TV de Jacques Martin aura sa prolongation écrite à la fin juin avec un mensuel portant son nom. Des articles, de l'humour, mais aussi de la bande dessinée avec surtout les aventures du Petit Rapporteur en vacances dessinées par Loro.
- KARATE, cette revue destinée aux fans de sports martiaux aura bientôt une série de revues complémentaires consacrées à la B.D. Du format comic books, ces publications seront réalisées par des équipes françaises. On annonce Le Guen, Dupuis, Claude-Henri, Solo...
Trois nouveaux albums doivent paraître prochainement aux Editions « Les Humanoides Associés » : un Druillet, un Claude Auclair, « La légende du Grizzli » et enfin le très beau « Arzak » de Mœbius dans une édition luxueuse vendue 25 francs.
- CRASH, c'est le titre d'un curieux fanzine sans adresse réalisé par une équipe de jeunes dessinateurs délinquants. Pour le trouver il faut se rendre dans les librairies spécialisées — 4 francs.
- LA BANDE DESSINEE EN DIX LEÇONS, ce petit livre sans prétention a pour but de permettre à des lecteurs qui ne connaissent que Tintin ou Astérix d'aborder la bande dessinée. Il n'est bien entendu pas destiné aux quelques maniaques des chiffres que compte le monde de la B.D. Une place importante est faite à la B.D. franco-belge ce qui peut « choquer » quelques amoureux de la B.D. américaine mais que ça leur plaise ou non c'est en Europe que la B.D. bouge le plus aujourd'hui et plus particulièrement en France. Hachette — 28 francs.
- ALBIN MICHEL publie dans la collection « Graffiti » un nouveau volume consacré aux célèbres Peanuts de « Schulz ». Son titre : « Monsieur Schulz et ses Peanuts ». Innovation originale : pas de dessin de Schulz mais des dessins parodies par les grands de la B.D. Un mot encore, ce volume qui coûte 29 francs est signé Marion Vidal.
- BIERRICI SPECIAL : A l'occasion de la Mostra internazionale dei Cartoonist qui se déroulera à Rapallo les 18 et 19 septembre prochains, les studios Bierrici viennent de publier un ouvrage luxueux présentant leurs productions. On y trouve les signatures de Bottaro, Chendi, Antonio Canale... 133/23, Corso Buenos Aires - 16033 - Lavagna - Ge - Italie.

RAPALLO: MOSTRA INTERNAZIONALE DEI CARTOONISTS
CON IL PATROCINIO DEL COMUNE E DELL'AZIENDA AUTONOMA DI SOGGIORNO DI RAPALLO E DE IL SECOLO XIX
18 E 19 SETTEMBRE 1976 NELL'ANTICO CASTELLO SUL LUNGOMARE

- TOM ET JERRY : Nouvelle présentation pour ce mensuel qui passe de Sagéditions à la S.F.P.I. 48 pages en couleurs avec des bandes dessinées réalisées en France. Prix : 4 francs.
- SCOP : Tel est le titre définitif du nouveau mensuel des éditions Vaillant qui, à l'origine, devait s'appeler « Bazar ». Avec ce nouveau titre, il perd le « Barbarella » de Forest qui passe à France-Soir. Un beau magazine pourtant avec une moyenne de 40 pages de B.D. par mois et de nombreux articles variés. Parution du premier numéro en octobre prochain.
- FRANCE-SOIR annonce deux grands retours pour les vacances : « Blanche Epiphanie » de Lob et Pichard à la fin du mois de juin et en juillet le retour très attendu de « Barbarella » de Jean-Claude Forest. De bien belles vacances B.D. pour les lecteurs de ce quotidien.
- HIT MAGAZINE, consacré surtout à la pop, se lance à son tour dans la bande dessinée. Réédition de « Allo DMA » de Charlier et Poïvet avant la publication de B.D. inédites écrites par Charlier. La première sera mise en images par André Cheret.
- PANORAMA DE LA BANDE DESSINEE : Jacques Sadoul, qui gagne déjà beaucoup d'argent avec la S.-F., vient de publier ce petit bouquin pour en gagner encore plus avec la B.D. Lui, qui n'a jamais rien fait de gratuit, se permet de critiquer une équipe qui, elle, depuis dix ans, se consacre bénévolement à la B.D., ici dans Phénix et à bien d'autres occasions. Que certains de ses membres gagnent leur vie dans des maisons d'éditions ne me paraît pas plus choquant que l'argent que gagne Jacques Sadoul en profitant du mouvement créé par ses fans. Pour revenir à son bouquin, il est intéressant, bien que son choix puisse être discutable, mais là

BARBARELLA
PAR JEAN-CLAUDE FOREST
SI CES PIEDS APPARTIENNENT À QUELQU'UN ET QUE CE QUELQU'UN SOIT BROWNINGWELL, IL EST PLUTÔT MAL EMMANCHÉ...
INUTILE D'ÊTRE VULGAIRE!... DÉCRIVEZ-NOUS EXACTEMENT CE QUE VOUS VOYEZ, SANS COMMENTAIRE!
BON! JE VOIS AUTRE CHOSE UNE TÊTE ÉNORME AU SOMMET D'UNE COLLINE!
UNE TÊTE DE BROWNINGWELL?
15

c'était son droit de choisir les B.D. qui l'ont le plus marqué et il l'a fait (Ed. J'ai lu - 7,50 francs).
- SORTILEGES STORIES : Encore une nouvelle publication marginale qui a l'originalité d'être réalisée par des inconnus. 48 pages de bandes dessinées parfois bonnes et souvent médiocres. Un bon point pourtant pour « Spationef Alo3f » de Pierre Dumas. Edité par Graphic light - 3, rue du Touron - 19150 Laguenne - Prix : 8 francs.

- LE NOUVEL OBSERVATEUR a publié en avant-première la nouvelle aventure d'Astérix « Obélix et Cie ». Cette parution était en cours dans le numéro spécial consacré aux problèmes de l'édition et du livre qui, curieusement, n'a jamais fait allusion à la bande dessinée.

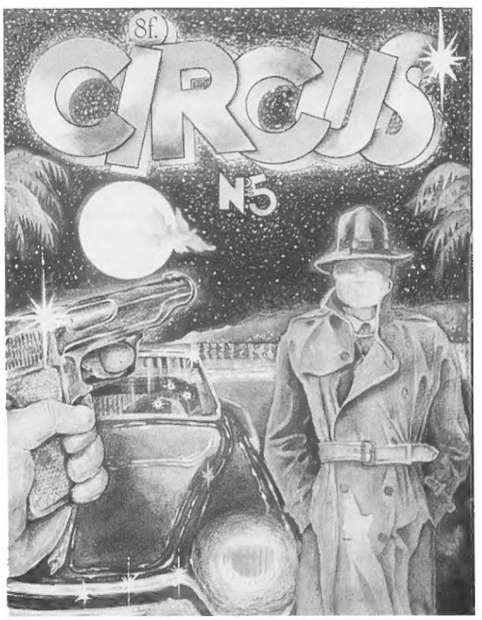
- COQ HARDI : La revue Hop ouvre une souscription pour la réédition en noir et blanc au format d'origine des dix premiers numéros de Coq Hardi. 52 pages sur papier couché de 90 g. Prix : 70 francs (13, rue Emile-Ducleaux, 15000 Aurillac).
- HENRI, PAULE, AGNES et LEON : C'est le titre d'une très belle pochette de disque illustrée par F'murr qui est décidément le dessinateur à la mode. C'est en tout cas un plaisir que de découvrir la fraîcheur du dessin de F'murr sur cette pochette destinée aux enfants.

COUP D'ŒIL SUR LA PRESSE

De Spirou à Pilote en passant par Tintin, Pif, Mickey et autres publications des Editions de Fleurus, la politique est à la continuité. Seul Spirou tente quelques expériences qui, pour la plupart, se soldent par des échecs. Ainsi Navaho Kid, nouveau western du prometteur Masson, hélas écrit par Jean-Marie Brouyère qui continue, on ne sait par quel miracle, à sévir dans un journal qui, pourtant, aura bientôt deux mille numéros d'expérience à son actif. Intéressante expérience par contre que la réédition du fameux Jacques Legall de Mitacq et Charlier qui, après quinze ans, connaît le même succès que lors de sa première publication dans Pilote. Pilote, dans une nouvelle conception, présente des auteurs tels que Lauzier, North, Pino Zac, Solé, Clavé. On retrouve avec plaisir les signatures de F'murr, Brétecher, Fred... Tintin belge présente quelques nouveaux personnages fort prometteurs : « Karga » d'André Beautemps et Henri Vernes, « Rorika » d'Eric et Stoquart, « Tom Applepie » de Benn et Vicq... L'édition française, qui vient de se rendre compte que la bande dessinée américaine n'est décidément plus au goût du jour, ne présente plus que des séries françaises ou belges. Hélas, une fois de plus la rédaction fait preuve de son bon goût en faisant appel à des dessinateurs en mal de « planches » tels Brochard, Chakir, Martial, Massonnat ou encore Poppé. On se demande ce que Tintin France nous offrira après un second échec qui ne fait pas de doutes. Pif, enfin, continue de jouer la carte du gadget qui lui permet de résister malgré des numéros souvent bien pauvres en bonnes bandes dessinées. Souhaitons que les vacances seront bien utilisées par des rédacteurs en chefs qui manquent de souffle.

CHEZ LES MARGINAUX

C'est encore dans les nouvelles publications que l'on trouve de la vraie et bonne bande dessinée. Il y a bien sûr ces petites histoires qui ne veulent rien dire mais puisque nos dessinateurs et scénaristes éprouvent le besoin de se « défouler » intellectuellement, nous ne leur en tiendrons pas rigueur. « Métal Hurlant » continue à nous offrir de très belles images avec des signatures aussi prestigieuses que celles de Gir-Moebius, Druillet, Tardi, Mézières, Corben, Alexis... et Dionnet, qui est un optimiste-né, prévoit déjà deux nouvelles publications pour la rentrée et un Métal qui devrait passer mensuel. « L'Echo des Savanes », quant à lui, fait sa crise de croissance. Je ne dirais jamais assez combien Mandryka a eu tort de faire appel à l'équipe d'Actuel qui est en train de détruire l'image que le lecteur s'était faite de l'Echo. De très bonnes bandes pourtant avec Pichard, Wood, Got, Benoit et surtout le délirant Pétillon. Chez Glénat, « Circus » continue à paraître régulièrement avec des histoires



moins adultes mais pourtant tout aussi intéressantes. Mais pourquoi continuer à faire d'aussi tristes couvertures ? Fluide Glacial, publication dirigée par Gotlib, cherche encore sa formule tout en publiant des histoires le plus souvent dans le « style » Gotlib. L'arrivée de F'murr et

de quelques autres devrait très vite donner un ton nouveau à cette publication qui mérite une meilleure audience. Tousse Bourin, malgré quelques ennuis, continue à paraître avec un numéro 4 plus achevé que les précédents, placé sous la direction artistique de Taffin. Enfin, « Imagine », avec son deuxième numéro, tient les promesses de qualité du premier. Très peu de bandes dessinées mais de très intéressants dossiers dont une passionnante interview de Solé.
Tout n'est pas rose chez les « petits nouveaux », mais l'important c'est que chez eux au moins ça bouge. Et croyez-moi les surprises seront nombreuses à la rentrée, les gros éditeurs auraient intérêt à faire disparaître les toiles d'araignées qui encombrent leurs rédactions.

DES PRIX !

Comme chaque année les Prix Saint-Michel de la bande dessinée belge ont été remis au cours d'une manifestation sympathique. D'après le jury la bande dessi-

née belge est en perte de vitesse, ce qui explique les nombreux prix donnés à des dessinateurs étrangers travaillant pour des revues belges.

- Grand Prix Saint-Michel : Moebius pour « Arzak ».
- Prix de la B.D. épique : François Craenhals pour « Chevalier Ardent ».
- Prix du scénario : Claude Auclair pour « Simon du Fleuve ».
- Prix de l'Espoir 75/76 : René Deynis pour « Oscar Mitoman » - Cosey pour « Jonathan ».
- Prix de l'animation : Equipe du dessin animé de « Tarzoom ».
- Prix de la B.D. étrangère : Barbier pour ses bandes dans « Charlie ».
- Prix pour une carrière consacrée à la B.D. : Robert Dansler, dit Bob Dan, mort en 1971.
- Prix de la fantaisie : Carlo Roque pour « Wladimir ».

D'autres prix ont aussi été remis à l'occasion du IVe salon de la bande dessinée de Toulouse. Raymond Maric, rédacteur en chef de « Trio », nous donne ceux concernant son journal :

- Prix du dessinateur réaliste français : Pierre Frisano pour « Macchus » et « Gorak ».
- Prix de la meilleure nouvelle revue B.D. : Trio.
- Prix du meilleur illustrateur de presse : Gérard Boutet pour le « Chevalier de Maison Blanche ».

A PROPOS DE CLICHY

Les salons et expositions se multiplient autour de Paris. Le IIIe Salon de la bande dessinée d'expression française de Clichy est l'un des plus importants. S'il faut féliciter les organisateurs pour leur excellent travail, il faut aussi regretter que le public ait boudé cette très intéressante manifestation. Une exposition d'originaux ayant pour thème le western dans la bande dessinée réunissait plusieurs centaines de planches aux signatures prestigieuses : Gir, Franquin, Jijé, Delinx, Lambil, Pellos, Forton, Tibet...

Des montages sonorisés, des interviews, un circuit TV intérieur, et bien d'autres attractions permettaient au visiteur de passer une très bonne journée dans le monde de la B.D., d'autant plus que de nombreux dessinateurs étaient présents. Il serait souhaitable que cette manifestation soit plus connue grâce à une meilleure publicité et se déroule en une période moins estivale. Les organisateurs, tous bénévoles, méritent une meilleure audience.

Henri FILIPPINI

EN FRANCE

• Article sur Claire Brétecher dans l'International Herald Tribune, 13 mai. La gloire !

• Il est grand temps de signaler **« L'Association Neuvième Art (France) »** et son magazine trimestriel « Carrousel des Comics », qui en était à son numéro 4 en janvier 1976 : 28 pages de grand format, tiré en offset, couverture en couleurs. On y trouve des épisodes complets de « Tim Tyler's Luck » de 1943, de « Secret Agent Corrigan » (1967), du « Popeye », du « Brick Bradford », du « Illico », du « M. Subito ». Le dernier épisode de « Brick Bradford » dessiné par Clarence Gray, « M. Distance » (1952), fait l'objet d'un album spécial. Ces productions, réservées aux membres de l'association et, par-là, excessivement discrètes, devraient particulièrement intéresser les fans des années trente. Adresse : ANAF, B.P. 5, Lancey, 38190 Brignoud. Carrousel des Comics, 1 à 4, 60 F ; 5 à 8, 50 F ; M. Distance, 30 F ; Amaru (1er épisode de « Brick Bradford »), 45 F. On peut voir aussi — pour les Parisiens — M. Cachot, bouquiniste, juste en amont du pont de la Tournelle.

• **« Charlie Brown et Snoopy », Sagédition, Collection Peanuts, 1976.** 50 pages, tout en couleurs. Un très bon petit album pas cher. Peut consoler de ne pas acheter le « Peanuts Jubilee ».

• **B. Parker et J. Hart, « Le Magicien », Septimus Editions.** 48 pages en noir. Un bon choix de strips et de planches du dimanche du « Wizard of id ».

• **Winsor McCay, « Les cauchemars de l'amateur de fondue au Chester », Pierre Horay, 1976.** Enfin les « Dreams of the rarebit fiend » en français, en grand format, 64 pages en couleurs et, par-dessus le marché, la recette de la fondue au Chester. Moins poétique et plus caustique que « Little Nemo », l'autre grande œuvre onirique de McCay. Après Nemo, Feininger, Töpffer, et précédant « Buster Brown », un bel album de plus à l'actif des éditions Pierre Horay.

Un album entièrement en couleurs
64 Pages 24 × 34, 45 Francs.

PIERRE HORAY ÉDITEUR
22 bis, passage Dauphine, 75006 Paris - Tél. 033.53.90

Winsor Mc Cay

LES CAUCHEMARS DE L'AMATEUR DE FONDUE AU CHESTER

Tous les amateurs de LITTLE NEMO, qui ont lu et relu ce chef-d'œuvre de la bande dessinée onirique, vont être ravis : dans leur collection de classiques de la Bande Dessinée, les éditions Pierre Horay publient un nouvel almbum de Winso Mc Cay, LES CAUCHEMARS DE L'AMATEUR DE FONDUE AU CHESTER, entièrement en couleur.

Vous saurez maintenant quels cauchemars épouvantables et burlesques peut provoquer la gloutonnerie, surtout si vous avez commis l'imprudence de manger avant de vous mettre au lit une solide fondue au chester. La folle imagination de l'auteur de LITTLE NEMO est déchaînée : à chaque page un nouveau rêve nous transporte dans un monde fantastique où toutes les métamorphoses sont permises.

C'est en 1905 que Winsor Mc Cay publiait ces CAUCHEMARS DE L'AMATEUR DE FONDUE AU CHESTER dans l'*Evening Telegram,* tandis que LITTLE NEMO paraissait dans le *New York Herald.* On se demande quelle vie pouvait mener ce dessinateur de trente-six-ans (Mc Cay est né en 1869) qui n'imaginait que rêves et cauchemars. Mais on se rassure quand on sait que la drogue dont il proposait la recette à ses lecteurs n'était autre qu'une fondue au chester.

Diffusion Garnier

EN ANGLAIS

• « **The Spirit** », chez Warren, en est au nº 14, juin 1976, poursuivant la réédition du héros d'Eisner.

• **Ch.-M. Schulz, « Peanuts Jubilee », Holt, Rinehart et Winston, 1975.** 224 pages. C'est énorme, c'est en couleurs, c'est documenté, c'est une superbe anthologie de Peanuts avec un tas de renseignements, c'est malheureusement à 35 dollars...

• **G. Trudeau, « The Doonesbury Chronicles », Holt, Rinehart et Winston, 1975.** Recueil des 572 meilleurs strips de « Doonesbury », choisis par leur auteur. Plus abordable à 13 dollars relié, 7 dollars souş couverture souple.

• Le 3e volume du « **Who's Who of American Comic Books** », réalisé et publié par Jerry Bails et Hames Ware, arrive à la lettre S (Zoltan Szenics).

• « **Cartoonist Profiles », nº 28, décembre 1975.** Au sommaire, article sur « Crock », le strip récent de Bill Rechin et Brant Parker ; « Pop » de John Millar Watt, classique de la bande quotidienne britannique ; une documentation sur « Freckles » de Merrill Blosser, avec son tout premier strip (20 septembre 1915) ; un article de Jerry De Fuccio sur un super-héros oublié, « Zippo » (1943), etc. : un numéro riche et varié.

• « **Cartoonist Profiles », nº 29, mars 1976.** La suite des souvenirs de Bob Dunn (dont une farce diabolique jouée par McManus à Hal Foster), un article sur Bud Blake, un autre sur « Death Patrol », paru dans « Military Comics » (1941 sqq.), une interview de Noël Sickles accompagnée de documents jamais vus (« Scorchy Smith », illustrations pour « Life »).

• Chez Dover, un « **Little Nemo** » grand format (26 × 36), 32 pages en couleurs originales (un peu pâlies) : « Little Nemo in the palace of ice » : épisodes chez Jack Frost puis dans les mers du Sud et à la cour de Slumberland. Quelques-unes des plus magnifiques architectures de McCay. Chez le même éditeur, réédition d'une série de dessins humoristiques célèbres aux U.S.A., « When a feller needs a friend » de Clare Briggs (122 pages).

• Inutile de signaler « **Arcade** » aux amateurs d'Underground, qui connaissent certainement cette revue. Aux autres, qui risquent de ne pas la feuilleter, disons qu'elle contient une petite section, les « Arcades Archives » avec des bandes plus ou moins oubliées : « Nibsy the Newsboy » de McManus, « Count Screwloose of Tooloose » de Mit Gross.

• Le quatrième album de « **Krazy Kat** » est sorti chez **Real Free Press** (Amsterdam). 48 pages d'excellents Krazy et deux exemples d'un cartoon oublié de Herriman, « Bernie Burns ».

• Chez le même éditeur, les albums 3 et 4 de la bande quotidienne du « **Spirit** » (23 novembre 1942 - 12 novembre 1943), dont un épisode où figurent Himmler, Goebbels et Cie.

• Toujours chez Real Free Press, dans la collection Ehécatl, un album « **Bringing up Father** », 48 pages, recueil de strips (et quelques pages dominicales) d'avant 1920, plus un choix des bandes les plus anciennes de McManus : « The Newlyweds », « Spare Ribs and Gravy », « Their Only Child ». Couverture rétro-McManusienne particulièrement réussie.

• **E.R. Burroughs - Hogarth, « Tarzan and the peoples of the sea and the fire », Pacific C.C. ed.** 52 pages. Réédition par Jean Taoc du célèbre épisode de 1940-41, la guerre et la destruction cataclysmique des cités de la Mer et du Feu. Album cartonné, bien présenté, mais en gris, hélas. Le « Tarzan extra » de Cenisio n'arrivera à cet épisode qu'en ses fascicules 15 et 16, en mars et mai 1977. D'ici là...

• **Chester Gould, « Dick Tracy - His greatest cases », Fawcett,** 2 vol. En pocket, réédition de trois épisodes de Dick Tracy : Pruneface, Shaky et The black pearl.

• « **Bizarre Comix** », vol. 4, publie trois histoires sado-masochistes d'Adolfo M. Ruiz : « Ruth's Wild West Adventures » (1952), « Lina foils female western bandits » (1959) et « Captives in distress » (1958). Ces histoires de bondage, à captives ligotées dans les positions les plus tordues, finissent par rappeler ces manuels de scoutisme ou de marine à voile sur l'art et la manière de faire des nœuds.

ILLUSTRATION

• **B.C. Finlay, « Virgil Finlay, an astrology sketch book », Donald M. Grant, 1975.** 148 pages. Recueil d'une centaine de dessins, y compris des croquis préparatoires, regroupant les illustrations de Virgil Finlay pour le magazine « Astrology, your daily horoscope » auquel il collabora de 1956 à 1970. Contient du Finlay médiocre (trop de copies littérales de statues archi-connues), du bon Finlay, et quatre ou cinq dessins splendides (Poissons, Taureau, Cancer, Scorpion, Sagittaire). Giraud, auquel je faisais part, dans l'ensemble, d'une certaine déception en lui montrant le livre, me dit que j'ai tort. Dont acte.

• « **Finlay's Lost Drawings », Gerry de la Ree, 1975.** Portfolio des dessins de Virgil Finlay pour « Le Songe d'une Nuit d'été » de Shakespeare (Wright's Shakespeare Library, 1936). Les originaux, perdus, ont été retrouvés par hasard en 1975 et ont permis cette réédition. Ces planches sont une œuvre de jeunesse : Finlay avait alors 21 ans et débutait à peine, et cela se sent. Son style caractéristique y est presque formé, mêlé, de façon assez hétéroclite, à la hachure classique entrecroisée et à certains traités anguleux et simplifiés qui font un curieux mélange. Il y a des images intéressantes, mais il ne fera oublier, sur ce sujet, ni Rackham, ni Heath Robinson. Pour ceux qui veulent tout sur Finlay.

En revanche, rappelons qu'il y a eu une réédition en fac-similé de « The Ship of Ishtar » d'Ab. Merritt, toilé, jaquette couleurs, avec quatre (hélas, seulement quatre) illustrations du plus grand Finlay (« Memorial Edition », Borden publ. Co, réalisé par Graphic House Associates, N.Y.), il y a deux ou trois ans.

EN ITALIEN

• « **Tarzan extra** » **nº 9** arrive enfin : planches d'Harold Foster du 30 août 1936 au 4 avril 1937 (Editrice Cenisio).

• « **Il Nerbiniano », 3e année, nº 6, octobre-décembre 1975.** Les éditions Nerbini publient tous les deux mois cette superbe revue, 34,5 × 24 à l'italienne, 32 pages en noir et en couleurs, avec rééditions de « Jungle Jim », de « Kevin the Bold », « Tim Tyler's Luck », « Casey Ruggles », quelques articles, dont un sur Mandrake (Il Nerbiniano, Casa editrice Nerbini, via delle Panche, 141/143. 50141 Firenze. Abonnement annuel 9 000 lires).

• **Claudio Bertieri « Comicar, l'auto nei fumetti », Fiat, 1976.** Les Italiens nous étonnent une fois de plus. Tout le bien que j'avais dit de l'exposition « L'auto dans la B.D. » à Lucques 11 (Phénix 43) est à répéter, en plus fort, pour cet énorme et très beau livre : 30 × 29,5 cm, presque 5 cm d'épaisseur, 323 pages en noir et en couleurs, avec un cahier final de traductions en français, anglais, allemand, espagnol et portugais ! Documentation titanesque, tout ce qu'on peut dire intelligemment sur l'auto dans les comics, ses types (les anthropomorphes, les futuristes, etc.), son rôle dans l'aventure ou le quotidien, le héros comme automobiliste, les effets graphiques et sonores qu'elle suscite, etc., etc. La classe !

YOUGOSLAVIE

• Ervin Rustemagic a lancé, fin 1975, la collection « **Safir** », format 20 × 28, 48 pages sur papier glacé. Le premier volume, accompagné d'une traduction anglaise, contient une évocation de Rino Albertarelli, une interview très bien illustrée de Warren Tufts (« Lance », « Casey Ruggles »), une autre de Hank Ketcham, un gros article sur Andrija Maurovic, « père » de la B.D. yougoslave, un reportage sur Lucca 11 et des échos. Il est dommage que la traduction anglaise de cette intéressante publication ne soit que partielle. Editions Strip Art Features, P.P. 38, 71210 Ilidza - Sarajevo - Yougoslavie.

• « **Pegas** », revue trimestrielle dirigée par Zika Bogdanovitch (cf. Phénix 43, p. 58), a sorti un numéro double de 202 pages (nos 4-5), très copieusement illustré, avec des articles sur les bandes américaines (les lecteurs français pourront y trouver, complet, l'épisode de « Ming-Fu » dans la cité perdue romaine, qui était resté inachevé dans « Mickey » pendant la guerre), une étude sur Kovatchef, accompagnée d'un épisode complet où le héros yougoslave Zigomar affronte le Fantôme du Bengale puis coopère avec lui. Article sur Dino Battaglia, suivi de trois histoires fantastiques venues de « Linus », et un essai de B.D. abstraite. Une traduction, même résumée, nous épargnerait les affres d'une intense curiosité frustrée.

Le même « Pegas » vient de publier un numéro spécial de 98 pages, consacré au dessinateur russe, travaillant en Yougoslavie avant la guerre, George Lobachev. Trois rééditions (Cendrillon, le Baron de Münchausen, le Magicien d'Oz) montrent la remarquable variété de styles de cet artiste. Et il y a un petit texte en anglais (adresse : « Pegas » Kulturni Centar Beograda. Knez Mihajlova 61 - Belgrade 11000 - Yougoslavie).

Pierre COUPERIE

LUCCA DODICI

salone internazionale dei comics e del cinema d'animazione

mostra mercato 30 ott./4 nov.